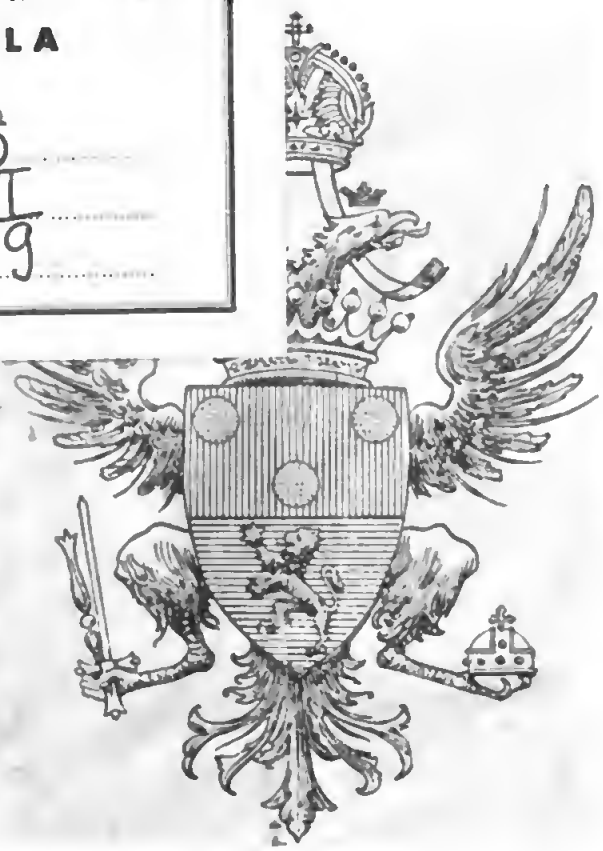
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 8
PLUTEO VI
N.° CATENA 19

OTECA ·
SI · PALLI ·



II
Prima Sala 8-VI-19

COLLECTION

REGISTRATO

DE

TRAGÉDIES ET COMÉDIES,

CHOISIES

DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS ANCIENS.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

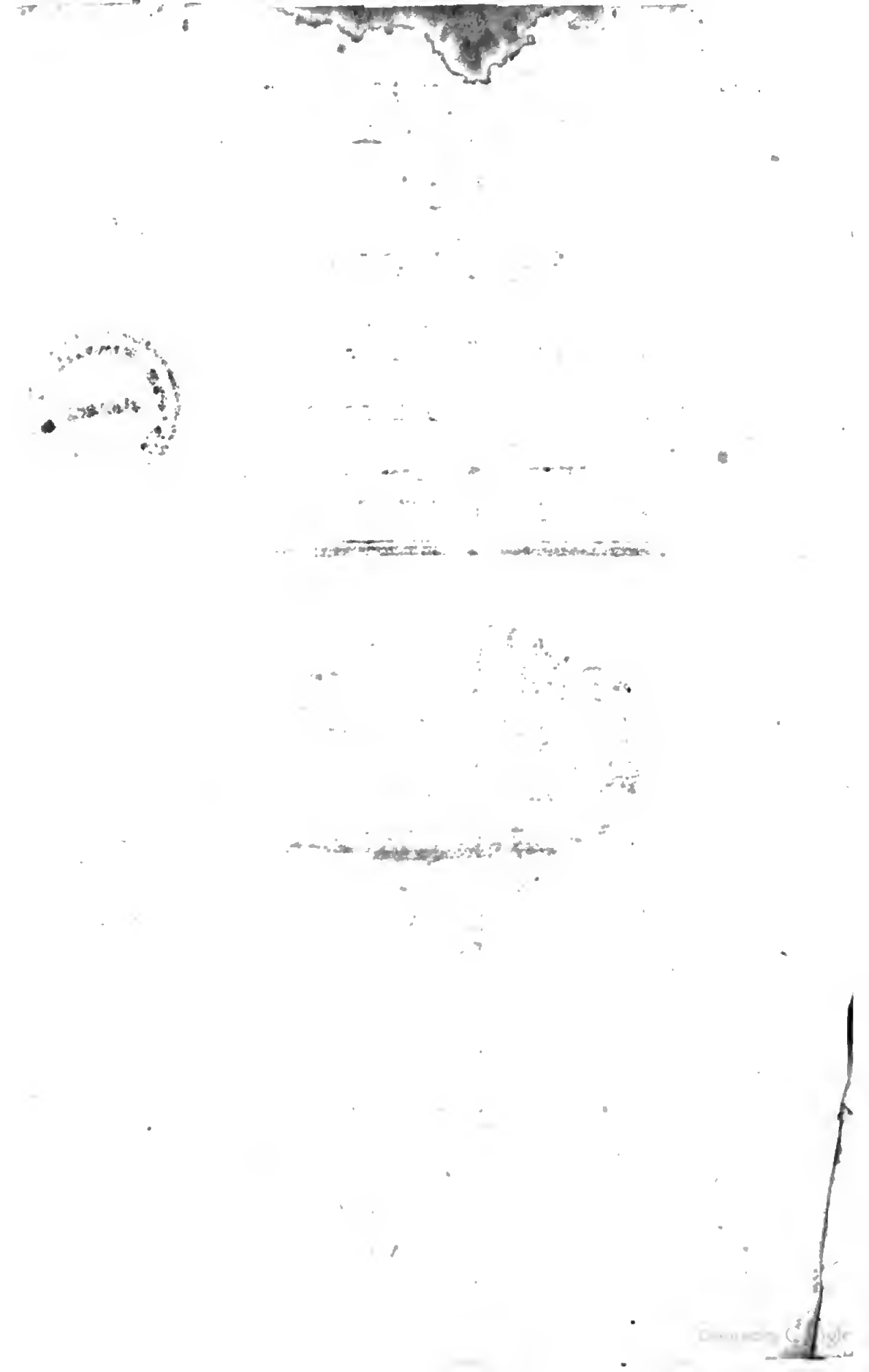
TOME DOUZIEME.

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

A LIVOURNE 1776.

Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,
Éditeurs, & Imprimeurs-Libraires.

Avec Approbation.



ESTHER

TRAGÉDIE.

Par Monsieur RACINE.

ACTEURS.

ASSUERUS, *Roi de Perſe.*

ESTHER, *Reine de Perſe.*

MARDOCHE'E, *Oncle d'Eſther.*

AMAN, *Favori d'Aſſuérus.*

ZARE'S, *Femme d'Aman.*

HYDASPE, *Officier du Palais intérieur d'Aſſuérus.*

ASAPH, *autre Officier d'Aſſuérus.*

E'LISE, *confidente d'Eſther.*

THAMAR, *Iſraëlite de la ſuite d'Eſther.*

GARDES *du Roi Aſſuérus.*

CHŒUR *de jeunes filles Iſraëlites.*

La Scene eſt à Suze, dans le Palais d'Aſſuérus.

ESTHER

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente l'appartement d'Eſther.

SCENE PREMIERE.

ESTHER, ELISE.

ESTHER.

ESt-ce toi, chere Eliſe? O jour trois fois heureux!
Que béni ſoit le Ciel qui te rend à mes vœux;
Toi qui de Benjamin comme moi deſcendue,
Fus de mes premiers ans la compagne aſſidue;
Et qui, d'un même joug ſouffrant l'oppreſſion,
M'aidois à ſoupirer les malheurs de Sion.
Combien ce temps encore eſt cher à ma mémoire!

Mais toi, de ton Eſther ignorois-tu la gloire?
Depuis plus de ſix mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel déſert a donc pu te cacher?

ELISE.

Au bruit de votre mort, juſtement éplorée,
Du reſte des humains je vivois ſéparée,
Et de mes triſtes jours n'attendois que la fin;
Quand, tout-à-coup, Madame, un Prophete divin:
C'eſt pleurer trop long-temps une mort qui t'abuſe,
Leve-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suze.
Là, tu verras d'Eſther la pompe & les honneurs,
Et ſur le trône aſſis le ſujet de tes pleurs.
Raſſure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées:
Sion, le jour approche, où le Dieu des armées
Va de ſon bras puiſſant faire éclater l'appui,
Et le cris de ſon peuple eſt monté juſqu'à lui.
Il dit. Et moi, de joie & d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce Palais j'ai ſçu trouver l'entrée.
O ſpectacle! ô triomphe admirable à mes yeux!
Digne en effet du bras qui ſauva nos aïeux!
Le fier Aſſuérus couronne ſa captive,
Et le perſan ſuperbe eſt aux pieds d'une Juive.
Par quels ſecrets reſſorts, par quel enchaînement,
Le Ciel a-t-il conduit ce grand événement?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuſe diſgrace
De l'altiere Vaſthi, dont j'occupe la place,
Lorſque le Roi contr'elle enflammé de dépit,
La chaſſa de ſon trône, ainſi que de ſon lit.
Mais il ne put ſi-tôt en bannir la penſée.

Vaſthi regna long-temps dans ſon ame offenſée.
Dans ſes nombreux Etats il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en put détacher.
De l'Inde à l'Helleſpont ſes eſclaves coururent.
Les filles de l'Egypte à Suze comparurent.
Celles mêmes du Parthe, & du Scythe indompté,
Y briguerent le ſceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors ſolitaire & cachée,
Sous les yeux vigilans du ſage Mardochée.
Tu ſçais combien je dois à ſes heureux ſecours.
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours.
Mais lui, voyant en moi la fille de ſon frere,
Me tint lieu, chere Eliſe, & de pere & de mere.
Du triſte état des Juifs jour & nuit agité,
Il me tira du ſein de mon obſcurité;
Et ſur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un Empire accepter l'eſpérance.
A ſes deſſeins ſecrets, tremblante j'obéis.
Je vins: mais je cachai ma race & mon pays.
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes diſputant un ſi grand intérêt,
Des yeux d'Aſſuérus attendoient leur arrêt?
Chacune avoit ſa brigue, & de puiſſans ſuffrages.
L'une d'un ſang fameux vantoit les avantages.
L'autre, pour ſe parer de ſuperbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le ſecours.
Et moi, pour toute brigue & pour tout artifice,
De mes larmes au Ciel j'offrois le ſacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Aſſuérus.
Devant ce fier Monarque, Eliſe, je parus.
Dieu tient le cœur des Rois entre ſes mains puiſ-
ſantes,

Il fait que tout proſpére aux ames innocentes,
Tandis qu'en ſes projets l'orgueilleux eſt trompé.
De mes foibles attraits le Roi parut frappé.
Il m'obſerva long-temps dans un ſombre ſilence;
Et le Ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, ſans doute, agiſſoit ſur ſon cœur.
Enfin, avec des yeux où regnoit la douceur:
Soyez Reine, dit-il; & dès ce moment même,
De ſa main ſur mon front poſa ſon diadême.
Pour mieux faire éclater ſa joie & ſon amour,
Il combla de préſens tous les Grands de ſa Cour;
Et même ſes bienfaits dans toutes ſes Provinces
Inviterent le peuple aux noces de leurs Princes.
Hélas! durant ces jours de joie & de feſtins,
Quelle étoit en ſecret ma honte, & mes chagrins!
Eſther, diſois je, Eſther dans la pourpre eſt aſſiſe:
La moitié de la terre à ſon ſceptre eſt ſoumiſe!
Et de Jéruſalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de ſon Temple ſaint les pierres diſperſées,
Et du Dieu d'Iſraël les fêtes ſont ceſſées!

ELISE.

N'avez-vous point au Roi confié vos ennuis?

ESTHER.

Le Roi juſqu'à ce jour, ignore qui je ſuis.
Celui par qui le Ciel régle ma deſtinée,
Sur ce ſecret encor tient ma langue enchaînée.

ELISE.

Mardochée? Hé, peut-il approcher de ces lieux?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Abſent, je le conſulte; & ſes réponſes ſages,

Pour venir juſqu'à moi, trouvent mille paſſages.
Un pere a moins de ſoin du ſalut de ſon fils.
Déjà même, déjà par ſes ſecrets avis,
J'ai découvert au Roi les ſanglantes pratiques
Que formoient contre lui deux ingrats domeſtiques.
Cependant mon amour pour notre Nation,
A rempli ce Palais de filles de Sion,
Jeunes & tendres fleurs par le ſort agitées,
Sous un Ciel étranger comme moi tranſplantées.
Dans un lieu ſéparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude & mes ſoins;
Et c'eſt là que, fuyant l'orgueil du diadême,
Laſſe de vains honneurs, & me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaiſir de me faire oublier.
Mais à tous les Perſans je cache leurs familles.
Il faut les appeller. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune poſtérité.

SCENE II.

ESTHER, ELISE, LE CHŒUR.

UNE ISRAELITE, *chantant derriere le Théâtre.*

MA ſœur, quelle voix nous appelle?

UNE AUTRE.

J'en reconnois les agréables ſons.
C'eſt la Reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.
La Reine nous appelle;
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR, *entrant sur la Scene par plusieurs endroits différens.*

La Reine nous appelle;
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ELISE.

Ciel! quel nombreux essain d'innocentes beautés,
S'offre à mes yeux en foule, & sort de tous côtés!
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte!
Prospérez, cher espoir d'une Nation sainte.
Puissent jusques au Ciel vos soupirs innocens
Monter comme l'odeur d'un agréable encens!
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques!

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques,
Où vos voix, si souvent se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion célébrent les malheurs.

UNE ISRAELITE *seule chante.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'Univers admiroit ta splendeur.
Tu n'es plus que poussiere, & de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion jusques au Ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée!
Puissai-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des Cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles ſignalées,
Du doux Pays de nos aïeux
Serons-nous toûjours exilées?

UNE ISRAELITE *ſeule.*

Quand verrai je, ô Sion! relever tes remparts;
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je de toutes parts,
Tes peuples, en chantant, accourir à tes fêtes?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des Cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles ſignalées,
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toûjours exilées?

SCENE III.

ESTHER, MARDOCHÉE, ELISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

QUel profane en ce lieu s'oſe avancer vers nous?
Que vois-je? Mardochée, ô mon pere! eſt-ce vous?
Un ange du Seigneur, ſous ſon aile ſacrée,
A donc conduit vos pas, & caché votre entrée?

Mais d'où vient cet air ſombre, & ce cilice affreux,
Et cette cendre, enfin, qui couvre vos cheveux?
Que nous annoncez-vous?

MARDOCHE'E.

O Reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare deſtinée!
Liſez, liſez l'arrêt déteſtable, cruel...
Nous ſommes tous perdus, & c'eſt fait d'Iſraël.

ESTHER.

Juſte Ciel! tout mon ſang dans mes veines ſe glace.

MARDOCHE'E.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au ſanguinaire Aman nous ſommes tous livrés.
Les glaives, les couteaux ſont déjà préparés.
Toute la Nation à la fois eſt proſcrite.
Aman, l'impie Aman, race d Amalécite,
A pour ce coup funeſte armé tout ſon crédit;
Et le Roi trop crédule à ſigné cet Edit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
Ses ordres ſont donnés; & dans tous ſes Etats,
Le jour fatal eſt pris pour tant d'aſſaſſinats.
Cieux! éclairerez-vous cet horrible carnage?
Le fer ne connoîtra ni le ſexe, ni l'âge.
Tout doit ſervir de proie aux tigres, aux vautours,
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu! qui vois former des deſſeins ſi funeſtes,
As-tu donc de Jacob abandonné les reſtes?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAELITES.

Ciel! qui nous défendra, ſi tu ne nous défends?

MARDOCHE'E.

Laiſſez les pleurs, Eſther, à ces jeunes enfans.
En vous eſt tout l'eſpoir de vos malheureux freres;
Il faut les ſecourir. Mais les heures ſont cheres.
Le temps vole, & bientôt amenera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr ſans retour.
Toute pleine du feu de tant de ſaints Prophetes,
Allez, oſez au Roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas! ignorez-vous quelles ſéveres loix
Aux timides mortels cachent ici les Rois?
Au fond de leur Palais leur Majeſté terrible
Affecte à leurs ſujets de ſe rendre inviſible,
Et la mort eſt le prix de tout audacieux,
Qui, ſans être appellé, ſe préſente à leurs yeux;
Si le Roi, dans l'inſtant, pour ſauver le coupable,
Ne lui donne à baiſer ſon ſceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le ſexe, & le crime eſt égal.
Moi-même, ſur ſon trône à ſes côtés aſſiſe,
Je ſuis à cette loi comme une autre ſoumiſe;
Et ſans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me faſſe appeller.

MARDOCHE'E.

Quoi, lorſque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque choſe, Eſther, vous comptez votre vie?
Dieu parle, & d'un mortel vous craignez le courroux?

Que dis-je? votre vie, Eſther, eſt-elle à vous?
N'eſt-elle pas au ſang dont vous êtes iſſue?
N'eſt-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue?
Et qui ſçait, lorſqu'au trône il conduiſit vos pas,
Si pour ſauver ſon peuple il ne vous gardoit pas?
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choiſie
Pour être un vain ſpectacle aux peuples de l'Aſie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.
Pour un plus noble uſage il réſerve ſes ſaints.
S'immoler pour ſon nom, & pour ſon héritage,
D'un enfant d'Iſraël, voilà le vrai partage.
Trop heureuſe, pour lui de haſarder vos jours!
Et quel beſoin ſon bras a-t-il de nos ſecours?
Que peuvent contre lui tous les Rois de la terre?
Envain ils s'uniroient pour lui faire la guerre,
Pour diſſiper leur ligue il n'a qu'à ſe montrer.
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au ſeul ſon de ſa voix la mer fuit, le Ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'Univers enſemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ſes yeux, comme s'ils n'étoient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zele.
C'eſt lui, qui m'excitant à vous oſer chercher,
Devant moi, chere Eſther, a bien voulu marcher,
Et s'il faut que ſa voix frappe envain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ſes merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briſer nos fers
Par la plus foible main qui ſoit dans l'Univers:
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace,
Vous périrez peut-être, & toute votre race.

ESTHER.

Allez. Que tous les Juifs dans Suze répandus,
A prier avec vous jour & nuit aſſidus,
Me prêtent de leurs vœux le ſecours ſalutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne auſtere.
Déjà la ſombre nuit a commencé ſon tour.
Demain, quand le ſoleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périſſe,
J'irai pour mon Pays m'offrir en ſacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

[*Le Chœur ſe retire vers le fond du Théâtre.*]

SCENE IV.

ESTHER, ELISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O Mon ſouverain Roi!
Me voici donc tremblante & ſeule devant toi.
Mon pere mille fois m'a dit dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une ſainte alliance,
Quand pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choiſir nos aïeux.
Même tu leur promis de ta bouche ſacrée
Une poſtérité d'éternelle durée.
Hélas! ce peuple ingrat a mépriſé ta loi:
La nation chérie a violé ſa foi.
Elle a répudié ſon époux, & ſon pere,
Pour rendre à d'autres Dieux un honneur adultere.
Maintenant elle ſert ſous un maître étranger;

Mais c'eſt peu d'être eſclave, on la veut égorger.
Nos ſuperbes vainqueurs, inſultans à nos larmes,
Imputent à leurs Dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Aboliſſe ton nom, ton peuple, & ton autel.
Ainſi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourroit anéantir la foi de tes oracles?
Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons,
Le Saint que tu promets, & que nous attendons?
Non, non, ne ſouffre pas que ces peuples farouches,
Yvres de notre ſang, ferment les ſeules bouches
Qui dans tout l'Univers célébrent tes bienfaits,
Et confond tous ces Dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidelles,
Tu ſçais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations,
Leur table, leurs feſtins, & leurs libations:
Que même cette pompe où je ſuis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paroiſſe ornée,
Dans ces jours ſolemnels à l'orgueil dédiés,
Seule, & dans le ſecret je les foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornemens je préfére la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oſer de ton peuple embraſſer l'intérêt.
Ce moment eſt venu. Ma prompte obéiſſance
Va d'un Roi redoutable affronter la préſence.
C'eſt pour toi que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connoît pas.

Commande

Commande en me voyant que ſon courroux s'appaiſe,
Et prête à mes diſcours un charme qui lui plaiſe.
Les orages, les vents, les Cieux te ſont ſoumis.
Tourne enfin ſa fureur contre nos ennemis.

SCENE V.

Toute cette Scene eſt chantée.

LE CHŒUR.

UNE ISRAELITE *ſeule.*

PLeurons, & gémiſſons, mes fidelles compagnes.
A nos ſanglots donnons un libre cours.
Levons les yeux vers les ſaintes montagnes,
D'où l'innocence attend tout ſon ſecours.
O mortelles alarmes!
Tout Iſraël périt. Pleurez mes triſtes yeux.
Il ne fut jamais ſous les Cieux
Un ſi juſte ſujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

UNE AUTRE ISRAELITE.

N'étoit-ce pas aſſez qu'un vainqueur odieux,
De l'auguſte Sion eut détruit tous les charmes,
Et traîné ſes enfans captifs en mille lieux?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

LA MEME ISRAELITE.

Foibles agneaux livrés à des loups furieux,
Nos ſoupirs ſont nos ſeules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

UNE ISRAELITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE ISRAELITE.

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la ſœur & le frere,
Et la fille & la mere,
Le fils dans les bras de ſon pere.
Que de corps entaſſés! que de membres épars
Privés de ſépulture!
Grand Dieu! tes ſaints ſont la pâture
Des tigres & des léopards!

UNE DES PLUS JEUNES ISRAELITES.

Hélas! ſi jeune encore,
Par quel crime ai je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore.
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! ſi jeune encore,

Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

UNE AUTRE.

Des offenſes d'autrui malheureuſes victimes,
Que nous ſervent, hélas! ces regrets ſuperflus?
Nos peres ont péché, nos peres ne ſont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des combats.
Non, non, il ne ſouffrira pas
Qu'on égorge ainſi l'innocence.

UNE ISRAELITE *ſeule.*

Hé quoi, diroit l'impiété,
Où donc eſt-il ce Dieu ſi redouté,
Dont Iſraël nous vantoit la puiſſance ?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémiſſez, peuples de la terre;
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux
Eſt le ſeul qui commande aux Cieux.
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéiſſent point à vos Dieux.

UNE AUTRE.

Il renverſe l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble ſous ſa défenſe.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des combats,
Non, non, il ne ſouffrira pas
Qu'on égorge ainſi l'innocence.

DEUX ISRAELITES.

O Dieu, que la gloire couronne!
Dieu, que la lumiere environne!

Qui vole ſur l'aile des vents,
Et dont le trône eſt porté par les Anges!

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES

Dieu! qui veux bien que de ſimples enfants
Avec eux chantent tes louanges!

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos preſſans dangers.
Donne à ton nom la victoire.
Ne ſouffre point que ta gloire
Paſſe à des Dieux étrangers.

UNE ISRAELITE *ſeule*

Arme-toi. Viens nous défendre.
Deſcends, tel qu'autrefois la mer te vit deſcendre.
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colere.
Qu'ils ſoient comme la poudre, & la paille légere
Que le vent chaſſe devant lui.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos preſſans dangers.
Donne à ton nom la victoire.
Ne ſouffre point que ta gloire
Paſſe à des Dieux étrangers.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente la chambre où eſt le trône d'Aſſuérus.

SCENE PREMIERE.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

HE quoi, lorſque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oſes-tu m'introduire?

HYDASPE.

Vous ſçavez qu'on s'en peut repoſer ſur ma foi;
Que ces portes, Seigneur, n'obéiſſent qu'à moi.
Venez. Par-tout ailleurs on pourroit nous entendre.

AMAN.

Quel eſt donc le ſecret que tu me veux apprendre?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me ſouviens toûjours que je vous ai juré
D'expoſer à vos yeux par des avis ſinceres,
Tout ce que ce Palais renferme de myſteres.
Le Roi d'un noir chagrin paroît enveloppé.
Quelque ſonge effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardoit un ſilence paiſible,
Sa voix s'eſt faite entendre avec un cri terrible.

J'ai couru. Le déſordre étoit dans ſes diſcours.
Il s'eſt plaint d'un péril qui menaçoit ſes jours.
Il parloit d'ennemi, de raviſſeur farouche.
Même le nom d'Eſther eſt ſorti de ſa bouche.
Il a dans ces horreurs paſſé toute la nuit.
Enfin, las d'appeller un ſommeil qui le fuit,
Pour écarter de lui ces images funebres,
Il s'eſt fait apporter ces annales célebres,
Où les faits de ſon regne avec ſoin amaſſés,
Par de fidelles mains chaque jour ſont tracés.
On y conſerve écrits le ſervice & l'offenſe,
Monumens éternels d'amour & de vengeance.
Le Roi que j'ai laiſſé plus calme dans ſon lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de ſa vie a-t-il choiſi l'hiſtoire?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps ſi remplis de ſa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus,
Le choix du ſort plaça l'heureux Aſſuérus.

AMAN.

Ce ſonge, Hydaſpe, eſt donc ſorti de ſon idée?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait aſſembler ceux qui ſçavent le mieux
Lire en un ſonge obſcur les volontés des Cieux.
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite?
Votre ame, en m'écoutant, paroît toute interdite.
L'heureux Aman a-t-il quelques ſecrets ennuis?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je ſuis?

Haï, craint, envié, ſouvent plus miſérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable!

HYDASPE.

Hé, qui jamais du Ciel eut des regards plus doux?
Vous voyez l'Univers proſterné devant vous.

AMAN.

L'Univers? Tous les jours un homme... un vil eſclave,
D'un front audacieux me dédaigne & me brave.

HYDASPE.

Quel eſt cet ennemi de l'Etat & du Roi?

AMAN.

Le nom de Mardochée eſt-il connu de toi?

HYDASPE.

Qui? Ce chef d'une race abominable, impie?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, Seigneur, d'une ſi belle vie;
Un ſi foible ennemi peut il troubler la paix?

AMAN.

L'inſolent devant moi ne ſe courba jamais.
Envain de la faveur du plus grand des Monarques,
Tout révére à genoux les glorieuſes marques.
Lorſque d'un ſaint reſpect tous les Perſans touchés,
N'oſent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fierement aſſis, & la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété ſervile,
Préſente à mes regards un front ſéditieux,
Et ne daigneroit pas au moins baiſſer les yeux.

Du Palais cependant il aſſiége la porte.
A quelque heure que j'entre, Hydaſpe, ou que je ſorte,
Son viſage odieux m'afflige, & me pourſuit,
Et mon eſprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumiere,
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuſe pouſſiere;
Revêtu de lambeaux, tout pâle : Mais ſon œil
Conſervoit ſous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
Toi, qui dans ce Palais vois tout ce qui ſe paſſe,
Crois-tu que quelque voix oſe parler pour lui?
Sur quel roſeau fragile a-t-il mis ſon appui?

HYDASPE.

Seigneur, vous le ſçavez, ſon avis ſalutaire
Découvrit de Tharès le complot ſanguinaire.
Le Roi promit alors de le récompenſer;
Le Roi depuis ce temps paroît n'y plus penſer.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
J'ai ſçu de mon deſtin corriger l'injuſtice.
Dans les mains des Perſans jeune enfant apporté;
Je gouverne l'Empire où je fus acheté.
Mes richeſſes, des Rois égalent l'opulence.
Environné d'enfants, ſoutiens de ma puiſſance,
Il ne manque à mon front que le bandeau Royal.
Cependant, (des mortels aveuglement fatal!)
De cet amas d'honneurs la douceur paſſagere
Fait ſur mon cœur à peine une atteinte légere.
Mais Mardochée aſſis aux portes du Palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;

Et toute ma grandeur me devient inſipide,
Tandis que le ſoleil éclaire ce perfide.

HYDASPE.

Vous ſerez de ſa vue affranchi dans dix jours.
La Nation entiere eſt promiſe aux vautours.

AMAN.

Ah! que ce temps eſt long à mon impatience!
C'eſt lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'eſt lui, qui devant moi refuſant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime.
La vengeance trop foible attire un ſecond crime.
Un homme tel qu'Aman, lorſqu'on l'oſe irriter,
Dans ſa juſte fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtimens dont l'Univers frémiſſe;
Qu'on tremble en comparant l'offenſe & le ſupplice;
Que les peuples entiers dans le ſang ſoient noyés.
Je veux qu'on diſe un jour aux ſiecles effrayés:
Il fut des Juifs, il fut une inſolente race;
Répandus ſur la terre, ils en couvroient la face.
Un ſeul oſa d'Aman attirer le courroux;
Auſſi-tôt de la terre ils diſparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'eſt donc pas, Seigneur, le ſang Amalécite,
Dont la voix à les perdre en ſecret vous excite?

AMAN.

Je ſçais que deſcendu de ce ſang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contr'eux;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage;
Que, juſqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage;

Qu'un déplorable reſte à peine fut ſauvé.
Mais, crois-moi, dans le rang où je ſuis élevé,
Mon ame à ma grandeur toute entiere attachée,
Des intérêts du ſang eſt foiblement touchée.
Mardochée eſt coupable; & que faut-il de plus?
Je prévins donc contre eux l'eſprit d'Aſſuérus.
J'inventai des couleurs. J'armai la Calomnie.
J'intéreſſai ſa gloire; il trembla pour ſa vie.
Je les peignis puiſſans, riches, ſéditieux;
Leur Dieu même ennemi de tous les autres Dieux.
Juſqu'à quand ſouffre-t-on que ce peuple reſpire,
Et d'un culte profane infecte votre Empire?
Etrangers dans la Perſe, à nos loix oppoſés,
Du reſte des humains ils ſemblent diviſés;
N'aſpirent qu'à troubler le repos où nous ſommes;
Et déteſtés par-tout, déteſtent tous les hommes.
Prévenez, puniſſez leurs inſolens efforts.
De leur dépouille enfin groſſiſſez vos tréſors.
Je dis, & l'on me crut. Le Roi dès l'heure même
Mit dans ma main le ſceau de ſon pouvoir ſuprême.
Aſſure, me dit il, le repos de ton Roi.
Va, perds ces malheureux; leur dépouille eſt à toi.
Toute la Nation fut ainſi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée.
Mais de ce traitre enfin le trépas différé
Fait trop ſouffrir mon cœur de ſon ſang altéré.
Un je ne ſçais quel trouble empoiſonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie?

HYDASPE

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer?
Dites au Roi, Seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connois comme moi ce Prince inexorable.
Tu ſçais combien terrible en ſes ſoudains tranſ-
ports,
De nos deſſeins ſouvent il rompt tous les reſſorts.
Mais à me tourmenter ma crainte eſt trop ſubtile.
Mardochée à ſes yeux eſt une ame trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous? Allez, & faites promptement
Elever de ſa mort le honteux inſtrument.

AMAN.

J'entends du bruit, je ſors. Toi, ſi le Roi m'appelle.

HYDASPE.

Il ſuffit.

SCENE II.

ASSUERUS, HYDASPE, ASAPH, *ſuite d'Aſſuérus.*

ASSUERUS.

AInſi donc, ſans cet avis fidele,
Deux traîtres dans ſon lit aſſaſſinoient leur Roi?
Qu'on me laiſſe, & qu'Aſaph ſeul demeure avec
moi.

SCENE III.

ASSUERUS *assis sur son trône*, ASAPH.

ASSUERUS.

JE veux bien l'avouer. De ce couple perfide
J'avois presque oublié l'attentat parricide,
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourmens ils laissèrent la vie.
Mais ce sujet zélé, qui d'un œil si subtil
Sçut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu?

ASAPH.

On lui promit beaucoup, c'est tout ce que j'ai sçu.

ASSUERUS.

O d'un trop grand service oubli trop condamnable!
Des embarras du trône effet inévitable!
De soins tumultueux un Prince environné,
Vers de nouveaux objets est sans cesse entrainé.
L'avenir l'inquiéte, & le présent le frappe.
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe;
Et de tant de mortels à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,

Il ne s'en trouve point, qui touchés d'un vrai zele,
Prennent à notre gloire un intérêt fidele,
Du mérite oublié nous faſſe ſouvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un ſi rare bienfait à ma reconnoiſſance!
Et qui voudroit jamais s'expoſer pour ſon Roi?
Ce mortel, qui montra tant de zele pour moi,
Vit-il encore?

ASAPH.

Il voit l'aſtre qui nous éclaire.

ASSUERUS.

Et que n'a-t-il plutôt demandé ſon ſalaire?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits?

ASAPH.

Aſſis le plus ſouvent aux portes du Palais,
Sans ſe plaindre de vous ni de ſa deſtinée,
Il y traîne, Seigneur, ſa vie infortunée.

ASSUERUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il ſe nomme, dis-tu?

ASAPH.

Mardochée eſt le nom que je viens de vous lire.

ASSUERUS.

Et ſon pays?

ASAPH.

Seigneur, puiſqu'il faut vous le dire,
C'eſt un de ces Captifs à périr deſtinés,
Des rives du Jourdain ſur l'Euphrate amenés.

ASSUERUS.

Il eſt donc Juif? O Ciel! Sur le point que la vie
Par mes propres ſujets m'alloit être ravie,

Un Juif rend par ſes ſoins leurs efforts impuiſſans ?
Un Juif m'a préſervé du glaive des Perſans ?
Mais, puiſqu'il m'a ſauvé, quel qu'il ſoit, il n'importe.
Holà, quelqu'un.

SCENE IV.

ASSUERUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

SEigneur.

ASSUERUS.

Regarde à cette porte.
Vois, s'il s'offre à tes yeux quelque Grand de ma Cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUERUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCENE V.

ASSUERUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUERUS.

APproche, heureux appui du trône de ton maître,

Ame de mes conſeils, & qui ſeul tant de fois,
Du ſceptre dans ma main a ſoulagé le poids.
Un reproche ſecret embarraſſe mon ame.
Je ſçais combien eſt pur le zele qui t'enflamme.
Le menſonge jamais n'entra dans tes diſcours,
Et mon intérêt ſeul eſt le but où tu cours.
Dis-moi donc. Que doit faire un Prince magnanime
Qui veut combler d'honneurs un ſujet qu'il eſtime?
Par quel gage éclatant, & digne d'un grand Roi,
Puis-je récompenſer le mérite & la foi?
Ne donne point de borne à ma reconnoiſſance.
Meſure tes conſeils ſur ma vaſte puiſſance.

AMAN, *bas à part.*

C'eſt pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer,
Et quel autre que toi, peut-on récompenſer?

ASSUERUS.

Que penſes-tu?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'enviſage
Des Monarques Perſans la conduite & l'uſage.
Mais à mes yeux envain je les rappelle tous,
Pour vous régler ſur eux, que ſont-ils près de vous?
Votre regne aux Neveux doit ſervir de modele.
Vous voulez d'un ſujet reconnoître le zele.
L'honneur ſeul peut flatter un eſprit généreux.
Je voudrois donc, Seigneur, que ce mortel heureux,
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,

Et portant ſur le front le ſacré diadême,
Sur un de vos courſiers pompeuſement orné,
Aux yeux de vos ſujets dans Suze fut mené ;
Que pour comble de gloire, & de magnificence,
Un Seigneur éminent en richeſſe, en puiſſance,
Enfin de votre Empire après vous le premier,
Par la bride guidat ſon ſuperbe courſier ;
Et lui-même marchant en habits magnifiques,
Criat à haute voix dans les places publiques :
Mortels, proſternez-vous. C'eſt ainſi que le Roi
Honore le mérite, & couronne la foi.

ASSUERUS.

Je vois que la ſageſſe elle-même t'inſpire,
Avec mes volontés ton ſentiment conſpire.
Va, ne perds point de temps. Ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il ſoit exécuté.
La vertu dans l'oubli ne ſera plus cachée.
Aux portes du Palais prends le Juif Mardochée,
Celui que je prétends honorer aujourd'hui.
Ordonne ſon triomphe, & marche devant lui.
Que Suze par ta voix de ſon nom retentiſſe,
Et fais à ſon aſpect que tout genou fléchiſſe.
Sortez tous.

AMAN, *à part.*

Dieux!

SCENE

SCENE VI.

ASSUERUS *ſeul.*

LE prix eſt ſans doute inoui.
Jamais d'un tel honneur un ſujet n'a joui.
Mais, plus la récompenſe eſt grande & glorieuſe,
Plus même de ce Juif la race eſt odieuſe;
Plus j'aſſure ma vie, & montre avec éclat
Combien Aſſuérus redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent diſcerné du coupable.
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable.
Leurs crimes...

SCENE VII.

ASSUERUS, ESTHER, *s'appuyant ſur Eliſe: quatre Iſraëlites ſoutiennent ſa robe*, ELISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ASSUERUS.

SAns mon ordre on porte ici ſes pas?
Quel mortel inſolent vient chercher le trépas?
Gardes. C'eſt vous, Eſther! Quoi, ſans être attendue?

ESTHER.

Mes filles, ſoutenez votre Reine éperdue.
Je me meurs. (*Elle tombe évanouie.*)

ASSUERUS.

Dieux puiſſans! quelle étrange pâleur
De ſon teint tout-à coup efface la couleur!
Eſther, que craignez-vous? Suis-je pas votre frere?
Eſt ce pour vous qu'eſt fait un ordre ſi ſévere?
Vivez Le ſceptre d'or, que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence eſt un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix ſalutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon ſein mon ame fugitive?

ASSUERUS.

Ne connoiſſez-vous pas la voix de votre époux?
Encore un coup, vivez, & revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguſte Majeſté ſur votre front empreinte.
Jugez combien ce front irrité contre moi,
Dans mon ame troublée a dû jetter d'effroi.
Sur ce Trône ſacré, qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas! ſans friſſonner, quel cœur audacieux
Soutiendroit les éclairs qui partoient de vos yeux?
Ainſi du Dieu vivant la colere étincelle...

ASSUERUS.

O ſoleil! o flambeau de lumiere immortelle!
Je me trouble moi-même, & ſans fremiſſement
Je ne puis voir ſa peine & ſon ſaiſiſſement.
Calmez, Reine, calmez la frayeur qui vous preſſe.
Du cœur d'Aſſuérus ſouveraine maîtreſſe,
Eprouvez ſeulement ſon ardente amitié.
Faut-il de mes Etats vous donner la moitié?

ESTHER.

Hé, ſe peut-il qu'un Roi craint de la terre entiere,
Devant qui tout fléchit, & baiſe la pouſſiere,
Jette ſur ſon eſclave un regard ſi ſerein,
Et m'offre ſur ſon cœur un pouvoir ſouverain?

ASSUERUS.

Croyez-moi, chere Eſther, ce ſceptre, cet Empire,
Et ces profonds reſpects que la terreur inſpire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent ſouvent leur triſte poſſeſſeur.
Je ne trouve qu'en vous je ne ſçais quelle grace
Qui me charme toûjours, & jamais ne me laſſe.
De l'aimable vertu doux & puiſſans attraits!
Tout reſpire en Eſther l'innocence & la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours ſereins de mes jours les plus ſombres.
Que dis-je? Sur ce trône aſſis auprès de vous,
Des aſtres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadême
Un éclat qui le rend reſpectable aux Dieux même.
Oſez donc me répondre, & ne me cachez pas
Quel ſujet important conduit ici vos pas.
Quel intérêt, quels ſoins vous agitent, vous preſſent?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au Ciel s'adreſſent.
Parlez. De vos deſirs le ſuccès eſt certain,
Si ce ſuccès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté qui m'aſſure autant qu'elle m'honore!
Un intérêt preſſant veut que je vous implore.

J'attends ou mon malheur, ou ma félicité,
Et tout dépend, Seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Eſther heureuſe entre toutes les Reines.

ASSUERUS.

Ah! que vous enflammez mon déſir curieux!

ESTHER.

Seigneur, ſi j'ai trouvé grace devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous futes favorable,
Permettez avant tout qu'Eſther puiſſe à ſa table
Recevoir aujourd'hui ſon ſouverain Seigneur,
Et qu'Aman ſoit admis à cet excès d'honneur.
J'oſerai devant lui rompre ce grand ſilence,
Et j'ai, pour m'expliquer, beſoin de ſa préſence.

ASSUERUS.

Dans quelle inquiétude, Eſther, vous me jettez!
Toutefois qu'il ſoit fait comme vous ſouhaitez.
(à ceux de ſa ſuite.)
Vous, que l'on cherche Aman, & qu'on lui faſſe entendre
Qu'invité chez la Reine il ait ſoin de s'y rendre.

SCENE VIII.

ASSUERUS, ESTHER, ELISE, THAMAR, HYDASPE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

HYDASPE.

LEs ſçavans Chaldéens par votre ordre appellés,

Dans cet appartement, Seigneur, ſont aſſemblés.

ASSUERUS.

Princeſſe, un ſonge étrange occupe ma penſée.
Vous-même en leur réponſe êtes intéreſſée.
Venez, derriere un voile écoutant leurs diſcours,
De vos propres clartés me prêter le ſecours.
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune & timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane Cour,
A l'abri de ce trône, attendez mon retour.

SCENE IX.

Cette Scene eſt partie déclamée, & partie chantée.

ELISE, UNE PARTIE DU CŒUR.

ELISE.

QUe vous ſemble, mes ſœurs, de l'état où nous ſommes?
D'Eſther, d'Aman, qui le doit emporter?
Eſt-ce Dieu, ſont ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater?
Vous avez vu quelle ardente colere
Allumoit de ce Roi le viſage ſévere.

UNE ISRAELITE.

Des éclairs de ſes yeux l'œil étoit ébloui.

UNE AUTRE.

Et ſa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ELISE.

Comment ce courroux ſi terrible
En un moment s'eſt-il évanoui?

UNE ISRAELITE *chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le lion rugiſſant eſt un agneau paiſible.
Dieu, notre Dieu, ſans doute, a verſé dans ſon cœur
Cet eſprit de douceur.

LE CHŒUR.

Dieu, notre Dieu, ſans doute, a verſé dans ſon cœur
Cet eſprit de douceur.

LA MEME ISRAELITE *chante.*

Tel qu'un ruiſſeau docile
Obéit à la main qui détourne ſon cours,
Et laiſſant de ſes eaux partager le ſecours,
Va rendre tout un champ fertile;
Dieu! de nos volontés arbitre ſouverain,
Le cœur des Rois eſt ainſi dans ta main.

ELISE.

Ah! que je crains, mes ſœurs, les funeſtes nuages
Qui de ce Prince obſcurciſſent les yeux!
Comme il eſt aveuglé du culte de ſes Dieux!

UNE ISRAELITE.

Il n'atteſte jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés, dont ſe parent les Cieux;
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout ſon Palais eſt plein de leurs images.

LE CHŒUR *chante.*

Malheureux! vous quittez le Maître des humains,
Pour adorer l'ouvrage de vos mains.

UNE ISRAELITE *chante.*

Dieu d'Iſraël, diſſipe enfin cette ombre.
Des larmes de tes Saints quand ſeras-tu touché?
Quand ſera le voile arraché,
Qui ſur tout l'Univers jette une nuit ſi ſombre?
Dieu d'Iſraël, diſſipe enfin cette ombre.
Juſqu'à quand ſeras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAELITES

Parlons plus bas, mes ſœurs. Ciel! ſi quelque infidelle
Ecoutant nos diſcours nous alloit déceler!

ELISE.

Quoi, Fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler!
Hé, ſi l'impie Aman dans ſa main homicide,
Faiſant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blaſphêmer le nom du Tout-puiſſant
Vouloit forcer votre bouche timide!

UNE AUTRE ISRAELITE.

Peut-être Aſſuérus frémiſſant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette Idole,
Commandera qu'on nous immole,
Chere ſœur, que choiſiriez-vous?

LA JEUNE ISRAELITE.

Moi! je pourrois trahir le Dieu que j'aime;
J'adorerois un Dieu ſans force, & ſans vertu,
Reſte d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut ſe ſauver lui-même?

LE CHŒUR *chante.*

Dieux impuiſſans! Dieux ſourds! tous ceux qui vous implorent,
Ne ſeront jamais entendus.
Que les Démons, & ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits & confondus.

UNE ISRAELITE *chante.*

Que ma bouche & mon cœur, & tout ce que je ſuis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie,
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ſes bontés mon ame ſe confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche & mon cœur, & tout ce que je ſuis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie?

ELISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAELITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ELISE.

Tous ſes jours paroiſſent charmans.
L'or éclate en ſes vêtemens.
Son orgueil eſt ſans borne ainſi que ſa richeſſe.
Jamais l'air n'eſt troublé de ſes gémiſſemens.
Il s'endort, il s'éveille au ſon des inſtrumens.
Son cœur nage dans la molleſſe.

UNE AUTRE ISRAELITE.

Pour comble de proſpérité,
Il eſpére revivre en ſa poſtérité;
Et d'enfans à ſa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

(*tout le reſte eſt chanté.*)

LE CHŒUR.

Heureux, dit on, le peuple floriſſant
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du Ciel a mis ſa confiance!

UNE ISRAELITE *ſeule.*

Pour contenter ſes frivoles deſirs,
L'homme inſenſé vainement ſe conſume.
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaiſirs.

UNE AUTRE *ſeule.*

Le bonheur de l'impie eſt toûjours agité.
Il erre à la merci de ſa propre inconſtance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix & l'innocence.

LA MEME, *avec une autre.*

O douce paix!
O lumiere éternelle!
Beauté toûjours nouvelle!
Heureux le cœur épris de tes attraits!
O douce paix!
O lumiere éternelle!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LE CHŒUR.

O douce paix!
O lumiere éternelle!
Beauté toûjours nouvelle!
O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LA MEME *ſeule.*

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit;
Et le calme en ſon cœur ne trouve point de place.

Le glaive au-dehors le pourſuit.
Le remord au-dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchans en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en eſt pas ainſi de celui qui te craint,
Il renaîtra, mon Dieu! plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

ELISE *ſans chanter.*

Mes ſœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle, allons rejoindre notre Reine.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente les Jardins d'Eſther, & un des côtés du Salon où ſe fait le feſtin

SCENE PREMIERE.

AMAN, ZARES.

ZARES.

C'Eſt donc ici d'Eſther le ſuperbe jardin,
Et ce ſalon pompeux eſt le lieu du feſtin?
Mais, tandis que la porte en eſt encor fermée,
Ecoutez les conſeils d'une épouſe alarmée.
Au nom du ſacré nœud qui me lie avec vous,

Diſſimulez, Seigneur, cet aveugle courroux.
Eclairciſſez ce front où la triſteſſe eſt peinte.
Les Rois craignent ſur-tout le reproche & la plainte.
Seul entre tous les Grands par la Reine invité,
Reſſentez donc auſſi cette felicité.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche;
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche;
Quiconque ne ſçait pas dévorer un affront,
Ni de fauſſes couleurs ſe déguiſer le front,
Loin de l'aſpect des Rois, qu'il s'écarte, qu'il fuie.
Il eſt des contre temps qu'il faut qu'un ſage eſſuie.
Souvent avec prudence un outrage enduré,
Aux honneurs les plus hauts a ſervi de degré.

AMAN.

O douleur! ô ſupplice affreux à la penſée!
O honte! qui jamais ne peut être effacée!
Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'eſt donc vu de la pourpre habillé par mes mains
C'eſt peu qu'il ait ſur moi remporté la victoire;
Malheureux, j'ai ſervi de héraut à ſa gloire!
Le traître, il inſultoit à ma confuſion!
Et tout le peuple même avec dériſion,
Obſervant la rougeur qui couvroit mon viſage,
De ma chûte certaine en tiroit le préſage.
Roi cruel, ce ſont-là les jeux où tu te plais!
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits
Que pour me faire mieux ſentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARES.

Pourquoi juger ſi mal de ſon intention?
Il croit récompenſer une bonne action.

Ne faut-il pas, Seigneur, s'étonner au contraire,
Qu'il en ait ſi long-temps différé le ſalaire?
Du reſte il n'a rien fait que par votre conſeil.
Vous-même avez dicté tout ce triſte appareil.
Vous êtes après lui le premier de l'Empire.
Sçait-il toute l'horreur que ce Juif vous inſpire?

AMAN.

Il ſçait qu'il me doit tout, & que pour ſa grandeur
J'ai foulé ſous les pieds, remords, crainte, pudeur;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant ſa puiſſance,
J'ai fait taire les loix & gémir l'innocence;
Que pour lui des Perſans bravant l'averſion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction;
Et pour prix de ma vie à leur haine oppoſée,
Le barbare aujourd'hui m'expoſe à leur riſée.

ZARES.

Seigneur, nous ſommes ſeuls. Que ſert de ſe flatter?
Ce zele que pour lui vous fites éclater,
Ce ſoin d'immoler tout à ſon pouvoir ſuprême,
Entre nous, avoient-ils d'autre objet que vous-même?
Et ſans chercher plus loin tous ces Juifs déſolés,
N'eſt ce pas à vous ſeul que vous les immolez?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeſte...
Enfin, la Cour nous hait, le peuple nous déteſte.
Ce Juif même, il le faut confeſſer, malgré moi,
Ce Juif comblé d'honneurs me cauſe quelque effroi.
Les malheurs ſont ſouvent enchaînés l'un à l'autre,
Et ſa race toûjours fut fatale à la vôtre.

De ce léger affront ſongez à profiter.
Peut-être la fortune eſt prête à vous quitter.
Aux plus affreux excès ſon inconſtance paſſe.
Prévenez ſon caprice avant qu'elle ſe laſſe.
Où tendez-vous plus haut? Je frémis quand je vois
Les abymes profonds qui s'offrent devant moi.
La chûte déſormais ne peut être qu'horrible.
Oſez chercher ailleurs un deſtin plus paiſible.
Regagnez l'Helleſpont, & ces bords écartés
Où vos aïeux erran- jadis furent jettés,
Lorſque des Juifs contre eux la vengeance allumée,
Chaſſa tout Amalec de la triſte Idumée.
Aux malices du ſort enfin dérobez-vous.
Nos plus riches tréſors marcheront devant nous.
Vous pouvez du départ me laiſſer la conduite.
Sur-tout de vos enfans j'aſſurerai la fuite.
N'ayez ſoin cependant que de diſſimuler.
Contente, ſur vos pas vous me verrez voler.
La mer la plus terrible & la plus orageuſe
Eſt plus ſûre pour nous que cette Cour trompeuſe.
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher;
C'eſt Hydaſpe.

SCENE II.

AMAN, ZARES, HYDASPE.

HYDASPE.

SEigneur, je courois vous chercher.
Votre abſence en ces lieux ſuſpend toute la joie;

Et pour vous y conduire Aſſuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée eſt-il auſſi de ce feſtin?

HYDASPE.

A la table d'Eſther portez-vous ce chagrin?
Quoi, toûjours de ce Juif l'image vous déſole?
Laiſſez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Aſſuérus éviter la rigueur?
Ne poſſedez-vous pas ſon oreille & ſon cœur?
On a payé le zele, on punira le crime,
Et l'on vous a, Seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos veux par Eſther ſecondés,
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce?

HYDASPE.

J'ai des ſçavans devins entendu la réponſe.
Ils diſent que la main d'un perfide étranger,
Dans le ſang de la Reine eſt prête à ſa plonger;
Et le Roi, qui ne ſçait où trouver ce coupable,
N'impute qu'aux ſeuls Juifs ce projet déteſtable.

AMAN.

Oui, ce ſont, cher ami, des monſtres furieux.
Il faut craindre ſur-tout leur chef audacieux.
La terre avec horreur dès long-temps les endure;
Et l'on n'en peut trop-tôt délivrer la nature.
Ah! je reſpire enfin. Chere Zarés, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Eſther s'avancent vers ce lieu.
Sans doute leur concert va commencer la fête.
Entrez, & recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCENE III.

ELISE, LE CHŒUR.

Ceci ſe récite ſans chant.

UNE DES ISRAELITES.

C'Eſt Aman.

UNE AUTRE.

C'eſt lui même, & j'en frémis, ma ſœur.

LA PREMIERE.

Mon cœur de crainte & d'horreur ſe reſſerre.

L'AUTRE.

C'eſt d'Iſraël le ſuperbe oppreſſeur.

LA PREMIERE.

C'eſt lui qui trouble la terre.

ELISE.

Peut-on en le voyant ne le connoître pas?
L'orgueil & le dedain ſont peints ſur ſon viſage.

UNE ISRAELITE.

On lit dans ſes regards ſa fureur & ſa rage.

UNE AUTRE.

Je croyois voir marcher la mort devant ſes pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne ſçais ſi ce tigre a reconnu ſa proie;
Mais, en nous regardant, mes ſœurs, il m'a ſemblé
Qu'il avoit dans les yeux une barbare joie,
Dont tout mon ſang eſt encore troublé.

ELISE.

Que ce nouvel honneur va croître ſon audace!
Je le vois, mes ſœurs, je le vois.
A la table d'Eſther, l'inſolent près du Roi,
A déjà pris ſa place.

UNE DES ISRAELITES.

Miniſtres du feſtin, de grace, dites-nous,
Quel mets à ce cruel, quel vin préparez-vous?

UNE AUTRE.

Le ſang de l'Orphelin.

UNE TROISIEME.

Les pleurs des miſérables.

LA SECONDE.

Sont ſes mets les plus agréables.

LA TROISIEME.

C'eſt ſon breuvage le plus doux.

ELISE.

Cheres ſœurs, ſuſpendez la douleur qui vous preſſe.
Chantons, on nous l'ordonne; & que puiſſent nos chants,
Du cœur d'Aſſuérus adoucir la rudeſſe,
Comme autrefois David par ſes accords touchans,
Calmoit d'un Roi jaloux la ſauvage triſteſſe.
(*tout le reſte de cette Scene eſt chanté*)

UNE ISRAELITE.

Que le peuple eſt heureux,
Lorſqu'un Roi généreux,
Craint dans tout l'Univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! heureux le Roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos! ô tranquillité!

O d'un

O d'un parfait bonheur, assurance éternelle!
Quand la suprême autorité,
Dans ses conseils a toûjours auprès d'elle,
La justice, & la vérité!

(*Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule, & par le Chœur.*)

UNE ISRAELITE.

Rois, chassez la calomnie;
Ses criminels attentats,
Des plus paisibles Etats
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur de sang avide,
Poursuit par-tout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur.
La vengeance est dans son cœur,
Et la piété dans sa bouche.

La fraude adroite & subtile
Seme de fleurs son chemin.
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAELITE *seule.*

D'un souffle l'Aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre & les orages.
Un Roi sage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un Roi victorieux,
Que ſa valeur conduit triomphant en tous lieux.
Mais un Roi ſage, & qui hait l'injuſtice,
Qui, ſous la loi du riche impérieux,
Ne ſouffre point que le pauvre gémiſſe,
Eſt le plus beau préſent des Cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en ſa défenſe eſpére.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il eſt le pere.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juſte implorant ſon appui,
Sont précieuſes devant lui.

UNE ISRAELITE *ſeule.*

Détourne, Roi puiſſant! détourne tes oreilles
De tout conſeil barbare & menſonger,
Il eſt temps que tu t'éveilles.
Dans le ſang innocent ta main va ſe plonger,
Pendant que tu ſommeilles.
Détourne, Roi puiſſant! détourne tes oreilles
De tout conſeil barbare & menſonger.

UNE AUTRE.

Ainſi puiſſe ſur toi trembler la terre entiere.
Ainſi puiſſe à jamais contre tes ennemis,
Le bruit de ta valeur te ſervir de barriere.
S'ils t'attaquent, qu'ils ſoient en un moment ſoumis.
Que de ton bras la force les renverſe.
Que de ton nom la terreur les diſperſe.
Que tout leur camp nombreux ſoit devant tes ſoldats

Comme d'enfants une troupe inutile ;
Et ſi par un chemin il entre en tes Etats,
Qu'il en ſorte par plus de mille.

SCENE IV.

ASSUERUS, ESTHER, AMAN, ELISE, LE CHŒUR.

ASSUERUS *à Eſther.*

OUi, vos moindres diſcours ont des graces ſecretes.
Une noble pudeur, à tout ce que vous faites,
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre, ni l'or.
Quel climat renfermoit un ſi rare tréſor ?
Dans quel ſein vertueux avez-vous pris naiſſance ?
Et quelle main ſi ſage éleva votre enfance ?
Mais, dites promptement ce que vous demandez.
Tous vos deſirs, Eſther, vous ſeront accordés ;
Duſſiez-vous, je l'ai dit, & veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puiſſant Empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vaſtes deſirs.
Mais, puiſqu'il faut enfin expliquer mes ſoupirs,
Puiſque mon Roi lui-même à parler me convie ;
(*ſe jettant aux pieds du Roi.*)
J'oſe vous implorer, & pour ma propre vie,
Et pour les triſtes jours d'un peuple infortuné,
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUERUS *la relevant.*

A périr ? Vous ? Quel peuple ? Et quel eſt ce myſtere ?

AMAN *bas à part.*

Je tremble.

ESTHER.

Eſther, Seigneur, eut un Juif pour ſon pere.
De vos ordres ſanglans vous ſçavez la rigueur.

AMAN *à part.*

Ah, Dieux !

ASSUERUS.

Ah ! de quel coup me percez-vous le cœur,
Vous, la fille d'un Juif ? Hé quoi ? Tout ce que j'aime !
Cette Eſther, l'innocence, & la ſageſſe même,
Que je croyois du Ciel les plus cheres amours,
Dans cette ſource impure auroit puiſé ſes jours ?
Malheureux !

ESTHER.

Vous pourrez rejetter ma priere.
Mais je demande, au moins, que pour grace derniere,
Juſqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler;
Et que ſur-tout Aman n'oſe point me troubler.

ASSUERUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu ! confonds l'audace & l'impoſture !
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois ſouverains,
Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs peres,

Ont vu bénir le cours de leurs feſtins proſpéres.
Ce Dieu maître abſolu de la terre & des Cieux,
N'eſt point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'éternel eſt ſon nom. Le monde eſt ſon ouvrage.
Il entend les ſoupirs de l'humble qu'on outrage.
Juge tous les mortels avec d'égales loix,
Et du haut de ſon trône interroge les Rois.
Des plus fermes Etats la chûte épouvantable,
Quand il veut, n'eſt qu'un jeu de ſa main redoutable.
Les Juifs à d'autres Dieux oſerent s'adreſſer.
Rois, peuples, en un jour tout ſe vit diſperſer,
Tous les Aſſyriens, leur triſte ſervitude
Devint le juſte prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vit le jour,
L'appella par ſon nom, le promit à la terre,
Le fit naître, & ſoudain l'arma de ſon tonnerre,
Briſa les fiers remparts, & les portes d'airain,
Mit des ſuperbes Rois la dépouille en ſa main,
De ſon temple détruit vengea ſur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec uſure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ſes bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit & nos loix, & nos fêtes divines,
Et le temple déjà ſortoit de ſes ruines.
Mais de ce Roi ſi ſage héritier inſenſé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut ſourd à nos douleurs. Dieu rejetta ſa race,
Le retrancha lui-même, & vous mit en ſa place.
Que n'eſpérions-nous point d'un Roi ſi généreux?

Dieu regarde en pitié ſon peuple malheureux,
Diſions-nous ; un Roi regne, ami de l'innocence.
Par-tout du nouveau Prince on vantoit la clémence.
Les Juifs par-tout de joie en pouſſerent des cris.
Ciel ! verra-t-on toûjours, par de cruels eſprits,
Des Princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la ſource empoiſonnée ?
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté,
Eſt venu dans ces lieux ſouffler la cruauté.
Un miniſtre ennemi de votre propre gloire...

AMAN.

De votre gloire ! moi ? Ciel ! le pourriez-vous croire ?
Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre Dieu....

ASSUERUS.

Tais-toi,
Oſes-tu donc parler ſans l'ordre de ton Roi ?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous ſe déclare.
C'eſt lui. C'eſt ce miniſtre infidele & barbare,
Qui, d'un zele trompeur, à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arme votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable,
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?
Par-tout l'affreux ſignal en même temps donné,
De meurtres remplira l'Univers étonné.
On verra ſous le nom du plus juſte des Princes,
Un perfide étranger déſoler vos Provinces ;
Et dans ce Palais même, en proye à ſon courroux,
Le ſang de vos ſujets regorger juſqu'à vous.

Et que reproche aux Juifs ſa haine envenimée?
Quelle guerre inteſtine avons nous allumée?
Les a-t-on vu marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug eſclaves plus ſoumis?
Adorants dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main ſur eux appeſantie,
A leurs perſécuteurs les livroit ſans ſecours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller ſur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre Trône à l'ombre de ſes ailes.
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre ſoutien,
Lui ſeul mit à vos pieds le Parthe & l'Indien,
Diſſipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vaſtes limites
Lui ſeul, aux yeux d'un Juif, découvrit le deſſein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le ſein.
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour ſa fille.

ASSUERUS.

Mardochée?

ESTHER.

Il reſtoit ſeul de notre famille.
Mon pere étoit ſon frere Il deſcend comme moi
Du ſang infortuné de notre premier Roi
Plein d'une juſte horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de ſa bouche a maudite,
Il n'a, devant Aman, pu flechir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De-là contre les Juifs, & contre Mardochée,
Cette haine, Seigneur, ſous d'autres noms cachée.
Envain de vos bienfaits Mardochée eſt paré,
A la porte d'Aman eſt déjà preparé,

D'un infame trépas l'inſtrument exécrable.
Dans une heure, au plus tard, ce vieillard vénérable,
Dés portes du Palais par ſon ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUERUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon ame!
Tout mon ſang de colere & de honte s'enflamme.
J'étois donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer!
Un moment, ſans témoins, cherchons à reſpirer.
Appellez Mardochée, il faut auſſi l'entendre.

[*Aſſuérus s'éloigne.*]

UNE ISRAELITE.

Vérité, que j'implore, acheve de deſcendre!

SCENE V.

ESTHER, AMAN, LE CHŒUR.

AMAN, *à Eſther.*

D'Un juſte étonnement je demeure frappé.
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.
J'en atteſte du Ciel la Puiſſance ſuprême,
En les perdant, j'ai cru vous aſſurer vous-même.
Princeſſe, en leur faveur employez mon crédit.
Le Roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je ſçais par quels reſſorts on le pouſſe, on l'arrête;
Et fais, comme il me plait, le calme & la tempête.
Les intérêts des Juifs déjà me ſont ſacrés.
Parlez. Vos ennemis auſſi-tôt maſſacrés,

Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel ſang demandez-vous?

ESTHER.

Va, traître, laiſſe-moi.
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
Miſérable, le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déjà ſa balance.
Bientôt ton juſte arrêt te ſera prononcé.
Tremble. Son jour approche, & ton regne eſt paſſé.

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, eſt un Dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable?
C'en eſt fait. Mon orgueil eſt forcé de plier.
L'inexorable Aman eſt réduit à prier.
(*Il ſe jette à ſes pieds.*)
Par le ſalut des Juifs, par ces pieds que j'embraſſe,
Par ce ſage vieillard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un Roi terrible appaiſer le courroux.
Sauvez Aman, qui tremble à vos ſacrés genoux.

SCENE VI.

ASSUERUS, ESTHER, AMAN, ELISE, GARDES, LE CHŒUR.

ASSUERUS.

QUoi, le traître ſur vous porte ſes mains hardies?
Ah! dans ſes yeux confus je lis ſes perfidies;

Et ſon trouble appuyant la foi de vos diſcours,
De tous ſes attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monſtre à l'inſtant l'ame ſoit arrachée;
Et que devant ſa porte, au-lieu de Mardochée,
Appaiſant par ſa mort & la terre & les Cieux,
De mes peuples vengés il repaiſſe les yeux.
(Aman eſt emmené par les Gardes.)

SCENE VII.

ASSUERUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ELISE, LE CHŒUR.

ASSUERUS, *à Mardochée.*

MOrtel chéri du Ciel, mon ſalut, & ma joie,
Aux conſeils des méchans ton Roi n'eſt plus en proie.
Mes yeux ſont deſſillés, le crime eſt confondu.
Viens briller près de moi dans le rang qui t'eſt dû.
Je te donne d'Aman les biens & la puiſſance.
Poſſéde juſtement ſon injuſte opulence.
Je romps le joug funeſte où les Juifs ſont ſoumis.
Je leur livre le ſang de tous leurs ennemis.
A l'égal des Perſans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Eſther adore.
Rebatiſſez ſon Temple, & peuplez vos Cités.
Que vos heureux enfans dans leurs ſolemnités,
Conſacrent de ce jour le triomphe & la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

SCENE VIII.

ASSUERUS, ESTHER, MARDOCHE'E, ASAPH, ELISE, LE CHŒUR.

ASSUERUS.

QUe veut Aſaph?

ASAPH.

Seigneur, le traître eſt expiré.
Par le peuple en fureur à moitié déchiré,
On traîne, on va donner en ſpectacle funeſte,
De ſon corps tout ſanglant le miſérable reſte.

MARDOCHE'E.

Roi, qu'à jamais le Ciel prenne ſoin de vos jours!
Le péril des Juifs preſſe, & veut un prompt ſecours.

ASSUERUS.

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres ſanguinaires.

ESTHER.

O Dieu! par quelle route inconnue aux mortels,
Ta ſageſſe conduit ſes deſſeins éternels!

SCENE IX. & Derniere.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence;
Chantons, célébrons ſa puiſſance.

UNE ISRAELITE.

Il a vu contre nous les méchans s'aſſembler,
Et notre ſang prêt à couler.
Comme l'eau ſur la terre ils alloient le répandre.
Du haut du Ciel ſa voix s'eſt faite entendre.
L'homme ſuperbe eſt renverſé.
Ses propres fleches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré ſur la terre.
Pareil au cédre il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il ſembloit à ſon gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ſes ennemis vaincus.
Je n'ai fait que paſſer, il n'étoit déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands Rois ſurprendre la juſtice.
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des pieges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut ſoupçonner en autrui
La baſſeſſe & la malice
Qu'il ne ſent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'eſt calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main ſalutaire a chaſſé le nuage?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Eſther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAELITE *ſeule.*

De l'amour de ſon Dieu ſon cœur s'eſt embraſé.
Au péril d'une mort funeſte,
Son zele ardent s'eſt expoſé.
Elle a parlé. Le Ciel a fait le reſte.

DEUX ISRAELITES.

Eſther a triomphé des filles des Perſans;
La nature & le Ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout reſſent de ſes yeux les charmes innocens.
Jamais tant de beauté fut-elle courronnée?

L'AUTRE.

Les charmes de ſon cœur ſont encor plus puiſſans.
Jamais tant de vertu fut-elle courronnée?

TOUTES DEUX *enſemble.*

Eſther a triomphé des filles des Perſans.
La nature & le Ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAELITE *ſeule.*

Ton Dieu n'eſt plus irrité.
Réjouis-toi, Sion, & ſors de la pouſſiere.
Quitte les vêtemens de ta captivité,
Et reprends ta ſplendeur premiere.
Les chemins de Sion à la fin ſont ouverts.
Rompez vos fers,
Tributs captives.
Troupes fugitives,

Repaſſez les monts & les mers.
Raſſemblez-vous des bouts de l'Univers.

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,
Tributs captives.
Troupes fugitives,
Repaſſez les monts & les mers.
Raſſemblez-vous des bouts de l'Univers.

UNE ISRAELITE *ſeule.*

Je reverrai ces campagnes ſi cheres.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes peres.

TOUT LE CHŒUR.

Repaſſez les monts & les mers.
Raſſemblez-vous des bouts de l'Univers.

UNE ISRAELITE *ſeule.*

Relevez, relevez les ſuperbes portiques
Du Temple où notre Dieu ſe plaît d'être adoré.
Que de l'or le plus pur ſon autel ſoit paré,
Et que du ſein des monts le marbre ſoit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cedres antiques.
Prêtres ſacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu! deſcends, & reviens habiter parmi nous.
Terre, frémis d'alégreſſe & de crainte;
Et vous, ſous ſa majeſté ſainte,
Cieux! abaiſſez-vous.

UNE AUTRE.

Que le Seigneur eſt bon! que ſon joug eſt aimable!
Heureux, qui dès l'enfance en connoît la douceur!
Jeune peuple, courez à ce maître adorable.

Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable
Aux torrens de plaiſirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur eſt bon! Que ſon joug eſt aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur!

UNE AUTRE.

Il s'appaiſe, il pardonne.
Du cœur ingrat qui l'abandonne,
Il attend le retour.
Il excuſe notre foibleſſe;
A nous chercher même il s'empreſſe.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour,
Une mere a moins de tendreſſe.
Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

TROIS ISRAELITES.

Il nous fait remporter une illuſtre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé ſa gloire.

TOUTES TROIS *enſemble.*

Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

TOUT LE CHŒUR.

Que ſon nom ſoit béni. Que ſon nom ſoit chanté.
Que l'on célébre ſes ouvrages,
Au-delà des temps & des âges,
Au-delà de l'éternité.

FIN.

LE TRIUMVIRAT

OU

LA MORT

DE CICÉRON,

TRAGÉDIE.

Par Monſieur DE CRÉBILLON.

ACTEURS.

OCTAVE-CE'SAR, } TRIUMVIRS.
LE'PIDE, }
CICE'RON, }

TULLIE, *Fille de Cicéron.*

SEXTUS, *Fils de Pompée, & déguisé sous le nom de Clodomir, Chef des Gaulois.*

ME'CENE, *Favori d'Octave.*

PHILIPPE, *Affranchi du Grand Pompée.*

LE TRIUMVIRAT
OU
LA MORT
DE CICÉRON,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TULLIE *ſeule.*

OU' vais-je, infortunée! & quel eſpoir me luit!
Que de cris, que de pleurs, & quelle affreuſe nuit!
Effroyable ſéjour des horreurs de la guerre,
Lieux inondés du ſang des maîtres de la terre,
Lieux, dont le ſeul aſpect fit trembler tant de Rois,

Palais, où Cicéron triompha tant de fois,
Déſormais trop heureux de cacher ce grand homme.
Sauvez le ſeul Romain qui ſoit encor dans Rome!
(*Tableau des Proſcrits.*)
Que vois-je? à la lueur de ce cruel flambeau,
Ah! que de noms ſacrés proſcrits ſur ce tableau!
Rome, il ne manque plus, pour combler ta miſere,
Que d'y tracer le nom de mon malheureux pere,
Qu'on peut ſans t'offenſer nommer auſſi le tien.
Hélas! après les Dieux il eſt ton ſeul ſoutien.
(*à la Statue de Céſar.*)
Toi, qui fis en naiſſant honneur à la Nature;
Sans avoir de vertus que l'heureuſe impoſture;
Trop aimable tyran, illuſtre ambitieux,
Qui triomphas du ſort, de Caton & des Dieux;
Brutus, s'il eſt ton fils, a plus fait pour ta gloire,
Que ce tigre adopté pour flétrir ta mémoire.
Céſar, vois à quel titre il prétend t'égaler,
Mais c'eſt en proſcrivant qu'il ſçait ſe ſignaler.
Sacrifie à nos pleurs ce ſucceſſeur profane,
Si ton cœur l'a choiſi, ta gloire le condamne.
Ce n'eſt pas ſous ſon nom qu'un glorieux burin
Enchaînera jamais & la Seine & le Rhin;
Sous un joug ennobli par l'éclat de tes armes,
Nous reſpirions du moins ſans honte & ſans alarmes.
Loin de rougir des fers qu'illuſtroit ta valeur,
On ſe croyoit paré des lauriers du vainqueur;
Mais ſous le joug honteux & d'Antoine & d'Octave,
Rome arbitre des Rois va gémir en eſclave.

Quel ſpectacle nouveau vient me remplir d'effroi?
[*à la Statue de Pompée.*]
Ah! Pompée, eſt-ce là ce qui reſte de toi?
Miſérables débris de la grandeur humaine,
Douloureux monument de vengeance & de haine,
Plus on diſperſera vos reſtes immortels,
Et plus vous trouverez & d'encens & d'Autels.
Et toi, digne héritier d'un nom que Rome adore,
Héros qu'en ſes malheurs chaque jour elle implore,
Pour nous venger d'Octave, accours, vaillant Sextus,
A ce nouveau Céſar, ſois un nouveau Brutus.
Octave eſt ſi cruel, qu'il rendroit légitime
Ce qui même à ſes yeux pourroit paroître un crime...
Mais dans l'obſcurité qu'eſt-ce que j'entrevois?
Hélas! que je le plains! c'eſt le chef des Gaulois,
Tandis que pour mon pere il expoſe ſa vie,
Mon pere pour jamais va lui ravir Tullie.

SCENE II.

TULLIE, CLODOMIR.

TULLIE.

QUe cherchez-vous ici, généreux Clodomir?

CLODOMIR.

Ce que les malheureux cherchent tous; à mourir.
Madame, c'en eſt fait, la colere céleſte
Va bientôt des Romains détruire ce qui reſte;

Le jour n'éclaire plus que des objets affreux,
Et l'air ne retentit que de cris douloureux.
Les Autels ne ſont plus qu'un refuge effroyable,
Que ſouille impunément le glaive impitoyable.
Un Tribun maſſacré par ſes propres ſoldats,
Ne ſert que de ſignal pour d'autres attentats.
Un fils, preſqu'à mes yeux, vient de livrer ſon pere:
J'ai vu ce même fils égorgé par ſa mere.
On ne voit que des corps mutilés & ſanglans,
Des eſclaves traîner leurs maîtres expirans,
Le carnage aſſouvi réchauffe le carnage.
J'ai vu des furieux dont la haine & la rage
Se diſputoient des cœurs encor tout palpitans;
On diroit à les voir l'un l'autre s'excitans;
Déployer à l'envi leur fureur meurtriere,
Que c'eſt le dernier jour de la nature entiere;
Et pour comble de maux, dans ces cruels inſtans,
Rien ne m'annonce ici les ſecours que j'attends.
D'infortunés proſcrits, une troupe choiſie
Va bientôt par mes ſoins ſe trouver dans Oſtie.
J'ai ſauvé Meſſalla, Métellus & Piſon,
Mais ce n'eſt rien pour moi ſi je n'ai Cicéron;
C'eſt à ce tendre ſoin que mon amour s'applique,
Pour ſauver à la fois vous & la République.
Fuyez, belle Tullie, & daignez un moment
Vous attendrir aux pleurs d'un malheureux amant;
C'eſt pour vous, digne objet qui cauſez mes alarmes,
Que le plus fier des cœurs a pu verſer des larmes.

TULLIE.

Moi, fuir? ah! Clodomir, c'eſt en moi, dans mon ſein

Que Rome doit trouver ſon ſalut ou ſa fin.
Les pleurs, pour m'ébranler, ſont de trop foibles armes,
La vie a ſes attraits, mais la mort a ſes charmes.

CLODOMIR.

N'accablez point, Tullie, une ame au déſeſpoir;
Si ma douleur n'a rien qui vous puiſſe émouvoir,
Ecoutez moi du moins en ce moment funeſte:
De ce pere ſi cher, le ſeul bien qui vous reſte,
L'implacable Fulvie a juré le trépas,
Vous la verrez bientôt l'arracher de vos bras,
Et couvrir de ſon ſang cette auguſte retraite,
Qui n'eſt pour Cicéron ni ſûre ni ſecrete.
Octave a découvert qu'il étoit en ces lieux,
Rien n'échappe aux regards de cet ambitieux;
Dangereux & prudent, plus adroit que ſincere,
Il ne s'attachera qu'à tromper votre pere;
Mécene eſt avec lui. Ce ſage courtiſan,
Peu digne du malheur de ſervir un tyran,
Vient flatter Cicéron d'une faveur ouverte,
Sans ſçavoir, que peut-être, il travaille à ſa perte.
Octave vous adore, & prétend à ſon tour
Que votre pere & vous, couronniez ſon amour.
Et moi qui vous aimois plus qu'on n'aime la vie,
Je vous perds avec elle, adorable Tullie;
Votre hymen mettra fin à leur diviſion,
Et c'eſt mon ſang qui va ſceller leur union.

TULLIE.

Votre ſang? Ah! croyez qu'il n'eſt point de puiſſance
Que je n'oſe braver ici pour ſa défenſe;
Eh! quel ſang fût jamais ſi précieux pour nous?

Eſt-il quelque Romain qui le ſoit plus que vous?
Clodomir, il eſt temps de vous ouvrir mon ame:
J'ai vu ſans m'offenſer éclater votre flamme.
J'ai ſouffert ſans courroux qu'un amour malheureux,
Malgré ma dignité, m'entretint de ſes feux;
Et cédant ſans effort au penchant invincible
Qui triomphoit d'un cœur ſi long-temps inſenſible,
Mon devoir contre vous n'a jamais combattu,
L'amour pour vos pareils devient une vertu;
Et la vôtre, d'accord avec mon innocence,
Ne m'a point fait rougir de ma reconnoiſſance.
Je ne vous cache point que mes vœux les plus doux
Se bornoient à l'eſpoir de vous voir mon époux.
Mais vous n'ignorez pas que la fierté Romaine,
Jamais dans ſes hymens n'admet ni Roi ni Reine,
Qu'étranger, & ſur-tout ſorti du ſang des Rois,
Notre union ne peut dépendre de mon choix;
Parmi tant de malheurs que nous avons à craindre;
De celui-ci mon cœur n'auroit oſé ſe plaindre,
Si ce cœur pénétré de vos ſoins généreux,
N'avoit cru vous devoir de ſi tendres aveux.
C'en eſt fait, Clodomir, la fortune inhumaine
Vient de briſer les nœuds d'une innocente chaîne;
Plaignez-moi, plaignez-vous, mais reſpectez mon cœur,
Ses regrets, ſon devoir, ſa gloire & ſa candeur.
Un rival... A ces mots, ne craignez rien d'Octave;
(Un tyran à mes yeux ne vaut pas un eſclave,)
Un rival plus heureux va cauſer nos malheurs,
Et je n'oſerai plus vous donner que des pleurs.

Pour la derniere fois écoutez leur langage,
Votre amour n'en doit pas exiger davantage.
Le fils du grand Pompée, hélas! que n'eſt-ce vous!
Que j'euſſe avec plaiſir accepté mon époux!
C'eſt vous en dire aſſez, & j'en dis trop peut-être.
Adieu. Bientôt Sextus en ces lieux va paroître,
Conſultez mon devoir... Ah! fuyez, Clodomir.
Quelqu'un vient, & je crois que c'eſt un Triumvir.
Mon pere vous attend.

SCENE III.

LEPIDE, TULLIE.

LEPIDE.

VEuveuſe Tullie,
Arrêtez un moment, c'eſt moi qui vous en prie;
Confondez-vous Lépide avec des furieux,
Opprobres à la fois des hommes & des Dieux,
Triumvir, malgré moi, tyran ſans barbarie,
Je venois avec vous pleurer ſur la Patrie,
Et dire à votre pere un éternel adieu.
Ma vertu ſouffre trop en ce funeſte lieu,
Dont je ne puis chaſſer mes Collegues impies,
Monſtres dans les enfers nourris par les Furies;
Et le Sénat en proye à ces deux inhumains,
Me charge des forfaits réſervés à leurs mains.
Tandis que nos malheurs ſont leur unique ouvrage,
La haine & le mépris vont être mon partage.
Sur un honteux ſoupçon & ſi peu mérité,

Du cœur de Cicéron j'attends plus d'équité;
Mais de ces lieux cruels il faut que je m'exile
Dans l'Eſpagne, où j'ai ſçu me choiſir un aſyle.
Je vais chercher, Madame, un Ciel moins cor-
rompu,
Pour ſauver mon honneur, mon nom, & ma vertu.

TULLIE.

Ah! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
Du crime audacieux qui ſçait braver l'orage.
Que peut craindre un Romain des caprices du ſort,
Tant qu'il lui reſte un bras pour ſe donner la
mort?
Avez-vous oublié que Rome eſt votre mere?
Demeurez, imitez l'exemple de mon pere,
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat
Qu'après une victoire ou du moins un combat.
On n'encenſa jamais la vertu fugitive,
Et celle d'un Romain doit être plus active;
On ne le reconnoît qu'à ſon dernier ſoupir,
Son honneur eſt de vaincre, & vaincu, de mourir;
De toute autre vertu rejettez le menſonge,
La mort pour un Romain n'eſt que la fin d'un
ſonge;
Mais Cicéron qui vient vous dira mieux que moi
Qu'un grand homme n'eſt rien, s'il ne l'eſt que
pour ſoi.

SCENE IV.

LEPIDE, CICERON.

CICERON.

PRêt de voir conſommer mon deſtin déplorable
Et parer de mon nom cette odieuſe table,
[*Le Tableau des Proſcrits.*]
Je ne m'attendois pas qu'un lâche Triumvir
Vint m'apporter lui-même un ordre de mourir;
Hélas! c'eſt aujourd'hui tout ce que je deſire,
Vous n'aurez pas beſoin, cruels, de me proſcrire.

LEPIDE.

Rendez plus de juſtice aux ſoins d'un tendre ami.

CICERON.

Eh! quel autre deſſein peut vous conduire ici?
Lépide, eſt-ce bien vous? Quoi! ce même Lépide
Qui s'enorgueilliſſoit d'une vertu rigide,
De nos derniers malheurs ſacrilege Artiſan,
A mes yeux indignés n'offre plus qu'un tyran?

LEPIDE.

Cicéron, reſpectez l'amitié qui nous lie,
La mienne vous révére, & la vôtre s'oublie.
Quoi, ſi ſçavant dans l'art de lire au fond des cœurs,
C'eſt vous qui des tyrans m'imputez les fureurs?

Ah ! de leur cruauté loin que je ſois complice,
Il n'eſt point de momens où mon cœur n'en gémiſſe.

CICERON

Faites moins éclater une feinte douleur
Qui ne ſert qu'à prouver que vous manquez de cœur.
Pourquoi donc vous unir à la toute-puiſſance,
Dès que vous n'en pouvez réprimer la licence,
Ni ſoutenir un rang qui doit régler vos pas ?
Si votre cœur eſt pur, vos mains ne le ſont pas ;
Le ſang coule à vos yeux, vous n'oſez le défendre,
C'eſt vous, qui le verſez en le laiſſant répandre.
D'Antoine & de Céſar, Collegue ſans honneur,
Lorſque vous en pourriez devenir la terreur,
A peine vous oſez diſputer votre tête,
Trop heureux en fuyant d'éviter la tempête ;
Inutile tyran d'un Peuple malheureux,
Soyez du moins pour nous un tyran courageux,
Et ſi c'eſt à regner que votre cœur aſpire,
Sauvez donc les Sujets qui forment votre Empire.
Uniſſons nos efforts & notre déſeſpoir,
Du Sénat expirant ranimons le pouvoir :
Lorſque de Rome en feu, les cris ſe font entendre,
Attendez-vous ſa fin pour pleurer ſur ſa cendre ?
Ouvrez les yeux, Lépide, & revenez à vous,
Rome en pleurs avec moi vous implore à genoux.
Devenons tour-à-tour peres de la Patrie,
Et rendons aux Romains une nouvelle vie,
Duſſions-nous à la mort nous livrer ſans ſuccès,
Nous revivrons tous deux pour ne mourir jamais.

LEPIDE.

Pour le ſalut de Rome inutile eſpérance,
Abandonnez aux Dieux le ſoin de ſa défenſe;
Il n'eſt plus de Romains, ni de Loix, ni d'Etat:
C'eſt votre nom lui ſeul qui fait tout le Sénat;
Romain trop vertueux, dans ce malheur extrême
Ne ſongez qu'à ſauver votre fille & vous-même;
Tout l'Univers envain s'intéreſſe à vos jours,
Si la fureur d'Antoine en veut trancher le cours,
Echauffé par les cris d'une femme inhumaine,
Que des fleuves de ſang ſatisferoient à peine.
Ce cruel veut vous mettre au nombre des Proſcrits,
Et vous pouvez juger quel en ſera le prix.
Je crains qu'à vos dépens Octave ne ſe venge,
Et que de Lucius vous ne ſoyiez l'échange;
Octave qui pourſuit l'oncle du Triumvir,
Ne ſe rendra jamais qu'on ne l'ait fait mourir,
Et l'on n'appaiſera la haine de Fulvie,
Que de tout votre ſang on ne l'ait aſſouvie;
Il eſt vrai que contr'eux Octave vous defend,
Mais de ſes intérêts ſon amitié dépend;
La ſeule ambition gouverna ſa jeuneſſe,
Et le gouvernera juſques dans ſa vieilleſſe;
Ainſi n'attendez rien de ce volage appui
Que vous perdrez demain, ſi ce n'eſt aujourd'hui.
J'ai fixé mon ſéjour ſur les rives du Tage,
C'eſt ſur ces bords heureux devenus mon partage,
D'un pouvoir uſurpé reſtes injurieux,
Que je veux tranſporter Cicéron & mes Dieux;
Venez y partager l'Empire & ma fortune,
Qu'une tendre amitié doit nous rendre commune.

CICERON.

Qu'entends-je?

LEPIDE.

Et dans ces lieux quel eſt donc votre eſpoir?

CICERON.

J'y veux avec le mien remplir votre devoir,
J'y veux faire moi ſeul, ce qu'y doit faire un homme
Qui veut mourir pour Rome, ou mourir avec Rome.
Vous croyez, je le vois, parler au Cicéron
De qui la fermeté n'illuſtra point le nom,
Mais je vous ferai voir que ma ſeule ſageſſe
Me fit ſur ma douceur ſoupçonner de foibleſſe.
Dans les temps orageux où mon autorité
N'avoit dans le Sénat qu'un pouvoir limité,
Je laiſſai de Sylla triompher l'inſolence;
Le reſpect, ſur Céſar m'impoſa le ſilence,
Et ce même Céſar prouve que la douceur
Peut ainſi que la gloire habiter un grand cœur.
Quand par des ſoins prudens j'ai conjuré l'orage,
Si l'on m'a reproché de manquer de courage,
Les déſordres préſens, ma mort, & mes revers
Vont me juſtifier aux yeux de l'Univers.

LEPIDE.

Et ſur quoi voulez-vous que l'on vous juſtifie?
Vivez pour illuſtrer encor plus votre vie,
Je crains un déſeſpoir. Ah! mon cher Cicéron,
Le Ciel ne vous fit point pour imiter Caton.

CICERON.

L'exemple de Caton ſeroit honteux à ſuivre,
Plus le malheur eſt grand, plus il eſt grand de vivre.

LEPIDE.

Voilà les ſentimens qu'a dû vous inſpirer
Cette gloire où vous ſeul avez droit d'aſpirer.
Mais laiſſez-moi le ſoin d'une tête ſi chere,
Daignez me confier & la fille & le pere;
Que je puiſſe, en ſauvant des jours ſi précieux,
Me flatter avec vous d'un retour en ces lieux.
Conſervons au Sénat un ami ſi fidele;
A Rome, un Magiſtrat qui fut ſi digne d'elle.
Dans notre exil commun venez me conſoler;
Voulez-vous qu'à mes yeux je vous voye immoler?
D'Octave prévenant redoutez les fineſſes;
Mais craignez encor moins ſon art que ſes promeſſes.
Je vais guider vos pas en des lieux écartés
Où l'on ne peut jamais vous découvrir.

CICERON.

Partez,
J'aurai moins à rougir de me donner un maître
Que de ſuivre un ami ſi peu digne de l'être.
Que Céſar me ſoutienne ou me manque de foi,
Antoine, vous & lui, tout eſt égal pour moi.
Si le deſtin me garde une fin malheureuſe,
La fuite ne pourroit que la rendre honteuſe.
Je n'ai connu qu'un bien, c'étoit la liberté;
Je l'ai perdu; grands Dieux! qui me l'avez ôté,
Que ne m'arrachiez-vous une importune vie,
Qu'envain votre courroux réſerve à l'infamie!

LEPIDE.

Je ne vous preſſe plus, mais avant mon départ,
D'un ſecret important je veux vous faire part.
Sextus, que l'on croyoit au rivage d'Oſtie,

Eſt depuis quelque-temps caché dans l'Italie.
Je ſoupçonne de plus qu'il pourroit être ici,
Gardez-vous d'embraſſer ce dangereux parti;
Celui des Coniurés ſeroit moins ſûr encore,
Ce ſont des aſſaſſins que l'Univers abhorre;
Et ſi jamais Céſar peut découvrir Sextus,
Vous vous perdez tous deux ainſi que Métellus.

CICERON.

Que m'importe Sextus, & que voulez-vous dire?

LEPIDE.

Ce que pour vous ſauver mon amitié m'inſpire.
Envain vous prétendez, ſous le nom d'un Gaulois,
Nous cacher un guerrier connu par tant d'exploits;
Cicéron, mon deſſein n'eſt pas de vous ſurprendre,
Je ſçais tout, j'ai tout vu, ceſſez de vous défendre.
J'ai trop aimé Pompée & trop connu ſes fils,
Pour croire qu'à Sextus mes yeux ſe ſoient mépris,
Je viens de l'entrevoir.

CICERON.

Eh bien, ſi de ſon pere
La mémoire aujourd'hui peut vous être encor chere,
Loin de rougir des biens qu'il répandit ſur vous,
Qu'un noble ſouvenir vous les rappelle tous.
De ce nom ſi vanté ranimons la puiſſance,
Et d'un fils malheureux embraſſez la défenſe.
Détruiſons les Tyrans & le Triumvirat,
Ou formons-en un autre appuyé du Sénat.
Qu'aux tranſports d'un ami votre vertu réponde,
Devenons les ſoutiens & les maîtres du monde,

Mais

Mais ne le foumettons à notre autorité,
Que pour donner aux loix toute leur liberté.

LEPIDE.

De ce rare projet j'admire la nobleſſe,
J'en conçois la grandeur, encor mieux la foibleſſe.
Je vois des Généraux qui n'auront pour ſoldats
Que des Proſcrits errans de climats en climats.
Croyez-moi, Cicéron, votre unique eſpérance
Eſt du pouvoir d'Antoine éviter la vengeance.
Fuyez avec Sextus, ou fuyez avec moi,
Choiſiſſez l'un de nous, & comptez ſur ma foi;
Mais pour jamais de Rome il faut que je m'exile:
Pour la derniere fois, je vous offre un aſyle.
Adieu.

CICERON *ſeul.*

Foible tyran, garde pour tes pareils
Ton amitié, tes ſoins, ta honte & tes conſeils.
Lâche, plus digne encor de mépris que de haine,
Déja le jour plus grand m'amonce que Mécene
Qui dans ce trouble affreux s'intéreſſe à la paix,
Doit être dès long-temps rentré dans ce Palais.
Allons, mais il eſt temps que j'inſtruiſe ma fille
D'un ſecret qui peut perdre ou ſauver ma famille.
Sur nos deſſeins communs craignons moins d'alarmer
Un grand cœur qui ſçait plus que de ſçavoir aimer.
De ſes frayeurs pour moi, Sextus qui ſe défie,
Ne connoît pas encor tout le cœur de Tullie:
Non, ne lui laiſſons plus ignorer un ſecret
Que ma tendre amitié lui cachoit à regret.
Clodomir devenu le fils du grand Pompée,
Ne pourra me blâmer de l'avoir détrompée.

Uniſſons-les, donnons à Céſar un rival
Dont le nom ſeul pourra lui devenir fatal.
Eſſayons cependant de fléchir un barbare,
Pour ſuſpendre les coups que ſa main nous prépare
Mais s'il veut s'emparer du pouvoir ſouverain,
A ſon ambition nous pourrons mettre un frein.
Dieu puiſſant des Romains! indomptable génie!
Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannie,
Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir aux pieds de tes Autels!

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, MECENE.

OCTAVE.

OUi, Mécene, je ſçais qu'une ardente vengeance
A ſouvent confondu le crime & l'innocence;
Qu'à des yeux prévenus le mal paroît un bien,
Que la haine eſt injuſte & n'examine rien:
Mais je ſçais encor mieux qu'une aveugle clémence,
Loin d'arrêter le crime en nourrit la licence.
Plus on doit épargner les hommes vertueux,
Plus il faut des méchans faire un exemple affreux.

Quel que ſoit mon courroux, il eſt ſi légitime
Qu'il ne me permet pas le choix d'une victime:
Le ſeul infortuné digne de mes regrets,
Dont la mort flétriroit à jamais nos décrets,
C'eſt l'Orateur fameux pour qui Rome m'implore,
Et qu'un funeſte amour me rend plus cher encore.
Le divin Cicéron, dont le nom glorieux
Triomphera toûjours dans ces auguſtes lieux,
Je veux le rendre aux pleurs de l'aimable Tullie,
Et le ſauver des coups de l'indigne Fulvie.
Tu l'as vu cette nuit, conçois-tu quelqu'eſpoir
Qu'il veuille en ma faveur employer ſon pouvoir?
Il eſt bon qu'en public il prenne ma défenſe,
Pour diſpoſer le peuple à plus d'obéiſſance,
Et que par ſes amis il inſpire au Sénat
De réunir en moi tout le Triumvirat.
Céſar, pour rétablir l'Etat en décadence,
Crut devoir s'emparer de la toute-puiſſance;
Il ſentit, & j'ai dû le ſentir comme lui,
Qu'il ne faut aux Romains qu'un ſeul Maître aujourd'hui.

MECENE.

Cicéron déſormais n'a qu'un deſir unique,
C'eſt de vous voir, Seigneur, ſauver la République;
D'Antoine qu'il mépriſe abaiſſer la grandeur,
Devenir du Sénat l'ame & le protecteur;
Sur tout autre projet il ſera peu flexible,
Cependant, à vos ſoins il m'a paru ſenſible;
Eſſayez d'engager ce fier Républicain
A vous laiſſer jouir du pouvoir ſouverain:
C'eſt ſur ce point qu'il faut le vaincre ou le ſéduire;

Cicéron, dès qu'il peut vous ſervir ou vous nuire,
Ne vous laiſſe qu'un choix, le perdre ou le ſauver,
Le plus digne de vous eſt de le conſerver.
Son amitié, ſon nom, ſes conſeils, ſa prudence,
Son crédit au Sénat, ſur tout ſon éloquence,
Deviendroient votre appui dans un peril preſſant.

OCTAVE.

Rien n'eſt ſi dangereux dans un Etat naiſſant,
Que ces hommes de bien que le public admire,
Qui ſur le préjugé d'un vertueux délire,
N'embraſſent le parti des Autels ou des Loix
Que pour tyranniſer les Peuples ou les Rois.
J'apperçois Cicéron, laiſſe nous ſeuls, Mécene.
Que ſa douleur me trouble & me cauſe de peine!

SCENE II.

OCTAVE, CICERON.

OCTAVE.

A Votre nom célebre on doit trop de reſpect
Pour croire que le mien vous puiſſe être ſuſpect,
Quoique des Triumvirs il ait lieu de ſe plaindre,
Cicéron près de moi ſçait qu'il n'a rien à craindre;
Comme il s'agit de Rome, à ce nom ſi chéri
Je ſuis ſûr de trouver votre cœur attendri,
Et que vous me verrez ici ſans répugnance.

CICERON.

Comment avez-vous pu deſirer ma préſence?
Céſar, en quel état vous offrez-vous à moi?

Ah! ce n'eſt ni ſon fils, ni Céſar que je vois,
Vos mains n'en ont que trop ſouillé la reſſemblance,
Et Rome n'en peut trop pleurer la différence:
Malheureux! pouvez vous, ſans l'inonder de pleurs,
Sur ſon ſein déchiré déployer vos fureurs?
O Céſar! ce n'eſt pas ton ſang qui l'a fait naître,
Brutus qui l'a verſé méritoit mieux d'en être;
Le meurtre des vaincus ne ſouilloit point tes pas,
Ta valeur ſubjuguoit, mais ne proſcrivoit pas;
Si tu verſois du ſang pour ſoutenir ta gloire,
De ta clémence en pleurs tu parois la victoire;
Et vous, ſans redouter l'exemple de ſa mort,
Vous ſemblez n'envier que ſon funeſte ſort;
Peu jaloux d'hériter de ſes ſages maximes,
Cruel! vous ne ſongez qu'à parer des victimes.

OCTAVE.

D'un reproche odieux qui bleſſe mon honneur,
Cicéron, modérez l'indiſcrette rigueur,
Mais pour juſtifier un diſcours qui m'étonne,
Et que mon amitié cependant vous pardonne;
Céſar, que vous venez de placer dans les cieux,
Et que pour m'abaiſſer vous égalez aux Dieux,
En quels lieux, répondez, a-t-il perdu la vie?
Fut-ce aux bords de la Seine ou dans Alexandrie?
Eſt-ce aux champs de Pharſale, où pour votre bonheur,
La victoire à genoux couronnoit ſa valeur?
Non, ce fut au Senat, & dans le ſein de Rome
Que l'on oſa trancher les jours de ce grand homme.
Et vous m'oſez blâmer de répandre le ſang
De ceux dont la fureur lui déchira le flanc!

Quel autre ai-je proſcrit, Orateur téméraire?
Je voudrois en pouvoir couvrir toute la terre:
Quelque ſang qu'à ſa mort j'oſe ſacrifier,
Je n'en connois aucun digne de l'expier:
Du meurtre de Céſar condamner la vengeance,
C'eſt des plus noirs forfaits conſacrer la licence.

CICERON.

Un meurtre, quelqu'en ſoit le prétexte ou l'objet,
Pour les cœurs vertueux fut toûjours un forfait;
Mais les Républicains ne ſe font pas un crime
D'immoler un Tyran même digne d'eſtime;
Ils ne regardent point leur Tyran comme un Roi
Qu'éleve au-deſſus d'eux la naiſſance ou la loi;
Et ſans avoir pour lui les loix ni la naiſſance,
Céſar oſa des Rois s'arroger la puiſſance;
Non, que des Conjurés j'approuve la fureur,
Je déteſte leur crime, encor plus ſon vengeur;
Car vous multipliez à tel point les ſupplices,
A Brutus, vous cherchez tant de nouveaux complices,
Qu'il ſemble que Céſar renaiſſe chaque jour,
Et que chacun de nous l'aſſaſſine à ſon tour.
Contre un peuple à genoux armer la tyrannie,
De l'Univers entier détruire l'harmonie,
Et de ſes ennemis ſe défaire à ſon choix,
Rendre le glaive ſeul l'interprête des loix,
Employer, pour venger le meurtre de ſon pere,
Des flammes ou du fer l'odieux miniſtere,
Donner à ſes proſcrits pour juges ſes ſoldats,
Du neveu de Céſar voilà les Magiſtrats.
Qui vous a confié l'autorité ſuprême?

OCTAVE.

Le beſoin de l'Etat, mon épée, & moi-même.
Et de quel droit enfin oſez-vous aujourd'hui
Interroger Céſar, & Céſar votre appui?
Revenez d'une erreur qui vous ſeroit fatale,
Un homme tel que moi, ne veut rien qui l'égale;
Dès que Céſar n'eſt plus & qu'il revit en moi,
Qui d'entre les Romains doit me donner la loi?
Croyez-vous rétablir par votre politique,
D'un Peuple & d'un Sénat l'union chimérique?
Ce n'étoit qu'un vain nom dès le temps de Sylla,
Qui s'eſt évanoui depuis Catilina.
Si de nos Scipions les jours pouvoient renaître,
Ce n'eſt que ſous moi ſeul qu'on les verroit paroître;
Mais vous voyez aſſez qu'il n'eſt aucun eſpoir
De remettre les Loix dans leur premier pouvoir:
Le glaive qui vous fit gagner tant de victoires,
Et qui de nos exploits embellit tant d'hiſtoires;
Le glaive qui vous fit triompher tant de fois,
Vous ſubjugue à ſon tour & triomphe des Loix.
Dès qu'il faut obéir, le parti le plus ſage
Eſt de ſçavoir ſe faire un heureux eſclavage.
La liberté n'eſt plus qu'un bien d'opinion,
Le nom de République une autre illuſion
Dont il faut rejetter l'orgueilleuſe chimere,
Source de trop de maux pour vous être encore chere.
Qu'eſpérez-vous enfin, quand tout eſt renverſé,
Quand le Sénat n'eſt plus qu'un troupeau diſperſé?
Où ſont vos Légions, pour ſoutenir la gloire
De ce corps, dont ſans vous on perdroit la mémoire?

Envain vous prétendez affranchir les Romains
Du joug qu'ils impoſoient au reſte des humains.
L'Univers nous demande une forme nouvelle,
Et Rome un Empereur qui commande avec elle.
Trop heureux les Romains, ſi pour ce haut emploi
Ils n'avoient déſormais à redouter que moi.
Mon Collegue inſolent vous fait aſſez connoître
Que d'un emploi ſi noble il ſe rendroit le maître;
Si vous pouviez ſouffrir qu'il oſat s'en ſaiſir;
Mais vous me choiſirez, ſi vous ſçavez choiſir.
Le cruel Triumvir demande votre tête,
Son crédit l'obtiendra, ſi le mien ne l'arrête.
Un intérêt ſi cher doit nous concilier,
Pour mieux détruire Antoine il faut nous allier.
Vos vertus, vos malheurs, mon amour pour Tullie,
Mon honneur, tout m'engage à vous ſauver la vie,
Vous futes autrefois mon premier protecteur,
Votre bouche long-temps s'ouvrit en ma faveur,
Je vous dois mes grandeurs, une amitié ſincere,
Aimez-moi, Cicéron, & devenez mon pere.

CICERON.

Abdique, je t'adopte, & ma fille eſt à toi,
Pourvu qu'elle conſente à te donner ſa foi,
Qu'elle daigne accepter l'époux de Scribonie,
Et qu'au ſort d'un Céſar elle veuille être unie:
Je doute cependant qu'élevée en mon ſein,
Un Tyran quel qu'il ſoit puiſſe obtenir ſa main:
Elle vient, tu pourras t'expliquer avec elle,
Si tu l'aimes, tu dois la prendre pour modele;
Rentre dans ton devoir, ſois Romain, à ce prix

Tu deviendras bientôt ſon époux & mon fils;
Mais ſi tu veux toûjours tenir Rome aſſervie,
Tu peux quand tu voudras me livrer à Fulvie.

OCTAVE *ſeul.*

L'excès où Cicéron vient de s'abandonner,
M'éclaire, & d'un complot me le fait ſoupçonner;
C'eſt lui qui doit trembler, & c'eſt lui qui menace;
Sans Brutus ou Sextus il auroit moins d'audace.

SCENE III.

TULLIE, OCTAVE.

TULLIE.

TAndis que pour lui ſeul je venois en ces lieux,
Cicéron tout-à-coup diſparoît à mes yeux;
Je n'en ai pas moins vu qu'une peine mortelle
Accabloit ſon grand cœur d'une douleur nouvelle.
Se peut-il qu'un objet ſi digne de pitié,
Ne puiſſe triompher de votre inimitié?
Languiſſant, malheureux, ſans amis, ſans défenſe,
Auroit-il de Céſar eſſuyé quelqu'offenſe?
J'ai vu que tout en pleurs il s'éloignoit de vous,
Et vos yeux ſont encor enflammés de courroux.

OCTAVE.

Si les vôtres daignoient lire au fond de mon ame;
Ils ſeroient peu troublés du courroux qui l'enflamme,
Et vous jugeriez mieux des ſentimens d'un cœur

Digne de s'enflammer d'une plus noble ardeur.
Quelque haine que faſſe éclater votre pere,
Pour oſer le haïr, ſa fille m'eſt trop chere:
Je n'oublierai jamais qu'en vous donnant le jour,
C'eſt à lui que je dois l'objet de mon amour;
Ah! loin de l'outrager, c'eſt Ciceron lui même
Qui venge ſes chagrins ſur un cœur qui vous aime:
Plus il eſt malheureux, plus je m'attache à lui,
Sur-tout, depuis qu'il n'a que moi ſeul pour appui;
C'eſt pour lui conſerver & les biens & la vie,
Que j'arme contre moi la cruelle Fulvie;
Lorſque Céſar enfin s'offre pour votre époux,
Cicéron eſt encor plus injuſte que vous.

TULLIE.

Je vous croyois toûjours l'Epoux de Scribonie;
Mais avec vos pareils, malheur à qui s'allie:
A vous voir d'un hymen nous impoſer la loi,
On croiroit que Céſar peut diſpoſer de moi;
Et qu'au mépris des loix, au défaut du divorce,
Il peut quand il voudra m'obtenir par la force:
Et qu'enfin, au deſſus d'un Citoyen Romain,
Il veut de ſes amours traiter en Souverain:
Encor, ſi vous aviez abdiqué la puiſſance,
Ou plutôt d'un Tyran abdiqué l'arrogance,
Vous pourriez à vos vœux permettre quelqu'eſpoir.

OCTAVE.

Si j'oſois abdiquer le ſouverain pouvoir!
Quel rang pourrois-je offrir déſormais à Tullie?

TULLIE.

Le rang d'un Citoyen, pere de la patrie,
D'un Romain, qui ne ſçait briguer d'autres honneurs,

Que ceux dont la vertu couronne les grands cœurs.

OCTAVE.

Prévenu comme vous des chimeres Romaines,
Si de l'autorité j'abandonnois les rênes,
Pour régler ma fortune au gré de mon amour,
Antoine voudra-t il abdiquer à ſon tour?

TULLIE.

Eh! que peut m'importer que le cruel abdique,
Dès que nous n'avons plus ni Loix ni République?
Impérieux amant, qui me parlez en Roi,
Sçavez vous que Brutus eſt moins Romain que moi?
Regnez, ſi vous l'oſez, mais croyez que Tullie
Sçaura bien ſe ſouſtraire à votre tyrannie;
Si du ſort des Tyrans vous bravez les hazards,
Il naîtra des Brutus autant que des Céſars.

OCTAVE.

De la part de Tullie, un dédaigneux ſilence
Eut été plus ſéant que tant de violence;
Je ne m'attendois pas qu'un ſi cruel mépris,
De tout ce que j'ai fait dut être un jour le prix:
De l'ingrat Cicéron j'ai ſouffert les caprices,
Sans me plaindre de lui ni de ſes injuſtices;
Votre pere au Sénat m'a cent fois outragé,
Dans ſes emportemens il n'a rien ménagé;
Avec mes ennemis ſon cœur d'intelligence
N'a jamais reſpiré que haine & que vengeance;
Tandis qu'avec ardeur je combattois les ſiens,
Cicéron à me perdre encourageoit les miens;
Je viens d'en eſſuyer la plus ſanglante injure,
Sans qu'elle ait excité le plus léger murmure,
Et l'on m'outrage? moi! je ſuis un inhumain
Dont ſans crime, à ſon gré, l'on peut percer le ſein!

Pourquoi! parce qu'on veut arracher aux ſupplices,
Du meurtre de Céſar l'auteur & les complices,
Et que le furieux qui lui perça le flanc,
S'abreuve dans le mien du reſte de ſon ſang.
Céſar, qui juſqu'au Ciel vit élever ſa gloire,
Immortel ornement du Temple de mémoire,
Céſar, indignement traîné dans le Sénat,
N'eſt point encor vengé d'un ſi noir attentat;
Et ſi je veux vous plaire, il faut que je l'oublie:
Que je laiſſe un champ libre au pere de Tullie,
Qui veut que de Céſar les lâches meurtriers
Rentrent dans le Sénat couronnés de lauriers:
Et que ſacrifiant à Brutus ſon Idole,
J'aille de ſon poignard orner le Capitole.

TULLIE.

Auriez-vous prétendu qu'à vos ordres ſoumis,
Cicéron à vos coups dut livrer ſes amis?
Que, de vos cruautés ſpectateur immobile,
Son cœur déſeſpéré vous laiſſeroit tranquille?

OCTAVE.

D'autres ſoins le devroient occuper aujourd'hui:
Antoine avec fureur ſoulevé contre lui,
Me demande à grands cris le ſang de votre pere;
Notre hymen peut ſauver une tête ſi chere;
Quoique d'un Triumvir tout ſoit à redouter,
A peine ſur ce point on daigne m'écouter;
Le péril cependant redouble, & le temps preſſe:
Au ſort de Cicéron, Rome qui s'intéreſſe,
Sans doute avec plaiſir verroit notre union,
Le terme ſpécieux de la proſcription:
Devenez de la paix le lien & le gage,
C'eſt l'unique moyen de diſſiper l'orage.

Je vois ce qui vous flatte en ce cruel inſtant,
C'eſt le frivole honneur d'un refus éclatant,
Mais ne préſumez pas que je me détermine
A me priver du rang que le Ciel me deſtine;
Si je m'en dépouillois, ce ſeroit me livrer
Au premier aſſaſſin qui voudroit s'illuſtrer.

TULLIE.

Après ce fier aveu, je crois, pour vous confondre,
N'avoir à votre amour que deux mots à répondre:
Je ne vous aime point. J'aimerois mieux la mort
Que de me voir un jour unie à votre ſort.
Cependant ſi Céſar veut dépoſer l'Empire,
A ſon fatal hymen je ſuis prête à ſouſcrire,
Dut mon cœur indigné n'y conſentir jamais,
Je me ſacrifierai pour le bien de la paix.
Mais ſi vous uſurpez l'autorité ſuprême,
Vous pouvez de mon ſang teindre le diadême.
Que ne peut ma mort ſeule en relever le prix,
Et ſauver de vos coups tant d'illuſtres Proſcrits!

OCTAVE.

Ah, c'en eſt trop! ſongez, orgueilleuſe Tullie,
Que c'eſt vous qui livrez votre pere à Fulvie.

TULLIE *ſeule.*

Barbare! que mon cœur ne peut trop dédaigner;
Nous ſçaurons mieux mourir que tu ne ſçais regner.
Dieux cruels! épuiſez ſur moi votre colere,
Ou de ſon déſeſpoir daignez ſauver mon pere.
O Romains! que l'honneur de mériter ce nom
Coûte cher, ſi l'on veut imiter Cicéron.
Tout eſt perdu pour moi.

SCENE IV.

CLODOMIR, TULLIE.

CLODOMIR.

JE vous cherchois, Madame;
Quel trouble à mon aſpect s'empare de votre ame?
Quoi! vous levez au Ciel vos yeux baignés de pleurs,
N'ai-je donc pas aſſez éprouvé de malheurs?
Les premiers n'ont que trop exercé ma conſtance;
Ah, Tullie! autrefois ma plus chere eſpérance,
Pardonnez à mon cœur quelques tranſports jaloux,
L'heureux Céſar va-t-il devenir votre époux?

TULLIE.

Eh! plut au Ciel n'avoir d'autre malheur à craindre,
Vous & moi nous ſerions peut-être moins à plaindre!
Offrez à ma douleur de plus dignes objets;
Accablé de ſes maux, conſumé de regrets,
Mon pere avant ſa mort veut que notre hyménée
Eclaire de ſes feux cette horrible journée.
Eh! que lui ſervira d'unir des malheureux
Menacés comme lui du ſort le plus affreux!
Quel temps a-t-on choiſi pour me faire connoître
Un époux qui n'aura qu'un ſeul moment à l'être?

Sextus, mon cher Sextus, renoncez à ma main,
Ce n'eſt pas moi qui dois borner votre deſtin;
Lorſque j'ai deſiré que vous fuſſiez Pompée,
Hélas! qu'en ce ſouhait mon ame s'eſt trompée!
A peine mon amour voit combler ce deſir,
Que je perds à la fois Sextus & Clodomir:
Pourquoi de votre nom m'a-t-on fait un myſtere?

SEXTUS.

J'ai cru devoir moi-même y forcer votre pere,
Je craignois de jetter dans un cœur généreux
Trop d'effroi, s'il avoit à trembler pour nous deux:
D'ailleurs, convenoit-il au fils du grand Pompée,
De ſe montrer ici ſans éclat, ſans Armée?
Lui qui ne prétendoit s'offrir à vos regards,
Qu'en protecteur de Rome, & vainqueur des Céſars.
Et que ne veut-on pas quand l'amour eſt extrême!
Clodomir deſiroit d'être aimé pour lui-même;
Sextus, ſans votre amour pouvoit-il être heureux!
Mais en d'autres climats venez combler mes vœux.
Vous pleurez! depuis quand votre cœur intrépide
N'oppoſe-t-il au ſort qu'un déſeſpoir timide?
Je viens de raſſembler quelques ſoldats épars,
Diſperſés ſous leurs Chefs autour de ces remparts,
Vous les trouverez tous ardens à vous défendre;
Et ſi de la valeur le ſuccès doit dépendre,
J'eſpére que la mienne y pourra concourir,
Ne dut-il m'en reſter que l'honneur de mourir.
Dès que pour vous dans Rome il n'eſt plus d'eſpérance,
Allons de la Sicile implorer l'aſſiſtance:

Ma Flotte nous attend, je regne ſur les eaux,
Engageons votre pere à fuir ſur mes Vaiſſeaux:
Il eſt honteux pour lui de ſe laiſſer proſcrire,
Vous avez ſur ſon cœur un ſouverain empire;
Venez, faiſons-lui voir qu'un glorieux retour
Peut le mettre en état de proſcrire à ſon tour.
S'il veut m'accompagner, je réponds de ſa vie,
Et l'amour couronné répondra de Tullie.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CICERON, TULLIE, SEXTUS.

CICERON.

HÉritier des vertus du plus grand des Romains,
Si digne de mémoire & des honneurs divins;
Adoré dans la paix, redouté dans la guerre,
Qui vit parer ſon char du globe de la terre;
Fils de Pompée enfin, à cet auguſte nom
Vous daignez allier celui de Cicéron:
Je ne vous ceindrai point le front d'un diadême;
Je n'ai plus de tréſors que cet autre moi-même:
O mon fils! puiſſe-t-il faire votre bonheur,
Et vous être auſſi cher qu'il le fut à mon cœur.
Et vous, unique bien que le deſtin me laiſſe,
Délices de ma vie, eſpoir de ma vieilleſſe,

Qui

Qui n'avez plus pour dot que mon ame & mes pleurs,
Puiſſiez-vous n'hériter jamais de mes malheurs !
Je veux, avant ma mort, que ma main vous uniſſe;
J'ai promis à Sextus ce tendre ſacrifice;
Mais après cet hymen qui va combler vos vœux,
Fuyez, éloignez-vous d'un pere malheureux:
Je ne veux plus vous voir dans une triſte Ville,
Où les morts même ont peine à trouver un aſyle.
Approchez, mes enfans, venez, embraſſez-moi,
Jurez-vous dans mon ſein une conſtante foi;
De nos derniers adieux ſcellons une alliance
Que nous deſirions tous avec impatience.
Que vois-je? On ſe refuſe à mes embraſſemens!

TULLIE.

Qu'exigez-vous de nous dans ces cruels momens?
Quoi! lorſqu'avec bonté votre amour nous aſſemble,
Ne nous uniſſez-vous que pour mourir enſemble!
Et comment ſans frémir pouvez-vous ordonner
A Sextus, comme à moi, de vous abandonner?
Quel nouveau déſeſpoir contre nous vous anime?
De nos ſoins mutuels nous ferez-vous un crime?
C'eſt vous-même, Seigneur, qui dans ce triſte jour
Me faites malgré moi douter de votre amour.
Quoi! ce pere, l'objet de toute ma tendreſſe,
Qui me cherchoit encor, quoiqu'il me vit ſans ceſſe,
Ce pere qui ſembloit ne vivre que pour moi,
Ne pourra déſormais me voir qu'avec effroi?
Quel tranſport imprévu de votre ame s'empare!
Apprenez-vous d'Octave à devenir barbare?

La flotte de Sextus nous attend tous au Port;
Faites-vous ſur vous-même un généreux effort.
C'eſt votre fille en pleurs, cette même Tullie,
Du pere le plus tendre, autrefois ſi chérie,
Qui, la mort dans le ſein, vous demande à genoux
De ne lui point ravir ce qu'elle tient de vous.
Ma vie eſt dans vos mains & ne tient qu'à la vôtre,
Daignez en ce moment nous ſuivre l'un & l'autre:
Ce lieu n'eſt point encor entouré de ſoldats
Qui puiſſent obſerver ou retenir vos pas;
Nous pouvons en ſecret gagner les bords du Tibre;
Mon pere, ſuivez-nous, puiſque vous êtes libre,
Et que vous n'êtes pas au nombre des proſcrits.

CICERON.

Ah! c'eſt moins par reſpect pour moi, que par mépris,
Ne pouvant m'effrayer, Antoine m'humilie.
C'eſt pour flétrir mon nom que le cruel m'oublie;
Si ſa main m'eut proſcrit, l'Univers auroit ſçu
Que parmi ces Héros, du moins j'aurois vécu.
Pour braver mes Tyrans, je veux mourir dans Rome,
En implorant ſes Dieux, c'eſt moi ſeul qu'elle nomme.
Je ne priverai point de mes derniers ſoupirs,
Ce lieu qui fut l'objet de mes premiers deſirs.
J'ai tant vécu pour moi, ſi peu pour ma partie,
Que je veux dans ſon ſein du moins finir ma vie;
Si je fuyois, Céſar qui me redoute encor,
A ſes projets bientôt donneroit plus d'eſſor.

SEXTUS.

Ceſſez de vous flatter d'une eſpérance vaine,
Céſar aime Tullie, & craint peu votre haine;
Dans ſes murs malheureux, Rome va ſuccomber,
Croyez-vous qu'avec elle il ſoit beau de tomber,
Lorſqu'en lui conſervant un ami ſi fidele,
Nous pouvous eſpérer de renaître avec elle?
N'avons-nous pas ailleurs des ſecours aſſurés?
La Sicile, Brutus, Rhodes, les conjurés?

CICERON.

Qui? moi? mon fils, que j'aille errant dans la Sicile,
Allumer le flambeau d'une guerre civile?

SEXTUS.

Eh, comment pouvez-vous déſormais l'éviter?
Ce n'eſt pas vous d'ailleurs qui l'allez ſuſciter.
Il n'eſt point aujourd'hui de climat ſur la terre
Qui puiſſe être à l'abri des fureurs de la guerre;
Traverſez l'Univers de l'un à l'autre bout,
Vous trouverez la guerre & des Romains par-tout.
Enfans infortunés d'une Ville déſerte,
Qui ne peut plus ſentir vos ſoins ni votre perte,
Pourquoi vous obſtiner à mourir dans ſes murs?
Donnons-lui des ſecours plus brillans & plus ſûrs.
Croyez-vous qu'il ſera pour vous plus honorable
D'être aux yeux de Céſar traîné comme un coupable,
Pour ſervir de riſée au Soldat furieux,
Qui fera peu de cas d'un nom ſi glorieux?
Rome n'eſt plus qu'un ſpectre, une ombre en Italie,
Dont le corps tout entier eſt paſſé dans l'Aſie;
C'eſtlà que notre honneur nous appelle aujourd'hui,

Rendons-nous à ſa voix & marchons avec lui.
Ce n'eſt pas le climat qui lui donna la vie,
C'eſt le cœur du Romain qui forme ſa patrie.
Qui doit s'intéreſſer à Rome plus que moi ?
[*Il montre la Statue de Pompée renverſée.*]
Voyez ces monumens de douleur & d'effroi.
Ces marbres mutilés dont le morne ſilence
N'en demande pas moins de ſang pour leur vengeance,
Il ne leur reſte plus que le nom précieux
D'un Héros que l'on vit marcher égal aux Dieux.
Votre ſort eſt écrit ſous ce nom redoutable,
A tout Mortel fameux exemple formidable;
Et pour le prévenir, vous n'avez qu'à vouloir,
La honte ſuit toûjours un lâche déſeſpoir:
Il vaut mieux ſe flatter d'un eſpoir téméraire,
Que de céder au ſort dès qu'il nous eſt contraire.
Il faut du moins mourir les armes à la main,
Le ſeul genre de mort digne d'un vrai Romain;
Mais, mourir pour mourir, n'eſt qu'une folle yvreſſe,
Triſte enfant de l'orgueil que nourrit la pareſſe;
Ranimez-vous, mon pere, & ſoyez plus jaloux
De la haute vertu que j'admirois en vous.

CICERON.

S'il eſt vrai que Sextus la reſpecte & l'admire,
Qu'il régle donc ſes ſoins ſur ceux qu'elle m'inſpire.

SEXTUS.

C'eſt-à-dire, Seigneur, que pour vous imiter,
Il faut mourir enſemble, & ne nous point quitter.

CICERON.

Ah! Sextus, quoi, c'eſt vous qui voulez que je fuye?
Non, ne vous flattez pas que je paſſe en Aſie;
Ni que des Conjurés empruntant le ſecours,
De mes jours malheureux j'aille flétrir le cours;
Rien ne peut m'engager à quitter l'Italie;
Cependant je ſuis prêt, pour contenter Tullie,
De ſortir avec vous de ce triſte Palais:
La nuit, à Tuſculum, nous nous joindrons après;
Au bois le plus prochain ma fille ira m'attendre,
Dans deux heures, Sextus, ayez ſoin de vous rendre
Avec quelques ſoldats, au Pont Suplicien;
Le temps ne permet pas un plus long entretien,
Adieu; mais, avant tout, je veux revoir Mécene.

[*Il ſort.*]

TULLIE.

Ah! Sextus, notre fuite eſt encore incertaine,
Mécene, à Cicéron fera changer d'avis,
Et les plus généreux ne ſeront point ſuivis.
On vient; éloignez-vous, c'eſt Céſar qui s'avance.

SEXTUS.

Il ſeroit dangereux d'éviter ſa préſence,
Le Tyran nous a vu; je me rendrois ſuſpect
Si je diſparoiſſois à ſon premier aſpect.
Il croit que ſur ſes bords la Seine m'a vu naître;
Et d'ailleurs je crains peu Céſar, quel qu'il puiſſe être.

SCENE II.

OCTAVE, SEXTUS, TULLIE.

OCTAVE.

J'Allois chercher Cicéron, je veux encor le voir,
Quoique ſa dureté me laiſſe peu d'eſpoir :
Mais, que fait près de vous ce Gaulois dont l'audace
Semble vouloir ici me diſputer la place ?

TULLIE.

Quel rang près de Tullie auriez-vous prétendu,
Pour croire qu'à tout autre il ſeroit défendu ?

OCTAVE.

En des lieux où je crois pouvoir parler en maître,
Sans mes ordres exprès on ne doit point paroître ;
Et ſur-tout un Gaulois : qu'il retourne en ſon Camp,
C'eſt parmi ſes ſoldats qu'il trouvera ſon rang.

SEXTUS.

Depuis quand ſommes-nous ſous ton obéiſſance,
Pour oſer me parler avec tant d'arrogance ?
Le ſort de mes pareils ne dépend point de toi,
Je ne releve ici que des Dieux, & de moi ;
Aux loix du grand Céſar nous rendîmes hommage,
Mais ce ne fut jamais à titre d'eſclavage ;
Comme de la valeur il connoiſſoit le prix,
Il eſtimoit en nous ce qui manque à ſon fils.

Sans le fer des Gaulois, le Céſar qui me brave
Eut vu borner ſa gloire au ſimple nom d'Octave.

OCTAVE.

Qu'entends-je? holà, Licteurs.

TULLIE.

Céſar, modére-toi.
Apprends que ce Guerrier eſt ici ſur ma foi,
Sur celle des Romains dont tu n'es pas le maître;
Malgré tous les projets que tu formes pour l'être:
Si tu te plains de lui, pourquoi l'outrageois-tu?
Penſe-tu n'outrager que des cœurs ſans vertu?
S'il te faut des garants, je réponds de la ſienne;
Commence à nous donner des preuves de la tienne;
Si de l'humanité tu méconnois la voix,
Des Peuples alliés reſpecte au moins les droits.
Sois humain, généreux, & ceſſe de proſcrire,
Si tu veux ſur les cœurs t'établir un empire.
L'art de ſe faire aimer, & celui de regner,
Sont deux arts que ton pere auroit dû t'enſeigner.
Mais envain tu prétends livrer à ta vengeance
Un Guerrier qui n'eſt point ſoumis à ta puiſſance.
Juſqu'au dernier ſoupir je défendrai ſes jours.

OCTAVE.

Ingrate, qui des miens voulez trancher le cours,
Et de mes ennemis me rendre la victime,
Vous juſtifiez trop le courroux qui m'anime;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que cet audacieux,
Qui veut ne relever que de vous & des Dieux,
Dans ces divers complots, plus ardent que vous-même,
Brave des Triumvirs l'autorité ſuprême;
Je ſçais qu'il a ſauvé Meſſala, Métellus,

Lucilius, Piſon, les fils de Lentulus:
Mais malgré ſon orgueil, je lui ferai connoître
Que je puis à mes loix l'immoler comme un traître.

SEXTUS.

En ſauvant tes proſcrits, j'ai fait ce que j'ai dû;
Ton pere, en pareil cas, eut loué ma vertu.
Toi même applaudiſſant à mes ſoins magnanimes,
Tu devrois me louer de t'épargner des crimes,
Et rougir, quand tu crois être au-deſſus de moi,
Qu'un Gaulois, à tes yeux, ſoit plus Romain que toi.
Viole nos traités, punis-moi d'aimer Rome,
Et d'oſer de nous deux être le plus grand homme.

OCTAVE.

Téméraire Etranger, tu m'apprends mon devoir;
Et ta mort...

TULLIE.

Si ma voix eſt ſur toi ſans pouvoir,
De ce rival des Dieux interroge l'image,
[*Elle lui montre la Statue de Céſar.*]
Que ſa clémence au moins devienne ton partage,
Du grand nom de Céſar, ſi tu veux hériter,
Dans ſes ſoins vertueux commence à l'imiter.
Epargne ce Guerrier, je demande ſa vie.
Oie me refuſer.

OCTAVE.

Imprudente Tullie,
Qui voulez de regner me donner des leçons,
Que ne me donnez-vous de plus nobles ſoupçons!
De la vertu du moins, empruntez le langage,
J'aurois trop à rougir d'en dire davantage.
Mais, je crois ne pouvoir mieux vous humilier

Qu'en vous abandonnant le ſoin de ce Guerrier,
Que je crois en effet plus digne de clémence
Qu'il ne ſe croit encor digne de ma vengeance.
Adieu. (*aux Liâteurs.*)
Vous; ſuivez-moi.

SCENE III.

SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

SExtus, qu'avez-vous fait?

SEXTUS.

Trop peu pour mon courroux, puiſqu'il eſt ſans effet.
Tout Céſar n'eſt ici qu'un objet de colere;
Héritier de l'ingrat qui détruiſit mon pere,
Octave n'eſt pour moi qu'un rival odieux
Dont l'orgueilleux mépris m'a rendu furieux;
Tenté plus d'une fois d'en punir l'inſolence...
Qu'il rende de ſes jours grace à votre préſence.

TULLIE.

Sextus, ce fier rival n'en eſt pas un pour vous;
Un Amant mépriſé ne fait point de jaloux:
Mais un grand cœur doit-il céder ſans eſpérance
Au dangereux appas d'une aveugle vengeance?
Ah! quand même à Céſar on donneroit la mort,
Son trépas ſeul peut-il relever votre ſort?
Tout vous promet ailleurs de hautes deſtinées,
Qui ſans gloire en ces lieux ſe verroient terminées.

Fuyons, mon cher Sextus, fuir n'eſt un déshonneur
Que pour ceux dont on peut ſoupçonner la valeur;
Fuyons, loin de tenter des efforts inutiles,
Tandis qu'en ce Palais on nous laiſſe tranquilles;
Allons ſans plus tarder rejoindre Cicéron,
La vertu de Mécene exempte de ſoupçon,
Ne nous en doit pas moins alarmer ſur ſon zele.
Je vois ſur ſon départ que mon pere chancele,
Courons le raffermir, Octave eſt violent,
Pour nous perdre tous trois, il ne faut qu'un moment.

SEXTUS.

Ah! ne redoutez rien, je connois la prudence
De ce nouveau Tyran peu ſûr de ſa puiſſance:
Comme il me croit Gaulois, & qu'il a beſoin d'eux,
Il craint trop d'irriter ces Peuples dangereux.

TULLIE.

Jugez de ſes frayeurs à l'objet qui s'avance,
C'eſt l'affranchi chargé du ſoin de ſa vengeance,
Qui vient vous immoler ou s'aſſurer de vous;
Ah! Sextus, laiſſez-moi m'offrir ſeule à ſes coups.

SEXTUS.

Vous expoſer pour moi, c'eſt m'outrager, Tullie,
M'enviez-vous l'honneur de défendre ma vie?

SCENE IV.

SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

SEXTUS.

APproche, digne chef des infames humains,
Que Céſar entretient pour ſes lâches deſſeins.

PHILIPPE, *à part.*

Quel trouble dans mon cœur éleve ſa préſence!
O mes yeux! contemplez, voilà ſa reſſemblance,
Le port majeſtueux de cet homme divin,
Qui tout percé de coups vint mourir ſur mon ſein;
Hélas! ſi c'étoit lui... Mais puis-je méconnoître,
Et les traits & la voix de mon auguſte Maître?
Quelle horreur en ces lieux régne de toutes parts?
Dieux! quel ſpectacle affreux vient frapper mes regards!

(*Il s'appuye ſur les débris de la Statue de Pompée.*)

Chers débris, monumens de la fureur d'Octave,
Arroſez vous des pleurs d'un vertueux Eſclave!
Ou plutôt revivez, triſte objet de mes vœux,
Et venez recevoir l'ame d'un malheureux!
Je me meurs.

TULLIE.

Que dit-il? Et qu'eſt-ce qui l'arrête!

SEXTUS.

Avance, à m'immoler ta main eſt-elle prête?
Que vois-je? Quel mortel ſe préſente à mes yeux?
Grands Dieux! n'eſt-il donc plus de vertus ſous les cieux!
L'erreur qui me flattoit, malgré moi ſe diſſipe:
Qui m'eut dit qu'à regret je reverrois Philippe?
Ce fidele affranchi du plus grand des mortels,
Qui ſembloit avec lui partager ſes autels,
Que ſes derniers ſoupirs avoient couverts de gloire,
Ce Philippe autrefois ſi cher à ma mémoire,
Qui ſçut de la vertu m'applanir les chemins,
Philippe eſt devenu chef de mes aſſaſſins.
Tu pleures, cœur ingrat! que de torrens de larmes

Il faudroit pour laver tes parricides armes.
Vas, combles tes forfaits, ſi tes barbares mains
N'ont point aſſez trempé dans le ſang des Romains,
Viens, cruel, dans le mien ennoblir ton épée,
Plonge-là dans le ſein du malheureux Pompée.

PHILIPPE.

Ah! Sextus!

SEXTUS.

Serois-tu capable d'un remord?

PHILIPPE.

Ecoutez-moi, mon Maître, ou me donnez la mort;
Daignez vous rappeller l'hiſtoire de ma vie,
D'aucun crime jamais elle ne fut flétrie.

SEXEUS.

Leve-toi.

PHILIPPE.

Non, Seigneur, ſouffrez qu'à vos genoux,
Avant que de mourir je m'explique avec vous.

SEXTUS.

Leve-toi.

PHILIPPE.

Se peut-il que mon illuſtre éleve,
Contre un infortuné s'indigne & ſe ſouleve?
A-t-il pu ſoupçonner un cœur tel que le mien
De vouloir enfoncer un poignard dans le ſien?
(*Il montre la Statue de Pompée.*)
Hélas! depuis la mort de ce Maître adorable,
Je n'ai fait que gémir de ſon ſort déplorable.
Octave, prévenu que j'avois mérité
Qu'un Maître put compter ſur ma fidélité,
Me prévint, & bien-tôt m'accorda ſon eſtime;
On ſçait que ce Tyran s'eſt fait une maxime

D'attacher à ſon ſort les hommes généreux,
Qui par quelques vertus ſe ſont rendus fameux;
C'eſt ainſi que j'ai ſçu gagner ſa confiance;
Mais dans l'art de tromper, imitant ſa ſcience,
Philippe n'a jamais trempé dans ſes forfaits,
Et Rome n'a de moi reçu que des bienfaits;
Mais c'eſt par d'autres ſoins qu'un eſclave fidele
Doit vous juſtifier ſon amour & ſon zele.
Octave ne croit plus que vous ſoyez Gaulois:
Votre noble fierté, les accens de la voix,
Vos ſoins pour les proſcrits, échappés vers Oſtie,
Et l'ardeur que pour vous fait éclater Tullie,
Alarment à tel point ce cœur né ſoupçonneux,
Qu'il voudroit vous pouvoir ſacrifier tous deux;
Et ſans bien pénétrer quelle eſt votre origine,
Il veut que cette nuit ma main vous aſſaſſine,
Sans croire cependant que vous ſoyez Sextus;
Mais il vous croit du moins un ami de Brutus.
Il vient de me quitter pour paſſer chez Fulvie,
Je crains qu'à Cicéron il n'en coûte la vie.
Les momens vous ſont chers, & c'eſt fait de vos jours,
Si de ceux du Tyran je n'abrége le cours.
Pour ſauver l'un de vous, il faut immoler l'autre;
Choiſiſſez du trépas de Céſar ou du vôtre.
Rien n'eſt ſacré pour moi, dès qu'il s'agit de vous.

SEXTUS.

L'aſſaſſinat, Philippe, eſt indigne de nous;
Avant que d'éclater, tu pouvois l'entreprendre;
Mais, inſtruit du projet, je dois te le défendre:
Je m'en ferois un crime, après l'avoir appris,
Et l'on t'eut pardonné de l'avoir entrepris.

PHILIPPE.

On ne peut trop louer un ſoin ſi magnanime:
Mais je vois d'un autre œil l'autel & la victime;
Le deſtin n'a point mis des ſentimens égaux
Dans l'ame de l'Eſclave & celle du Héros;
Mon devoir le plus ſaint, c'eſt de ſauver mon maître:
Qui, d'Octave ou de vous, aujourd'hui le doit être?
Céſar ne fut jamais ni mon Dieu, ni mon Roi,
Et le plus fier Tyran n'eſt qu'un homme pour moi.
Si, pour vous ſoutenir, une égale fortune
Rendoit entre vous deux la puiſſance commune;
Et que de l'immoler vous euſſiez le deſſein,
Sextus pourroit ailleurs chercher un aſſaſſin;
Mais s'armer du poignard qu'un lâche nous deſtine,
Ce n'eſt que le punir, alors qu'on l'aſſaſſine.
Se laiſſer prévenir eſt moins une vertu
Que l'imbécillité d'un courage abattu.
Il ne vous reſte plus qu'une fuite douteuſe:
Pour le fils de Pompée elle ſeroit honteuſe:
Bien-tôt de toutes parts vous ſerez obſervé;
Prévenez donc le coup qui vous eſt réſervé.

TULLIE.

Rejettez les conſeils que Philippe vous donne;
Mais fuyons, puiſqu'ainſi votre honneur nous l'ordonne.
Allons trouver mon pere, & remettons aux Dieux
Le ſoin de nous ſauver de ces funeſtes lieux.

PHILIPPE.

Moi, je vais retrouver Céſar, daignez attendre
Que je ſois en état du moins de vous défendre;
Vous verrez, ſi mon bras ne peut vous ſecourir,
Que Philippe avec vous eſt digne de mourir.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CICERON *ſeul.*

ORgueilleux monumens d'une grandeur paſſée,
Qui par celle des Dieux n'étoit point effacée;
Et vous, marbres ſacrés de nos premiers aïeux,
Qui faiſiez l'ornement de ces ſuperbes lieux,
Envain, de vos travaux célébrant la mémoire,
Rome a cru de vos noms éterniſer la gloire;
Bientôt vous ne ſerez qu'un horrible débris,
Et de nouveaux objets de larmes & de cris:
Déja les rejetons de vos tiges fameuſes,
D'Antoine & de Céſar victimes malheureuſes,
N'offrent plus à nos yeux qu'un mélange confus
De morts & de mourans dans la fange étendus.
(*Il jette les yeux ſur le Tableau des proſcriptions, & il y voit ſon nom.*)
Mais, parmi tant d'horreurs, quelle gloire imprévue

Vient ranimer mon cœur & briller à ma vue?
Mon nom ne ſera plus étouffé dans l'oubli,
Et dans ſes dignités le voilà rétabli.
Enfin, je ſuis proſcrit, que mon ame eſt ravie!
Je renais au moment qu'on m'arrache la vie.
Héros infortunés! ſouffrez que ce tableau
Me ſerve, ainſi qu'à vous, de trône & de tombeau;
Je mourrai dans ton ſein, ô ma chere patrie!
Et que ne peut mon ſang épuiſer la furie
Des cruels Triumvirs qui s'abbreuvent du tien!
Qu'avec plaiſir pour toi j'aurois donné le mien!
Au milieu des tourmens je ſerois mort tranquille,
Je vivois pour toi ſeule, & je meurs inutile.
Quelqu'un vient, c'en eſt fait, voici l'heureux inſtant
Qui va livrer ma tête au glaive qui l'attend.
Mais, je l'eſpére envain; c'eſt le ſage Mécene,
Qu'une pitié cruelle en tremblant me ramene,
Et qui me croit peut-être accablé de douleur
A l'aſpect du ſeul bien qui peut toucher mon cœur.

SCENE II.

CICERON, MECENE.

MECENE.

MAlgré les ſoins divers dont vous étiez la proie,
Je lis dans vos regards une ſecrete joie

Qui

Qui diſſipe ma crainte & flatte mon eſpoir;
Céſar l'augmente encor dès qu'il veut vous revoir.
Ah! Cicéron, ſouffrez que je vous concilie;
Pour triompher d'Antoine & pour braver Fulvie,
Accordez votre fille aux ſoins officieux
D'un ami qui voudroit pouvoir l'unir aux Dieux;
Renoncez à l'orgueil de ces vertus auſteres,
Qu'en des temps moins cruels ſe preſcrivoient nos peres,
Ce n'eſt qu'en ſe pliant à la néceſſité,
Que l'on peut des Tyrans tromper l'autorité;
Un torrent n'a jamais cauſé plus de ravage
Que lorſqu'à ſon courant on ferme le paſſage;
Laiſſez-le s'écouler, & nous donnez la paix,
Couronnez par ce don tous vos autres bienfaits.

CICERON.

Céſar vous auroit-il chargé de la conclure,
Rebuté d'outrager les Dieux & la nature?
Moins preſſé de la ſoif de groſſir ſes tréſors,
Vous auroit-il promis de reſpecter les morts?
De ne point dépouiller leurs enfans & leurs femmes
Des biens que ce cruel prodigue à des infames?
Ignorez-vous encor que des Edits nouveaux
Ordonnent de fouiller juſques dans les tombeaux?
Que ſon avidité, par des loix inhumaines,
Impoſe des tributs juſqu'aux Dames Romaines?
Vous faut-il eſpérer que de notre union,
L'inſtant ſera la fin de la proſcription?

MECENE.

C'eſt pour vous que d'hier Céſar l'a ſuſpendue.

CICERON.

Eh bien, ſur ce tableau daignez jetter la vue.
(*Il lui montre le Tableau de la proſcription.*)
Pour mieux me diſtinguer, c'eſt mon funeſte nom
Qui ſeul en fait le prix.

MECENE.

Dieux, quelle trahiſon!
Céſar auroit dicté cet arrêt ſanguinaire!
Mais non, je reconnois la main du téméraire
Qui ſeul aura tracé cet horrible décret:
Eh, quel autre qu'Antoine eut commis ce forfait!
Céſar, juſqu'à ce point eut-il flétri ſa gloire?
Si je l'en ſoupçonnois, ou ſi j'oſois le croire,
Loin de tenter encor de le juſtifier,
Je ſerois le premier à le ſacrifier;
S'il eſt vrai que Céſar ait voulu vous proſcrire,
Sur ce même Tableau je vais me faire inſcrire.
Adieu, ſi je ne puis vous ſauver de ſes coups,
Vous me verrez combattre & mourir avec vous.

CICERON *ſeul.*

Eh! qu'importe à Céſar que nous mourions enſemble,
Et qu'un même ſupplice aux enfers nous raſſemble!
Que je plains ton erreur, aveugle courtiſan,
Si tu crois par ta mort attendrir un Tyran!
Je le vois, terminons ma courſe infortunée
Par l'emploi que m'avoit commis ma deſtinée:
Parlons, faſſent les Dieux que mes derniers accens
Ne ſe réduiſent point à des cris impuiſſans!

SCENE III.

OCTAVE, CICERON.

OCTAVE.

CIcéron, en ces lieux, n'a-t-il point vu Mécene?

CICERON.

Je ne l'ai que trop vu pour accroître ma peine;
Mais ſur un autre point, Céſar, écoute-moi,
C'eſt l'unique faveur que j'éxige de toi.
Je vois avec pitié que ta rigueur extrême
Attirera bientôt la foudre ſur toi-même;
Si pour nous accabler de maux & de douleurs,
La terre a ſes Tyrans, le Ciel a ſes vengeurs,
Crains, malgré ton pouvoir, que quelque main hardie
Ne te puniſſe un jour de tant de barbarie.
Quels monſtres ont jamais immolé des enfans?
Peut-on trop reſpecter ces Etres innocens?
Hélas! de tes fureurs victimes lamentables,
Leur meres ne ſont pas pour toi plus redoutables,
Et cependant tu veux les priver de leurs biens!
Céſar leur eut plutôt prodigué tous les ſiens.
C'étoit par des bienfaits qu'il vengeoit une injure,
Son fils, pour ſe venger, détruiroit la nature:
Eſt-ce ainſi que tu veux ſuccéder à Céſar,
Ce Héros qui traînoit tous les cœurs à ſon char?
Imites ſa bonté, crois-moi, fais-nous connoître

Que tu peux l'égaler, le ſurpaſſer peut-être.

OCTAVE.

Et pourquoi n'imputer qu'à moi ſeul ces décrets
Dont Rome a reſſenti de ſi cruels effets?
Antoine eſt-il pour eux un Dieu plus favorable?

CICERON.

Et qui pourroit fléchir ce Tigre inexorable,
Dans l'yvreſſe, l'orgueil, & le luxe allaité?
Monſtre que le Deſtin n'a que trop bien traité;
Et qui pour ton malheur, nourri dans le carnage,
N'a pour toute vertu qu'une valeur ſauvage.
Céſar, dès qu'il s'agit d'avoir recours aux Dieux,
Qui d'Antoine ou de toi leur reſſemble le mieux?
Le Ciel de ſes bienfaits t'enrichit ſans meſure,
Reſpectes les faveurs que te fit la nature.
Que n'as-tu pas reçu de ſa prodigue main?
Tous les dons d'un génie au-deſſus de l'humain.
Lorſqu'il ne tient qu'à toi d'être adoré dans Rome,
Te ſied-il d'être Antoine ou de n'être qu'un homme?
Sois Céſar, ſois un Dieu, tu le peux, tu le dois,
Trop heureux que le ſort te laiſſe un ſi beau choix.

OCTAVE.

Tu n'auras pas envain recours à ma clémence,
Ni d'un ſexe timide embraſſé la défenſe,
Je ſouſcris à tes ſoins, je veux en ta faveur
Abolir ces décrets qui te font tant d'horreur:
Au ſort des malheureux une ame ſi ſenſible,
Pour moi ſeul aujourd'hui ſera-t-elle inflexible?
Je viens ſur ta fierté faire un dernier effort,
Qu'avec mon amitié la tienne ſoit d'accord.
Je ne refuſe rien lorſque ta voix m'implore,

Laiſſe-moi triompher du fiel qui te dévore ;
Réuniſſons deux cœurs diviſés trop long temps
Pour des cœurs vertueux, j'oſe dire auſſi grands.

CICERON.

Octave, tu me fis admirer ton enfance :
J'attendois encor plus de ton adoleſcence ;
Tu m'as trompé. Les cœurs remplis d'ambition
Sont ſans foi, ſans honneur, & ſans affection.
Occupés ſeulement de l'objet qui les guide,
Ils n'ont de l'amitié que le maſque perfide ;
Prodigues de ſermens, avares des effets,
Le poiſon eſt caché même ſous leurs bienfaits.
La gloire d'un grand homme eſt pour eux un ſupplice,
Et pour lui, tôt ou tard devient un précipice :
Je n'eſpére plus rien & je crains encor moins,
Garde pour tes amis tes bontés & tes ſoins :
Pour en être, il faudroit aimer la tyrannie.

OCTAVE.

Déchires le bandeau d'une aveugle manie,
Erreur dont ton orgueil s'eſt laiſſé prévenir,
Et rougis des diſcours que tu m'oſes tenir.
Que peut me reprocher ton injuſte colere ?
Qu'ai-je fait qu'avant moi n'eut fait ici mon pere ?
N'obéiſſoit-on pas lorſque Céſar vivoit ?

CICERON.

Sois ſeulement ſon ombre, & je ſuis ton ſujet ;
Du bonheur des humains ſage dépoſitaire,
En faiſant toûjours bien, ne ſonges qu'à mieux faire ;
Sois clément, vertueux, & rétablis les Loix,
Je ſerai le premier à te donner ma voix ;

Mais tant que je verrai des tigres en furie
Déchirer les enfans de ma triſte patrie,
Je ferai de mes cris retentir l'Univers,
Et je les porterai juſques dans les Enfers.

OCTAVE.

Pour me livrer la guerre avec plus d'aſſurance,
Des hommes & des temps peſe la circonſtance.
Mon pere n'eut jamais que ſa gloire à venger,
Ainſi Céſar pouvoit pardonner ſans danger;
Pour un autre Céſar il n'eut point à proſcrire;
Qui d'ailleurs eut oſé lui diſputer l'Empire?
Je ne ſuis entouré que de vils Sénateurs,
Opprobres des humains, lâches perturbateurs,
Que ſe fut immolés la juſtice ordinaire,
Dont Brutus a voulu lui-même ſe défaire,
Et que ce meurtrier n'a laiſſés dans ces lieux
Que pour m'aſſaſſiner ou me rendre odieux.
Car de mes ennemis l'indigne politique
Ne tend qu'à me charger de la haine publique.
Mais, en de vains diſcours c'eſt trop nous engager,
Je ne ſuis pas venu pour me faire juger;
Pour la derniere fois je demande Tullie.

CICERON.

Faut-il que juſque-là ta grandeur s'humilie?
D'un amour ſimulé laiſſons-là les attraits.
Vas, je t'ai pénétré plus que tu ne voudrois,
Les doux liens du cœur, étrangers dans ton ame,
Ne triompheront point de l'ardeur qui t'enflamme;
C'eſt la ſoif de regner, voilà ce que tu veux.
Mais comme il faut voiler ce projet dangereux,
Tu veux en impoſer par l'hymen de Tullie,
Faire croire aux Romains, puiſqu'à toi je m'allie;

Que j'épouſe à mon tour ta haine & ta fureur
En faveur d'un hymen qui me comble d'honneur;
Si je t'ouvre un chemin à la grandeur ſuprême,
Que je la plains bien moins pour toi que pour moi-même,
Et qu'enfin, c'eſt moi ſeul qui dicte tes Arrêts;
Pretexte précieux pour m'immoler après.

OCTAVE.

Si j'avois de te perdre une ſecrete envie,
Qui pourroit m'engager à retenir Fulvie?
Imprudent orateur, ſonge que ton orgueil
A de tes intérêts toûjours été l'écueil;
S'il me faut pour regner l'appui d'une famille,
Qu'ai-je beſoin, dis-moi, de toi, ni de ta fille?
Ingrat, ſi tu jouis de la clarté du jour,
Apprends que tu ne dois ce bien qu'à mon amour;
Vois ton nom.

CICERON.

Je l'ai vu, Céſar, je t'en rends grace;
Mais il ne s'agit pas du ſort qui me menace,
Il s'agit des Romains; pour la derniere fois,
D'un ami malheureux daigne écouter la voix.

OCTAVE.

Je n'écoute plus rien d'un ami ſi perfide;
Ce n'eſt pas l'intérêt de Rome qui te guide.
Ce fameux Clodomir, ce rival odieux,
Qu'avec tant de ſecret tu cachois en ces lieux;
Injurieux objet d'une lâche tendreſſe,
Eſt le ſeul où ton cœur aujourd'hui s'intéreſſe.
C'eſt l'amant de Tullie, oſe me le nier.

CICÉRON.

Je ne chercherai pas à m'en juſtifier.

Pourquoi de ce rival te ferois-je un myſtere?
A-t-il trempé ſes mains dans le ſang de ton pere,
Ou, ſi c'eſt un forfait que d'aimer les Romains?
Implacable tyran, détruis tous les humains,
C'eſt dans la cruauté que brille ton courage.

OCTAVE.

Ah! c'eſt pouſſer trop loin le mépris & l'outrage;
Adieu, je t'abandonne à mon inimitié.

CICERON.

Va, fuis, je l'aime mieux encor que ta pitié;
Celle de tes pareils à la fois déshonore
Et celui qu'elle épargne & celui qui l'implore.
(*ſeul.*)
Mais que ſont devenus mes enfans malheureux,
Depuis l'inſtant fatal qui m'a ſéparé d'eux?
Ma fille dans ſa fuite a-t-elle été ſurpriſe,
Ou Sextus auroit-il manqué ſon entrepriſe?
Hélas! de Tuſculum s'ils ont pris le chemin,
Dans mes triſtes foyers ils m'attendront envain;
Je ne reverrai plus ce couple que j'adore;
Eh! puis-je deſirer de les revoir encore?
J'obtiens le ſeul honneur que j'avois ſouhaité,
Et du moins je pourrai mourir en liberté...

SCENE IV.

CICERON, SEXTUS, TULLIE.

CICERON.

MAis, je vois mes enfans; chers témoins de ma joie,

C'eſt pour la partager que le Ciel vous envoie;
Le deſtin va bientôt terminer mes malheurs,
Et mon ſort eſt trop beau pour mériter des pleurs.
Viens, ma fille, jouis des honneurs de ton pere,
Vois, lis ſur ce tableau la fin de ma miſere;
Sextus, vous m'avez vu le front humilié,
Que parmi ces grands noms, le mien fut oublié.
Je me plaignois à tort des mépris d'un barbare,
Pardonnons-lui tous deux un affront qu'il répare.

TULLIE.

Seigneur, eſt-ce donc là ce deſtin glorieux,
Qui doit être pour nous ſi grand, ſi précieux?
Mourir dans les tourmens, victime de Fulvie,
C'eſt mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie.
Eh! comment, ſans rougir d'un ſi cruel tranſport,
Pouvez-vous avec joie annoncer votre mort?
Changerez-vous toûjours d'avis & de conduite?
Un grand cœur doit avoir plus d'ordre & plus de ſuite:
A peine vous formez un généreux deſſein,
Qu'à l'inſtant même il eſt banni de votre ſein.
A l'amour paternel un faux honneur ſuccéde,
Et plus le mal eſt grand, plus on fuit le remede;
Céſar ne vous a point encore abandonné,
Si nous mourons, c'eſt vous qui l'aurez ordonné;
Vous le ſçavez, la mort n'a rien qui m'épouvante,
Des cœurs infortunés c'eſt la plus douce attente;
Ce qui me fait gémir, c'eſt de voir votre cœur
S'honorer d'un trépas qui n'eſt qu'un déshonneur.
Mais de ce même fer dont l'amour de Tullie
S'eſt armé pour défendre une ſi belle vie;
Si vous vous obſtinez à reſter en ces lieux,

Je ſçaurai malgré vous m'immoler à vos yeux.

CICERON.

Ah ! ma fille, étouffez ce tranſport téméraire.

SEXTUS.

Mon pere, il vous apprend ce que vous devez faire.
Se peut-il qu'un grand cœur ſe montre ſi jaloux
Des honneurs qu'un eſclave obtiendroit comme vous ?
Quel miſérable orgueil pour une ame Romaine !
Ah ! loin de nous vanter une gloire ſi vaine,
Rougiſſez de vous voir proſcrit ſur ce tableau,
C'eſt dans le Ciel qu'il faut inſcrire un nom ſi beau ;
Des plus nobles Proſcrits je viens d'armer l'élite,
C'eſt à mourir entr'eux que l'honneur nous invite ;
Laiſſerez-vous périr ces Guerriers généreux
Qui s'expoſent pour vous au ſort le plus affreux ?
Un Romain tant qu'il veut peut rétablir ſa gloire,
C'eſt en cherchant la mort qu'il trouve la victoire ;
Lorſqu'il faut terminer ſes déplorables jours,
Eſt-ce au fer des bourreaux qu'il faut avoir recours ?

CICERON.

Ah ! je n'aſpire point aux honneurs de la guerre,
Le Ciel ne m'a point fait pour déſoler la terre,
Ni pour briller dans l'art des travaux meurtriers ;
Ainſi que ſes vertus, chacun a ſes lauriers.
Et que peut m'importer, dès qu'il faut que je meure,
Quelle main me viendra marquer ma derniere heure ?
Lorſqu'on ne peut plus vivre, il faut ſçavoir mourir,

Et ſe rendre, quand rien ne peut nous ſecourir.
A quoi me ſervira votre valeur ſuprême,
Plus terrible cent fois pour moi que la mort même?
Tullie eſt un Héros au-deſſus du trépas,
Qui viendra ſe lancer à travers les ſoldats.
Voulez-vous qu'à mes yeux on égorge ma fille,
Et l'héritier qui peut relever ma famille?
Et comment oſez-vous hazarder vos amis,
Dès que le moindre eſpoir ne nous eſt plus permis?
Dans l'ardeur de tenter une vaine défenſe,
Les ferez-vous périr pour toute récompenſe?

SEXTUS.

Eh bien, ſi rien ne peut nous ſauver de la mort;
Nous mourrons tous du moins dignes d'un meilleur ſort.

CICERON.

C'eſt parler en ſoldat, dont l'ardente manie
Mépriſe également & la mort & la vie:
Je ſuis pere, & je dois penſer mieux qu'un amant
Qui ne conſulte plus que ſon emportement.
On n'en veut qu'à moi ſeul en ce moment funeſte,
Faut-il imprudemment ſacrifier le reſte?
Mon ſang appaiſera la fureur des Tyrans;
Ah! laiſſez-lui l'honneur de ſauver mes enfans;
Calmez les fiers tranſports de ce cœur indomptable,
Ma mort eſt déſormais un mal inévitable:
Ma fille, qui n'a plus d'autre ſoutien que vous,
Aura-t-elle à pleurer ſon pere & ſon époux?
Adieu, mon cher Sextus; adieu, chere Tullie,
Pour m'aimer plus long-temps, conſervez votre vie.
On vient. Ah! c'en eſt fait; Dieux! quel moment affreux!
Hélas! pour ma défenſe ils ſe perdront tous deux.

SCENE V.

CICERON, SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

PHILIPPE *à Sextus.*

VOs amis assemblés sous diverses Cohortes,
Pour vous accompagner sont déja loin des portes.
(*à Tullie.*)
Mâdame, en ce moment daignez suivre ses pas;
Du sort de Cicéron ne vous alarmez pas:
Octave qui ne veut que semer l'épouvante,
A cru, pour ébranler votre ame trop constante,
Devoir ranger son nom au nombre des Proscrits;
Mais, malgré le courroux dont son cœur est épris,
Il ne peut consentir à livrer votre pere:
Ainsi ne craignez rien de sa feinte colere.
(*à Cicéron*)
Il vient de m'ordonner de veiller sur vos jours.
Marchons à Tusculum, tandis qu'avec Tullie,
Sextus ira se rendre au rivage d'Ostie.

CICERON.

Adieu, tristes témoins de mes vœux superflus,
Palais infortunés, je ne vous verrai plus!

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE *ſeul.*

JE le connois enfin ce rival trop heureux,
Que pour nous, ſon ſeul nom rendoit ſi dangereux.
L'audacieux Sextus, que Céſar trop facile
Laiſſa vivre, ou plutôt regner dans la Sicile;
Et dont il n'eſt ſorti que dans le noir deſſein
De me plonger peut-être un poignard dans le ſein:
Le traître n'a que trop attenté ſur ma vie,
En ſeduiſant le cœur de l'ingrate Tullie.
Que de ſoins différens m'agitent tour à tour!
Un peuple muriné, l'ambition, l'amour;
Sont-ce donc-là les biens que tu cherchois, Octave,
Et dont, pour ton honneur, tu n'es que trop eſclave?
Regne, puiſque tu veux ſoumettre l'Univers;
Mais en l'en accablant, partage moins ſes fers.
Sextus, qui te bravoit, échappe à ta vengeance
Avec une valeur égale à ſa naiſſance;
Que n'ai-je point encor à redouter de lui!
Voilà ce qui me doit occuper aujourd'hui.
Sans être ſecouru que de ſa ſeule épée,
Sextus, par ſes exploits, fait revivre Pompée:

Nous le verrons bientôt diſputer avec nous
Un fardeau dont le poids ne paroît que trop doux;
Mais je ſçaurai bientôt prévenir ſon attente;
Immolons à la fois Sextus & ſon Amante.
Heureuſement Tullie eſt encor dans nos mains,
Et de Rome, ſon pere a repris les chemins;
Bientôt Hérennius qui devoit l'y conduire,
De ſon ſort, quel qu'il ſoit, aura ſoin de m'inſtruire.
Mais, Mécene paroît.

SCENE II.

OCTAVE, MECENE.

OCTAVE.

CHer ami, que mon cœur
Avoit beſoin de toi pour calmer ma douleur!
Philippe m'a trahi, cet Eſclave infidele,
Que je croyois ſi ſûr & ſi rempli de zele,
Par ſes fauſſes vertus abuſant mes eſprits,
Etoit d'intelligence avec tous les proſcrits;
C'eſt lui qui les a tous ſauvés de ma pourſuite,
Et qui ſeul de Sextus a préparé la fuite.

MECENE.

Philippe n'a jamais mieux rempli ſon devoir,
Qu'en trompant votre haine & votre fol eſpoir;
Et d'ailleurs devoit-il vous livrer ſon Éleve?
A ce nom ſi chéri, déja l'on ſe ſouleve.
Si par malheur Sextus fut reſté dans vos mains,
Vous euſſiez contre vous armé tous les Romains.

Mais, n'êtes-vous point las de tant de barbarie,
Et d'exercer ici l'Empire des Furies?

OCTAVE.

Qu'entends-je ...

MECENE.

Les diſcours d'un ami vertueux,
Dont vous approuveriez le zele impétueux,
Si de quelque retour votre ame étoit capable:
Mais aux cris, comme aux pleurs, elle eſt impénétrable.
Vous ne ſerez que trop entouré de flatteurs;
Et que trop inſpiré par de vils délateurs;
C'eſt l'unique entretien où vous trouviez des charmes.
Je ne puis plus vous voir ſans répandre des larmes.
L'ami que j'avois cru digne d'être adoré,
C'eſt le même par qui je ſuis déshonoré;
Tandis que c'eſt lui ſeul qui détruit, perſécute,
Aux pleurs qu'il fait verſer c'eſt moi qui ſuis en bute.
Vos ſoldats rebutés de ſervir d'aſſaſſins,
M'ont déjà reproché vos ordres inhumains.
On diroit qu'en effet votre cœur ſanguinaire
Fait du ſang des mortels ſa ſubſtance ordinaire;
Qu'il ne voit qu'à regret des hommes innocens;
Car vous les croyez tous criminels ou méchans;
Et bientôt à vos yeux, dans ſon ſein déplorable
Rome n'offrira plus qu'un gouffre abominable,
Que vous acheverez de combler de forfaits;
Mais, comme je ſuis las d'en ſupporter le faix,
Adieu.

OCTAVE.

Quoi, c'eſt ainſi que Mécene me quitte?
D'où peut naître, dis-moi, le tranſport qui t'agite?
Ah! loin de redoubler mon trouble & ma terreur,
De l'état où je ſuis adoucis la rigueur;
Tu ſçais que dès hier j'ai ceſſé de proſcrire.
Antoine qui jouit avec moi de l'Empire,
Pour me perdre d'honneur, par ſes détours ſecrets,
Fait paſſer ſous mon nom ſes horribles décrets.

MECENE.

Eſt-ce à vous de ramper ſous les loix d'un infame?
Aſſervi lâchement aux fureurs d'une femme,
Triumvir comme lui, libre de tout oſer,
Au plus cruel trépas il falloit s'expoſer,
Et laver dans ſon ſang une pareille injure;
Un affront vit toûjours ſur le front qui l'endure,
Qui ne s'en venge pas eſt fait pour le ſouffrir.
On croiroit, à vous voir tour à tour vous flétrir,
Par l'odieux trafic des plus illuſtres têtes,
Que vous vous partagez le fruit de vos conquêtes:
Il abandonne un Oncle, & vous, un Protecteur
Dont vous avez long-temps recherché la faveur,
A qui ſeul vous devez votre grandeur ſuprême,
Et qu'il falloit ſauver aux dépens de vous-même.

OCTAVE.

Ceſſe de m'effrayer & me nomme l'objet
Qui fait couler tes pleurs.

MECENE.

Ingrat! qu'avez-vous fait?
Hélas! hier encore il exiſtoit un homme
Qui fit par ſes vertus les délices de Rome.
Mémorable à jamais par ſes talens divers,

Dont

Dont le génie heureux éclairoit l'Univers:
Il n'eſt plus. . Son ſalut vous eut couvert de gloire,
Et de vos cruautés effacé la mémoire.
Qu'ai-je beſoin encor de vous dire ſon nom?
Ah! laiſſez-moi vous fuir & pleurer Cicéron.

OCTAVE.

Qui, moi? J'aurois livré ce mortel admirable,
Et c'eſt de ce forfait, toi qui me crois coupable?

MECENE.

C'eſt en l'abandonnant que vous l'avez livré:
De ſang & de fureur votre cœur enyvré,
Soigneux de me cacher la moitié de ſes crimes,
Laiſſe au Tibre le ſoin de compter ſes victimes.

OCTAVE.

Ah! Mécene, un moment du moins écoute-moi!
Je ne veux entre-nous d'autre Juge que toi.
Moi-même, pour ſauver le pere de Tullie,
J'ai diſpoſé ſa fuite à l'inſçu de Fulvie,
Et chargé de ce ſoin Léna, Salvidius,
Soutenus par Philippe & par Hérennius;
C'eſt par eux qu'en ſecret je le faiſois conduire,
Sans prévoir que peut-être on pouvoit les ſéduire,
Comment s'en defier, & ſur-tout de Léna,
Tribun, que j'ai reçu de la main d'Agrippa?
D'ailleurs à Cicéron Lena devoit la vie.

MECENE.

C'eſt à ſon défenſeur, lui ſeul qui l'a ravie.
L'intrépide Orateur a vu ſans s'ébranler,
Lever ſur lui le bras qui l'alloit immoler:
C'eſt toi, Léna, dit-il, que rien ne te retienne:
J'ai défendu ta vie, arrache moi la mienne;
Je ne me repends point d'avoir ſauvé tes jours,

Puiſque des miens, c'eſt toi qui doit trancher le cours.
A ces mots, Cicéron lui préſente la tête,
En s'écriant, Léna, frappe, la voilà prête.
Léna, tandis que l'air retentiſſoit de cris,
L'abat, court chez Fulvie en demander le prix.
Un objet ſi touchant, loin d'attendrir ſon ame,
N'a fait que redoubler le courroux qui l'enflamme;
Les yeux étincelans de rage & de fureur,
Elle embraſſe Léna, ſans honte & ſans pudeur,
Saiſit avec tranſport cette tête divine,
Qui ſemble avec les Dieux diſputer d'origine;
En arrache... Epargnez à ma vive douleur,
La ſuite d'un récit qui vous feroit horreur.
Nous ne l'entendrons plus du feu de ſon génie,
Répandre dans nos cœurs le charme & l'harmonie:
Fulvie a déchiré de ſes indignes mains,
Cet objet précieux, l'Oracle des humains.
Mais, on ne m'a point dit après ce coup funeſte,
Ce que ſa barbarie a pu faire du reſte.

OCTAVE.

Eh bien, ſur Cicéron ſuis-je juſtifié?

MECENE.

Si ce n'eſt pas Céſar qui l'a ſacrifié,
Que de ſa mort, du moins, la plus haute vengeance,
De Céſar ſoupçonné faſſe voir l'innocence.

OCTAVE.

Si je m'en vengerai? Quoi! tu peux en douter?
Ta douleur ſur ce point n'a rien à redouter,
Ma haine déſormais ne peut être aſſouvie
Qu'en noyant dans ſon ſang l'exécrable Fulvie.

Ce n'eſt pas Lucius qui m'en fera raiſon,
C'eſt Antoine qui doit payer pour Cicéron.
Si tu m'aimes encor, va me chercher ſa fille;
Je veux de ce grand homme adopter la famille.
De tes cris, de tes pleurs tu m'as importuné,
Rends-moi de Cicéron le reſte infortuné;
Pardonne à mon dépit une fatale feinte,
Qui porte à ma tendreſſe une ſi rude atteinte;
En croyant l'effrayer, hélas! je l'ai perdu;
Par pitié rend ſa fille à mon cœur éperdu,
Je ne me connois plus, que mon ſort t'attendriſſe!

MECENE.

C'eſt vouloir de vos maux accroître le ſupplice;
Et comment oſez-vous ſouhaiter de la voir?
Pourrez-vous ſoutenir ſes pleurs, ſon déſeſpoir?
Peignez-vous les tourmens où Tullie eſt en proie.

OCTAVE.

Ah! n'importe, Mécene, il faut que je la voie.

MECENE.

Il eſt vrai que Tullie eſt rentrée en ces lieux,
Et j'ai cru qu'il falloit la ſouſtraire à vos yeux,
Sans vouloir cependant la voir ni la contraindre,
De ſon juſte courroux que ne doit-on pas craindre?
J'ai pris ſoin ſeulement qu'en ces momens affreux,
On ne l'inſtruiſit point de ſon ſort rigoureux.
N'allez point irriter une ame impérieuſe,
Dont rien n'arrêteroit la haine audacieuſe:
Quels efforts aujourd'hui n'a point tentés ſon bras,
Pour Sextus, entraîné par ſes propres ſoldats?
La dignité des mœurs, la vertu la plus pure,
Ne ſont pas les ſeuls dons que lui fit la Nature.
Tullie en a reçu la valeur de Sextus,

Les charmes de ſon ſexe & le cœur d'un Brutus :
Et vous la renverrez ſi vous daignez m'en croire;
Tant d'amour convient-il avec autant de gloire?
Qu'eſpérez vous d'un cœur épris d'un autre Amant?
Faites-en à Sextus un généreux préſent.

OCTAVE.

C'en eſt fait, j'y conſens, renvoyons-là, Mécene.
Mes fureurs n'ont que trop juſtifié ſa haine :
Puiſqu'il faut s'occuper de ſoins plus glorieux...
Je la vois... Juſte Ciel!... Cachons-nous à ſes yeux.

SCENE III. & Derniere.

TULLIE, OCTAVE, MECENE.

TULLIE.

POurquoi me fuyez-vous, Céſar? je ſuis vaincue,
Les Soldats de Sextus l'ont ſouſtrait à ma vue.
Vous avez triomphé de moi comme de lui.
Hélas! dans mes malheurs où trouver un appui!
Ne redoutez plus rien de la fiere Tullie,
Il n'eſt point de fierté que le ſort n'humilie.
Loin de vous refuſer à mes triſtes regards,
Faites revivre en vous la bonté des Céſars.
Si j'ai porté trop loin les mépris & l'audace,
(Elle lui montre la Statue de Céſar.)
Au nom de ce Héros daignez me faire grace.
Ah! Seigneur, par pitié rendez-moi Cicéron,

Honorez-nous tous deux d'un généreux pardon.
En des temps plus heureux votre haine endurcie
Eut été désarmée au seul nom de Tullie.

OCTAVE.

Ce nom n'est point encor effacé de mon cœur,
Un seul jour n'éteint point une si vive ardeur,
Et des feux que Tullie allume dans une ame,
Elle ne sçait que trop éterniser la flamme;
Et malgré le mépris dont vous payez mes vœux,
J'oublie, en vous voyant, que je suis malheureux;
Et j'ose me flatter, que moins préoccupée,
Vous eussiez respecté César devant Pompée;
Le Ciel ne le fit point pour être mon égal,
Il n'est pas même fait pour être mon rival.

TULLIE.

Ah, César! est il temps de me chercher des crimes?
Daignez vous occuper de soins plus légitimes:
Vous avez trop connu le cœur de Cicéron,
Pour en avoir conçu le plus léger soupçon;
Si de quelque refus vous avez à vous plaindre,
Son austere vertu ne laisse rien à craindre;
A-t-il des conjurés emprunté le secours,
Ou versé dans les cœurs le poison des discours?
Il a toûjours gardé le plus profond silence;
Sa fuite ne peut être un motif de vengeance,
Puisque vous même avez ordonné son départ;
Philippe étoit d'ailleurs chargé de votre part,
Avec Hérennius, du soin de le défendre.

OCTAVE.

Mais, si vous n'aviez point dessein de me surprendre,
Auriez-vous de Sextus accompagné les pas,

Et pour le ſoutenir corrompu mes Soldats?

TULLIE.

Quel peut être l'effroi que Sextus vous inſpire?
Ce n'eſt pas en fuyant qu'on diſpute un Empire:
L'a-t-on vu contre vous ſoulever les eſprits,
Ou d'un nom redouté ranimer les débris?
Il en eut recouvré la puiſſance uſurpée,
S'il ſe fut un moment fait voir comme Pompée;
Ah! du ſort de Sextus ne ſoyez point jaloux,
Philippe n'a voulu que l'éloigner de vous:
Son Maître infortuné qui n'a plus d'autre aſyle,
Va ſans doute avec lui regagner la Sicile;
Faites-vous un ami de ce jeune Héros,
Il eſt digne de vous par ſes nobles travaux:
Céſar, vous ignorez qu'une main meurtriere
Vous auroit ſans Sextus privé de la lumiere,
Tandis que votre haine éclate contre lui;
C'eſt la ſeul vertu qui vous ſauve aujourd'hui;
Pour l'en récompenſer, permettez que mon pere
Aille près de Sextus terminer ſa miſere;
Prenez en leur faveur des ſentimens plus doux.

OCTAVE.

Mais, Madame, Sextus eſt-il donc votre époux?
Si-tôt qu'à votre hymen je ne dois plus prétendre,
Aux vœux de mon rival je conſens de vous rendre.

TULLIE.

Ah, Céſar! vos détours ſont trop ingénieux;
Plus ſincere que vous, je m'expliquerai mieux:
De Sextus, il eſt vrai, je dois être l'épouſe;
Loin de vouloir tromper votre flamme jalouſe,
J'avouerai ſans rougir que nous avons tous deux,

Malgré tant de malheurs brûlé des mêmes feux.
Mais quel que ſoit l'amour qu'il inſpire à Tullie,
Si vous m'aimez encor, je vous le ſacrifie;
Vous pouvez d'un ſeul mot rendre mon ſort heureux.
Parlez, me voilà prête à contenter vos vœux;
Un ſi grand ſacrifice eſt le prix de mon pere;
Rendez à ma douleur une tête ſi chere;
Apprenez-moi du moins ce qu'il eſt devenu.

OCTAVE.

Hérennius ici n'a point encor paru.
Mécene, en attendant, prenez ſoin de Tullie,
Je vais ſur Cicéron interroger Fulvie.

TULLIE.

Non, Céſar, demeurez... mais, quel objet nouveau
Vient frapper mes regards ſous ce triſte tableau?
Hélas! je reconnois la céleſte tribune
Que mon pere occupoit avant ſon infortune,
C'eſt de-là que rempli d'un feu toûjours divin,
Il ſembloit prononcer les Arrêts du deſtin;
Plus j'oſe l'obſerver, plus ma frayeur augmente.
Mécene... la Tribune... elle eſt toute ſanglante,
Ce voile encor fumant cache quelque forfait.
N'importe; je veux voir. Dieux! quel affreux objet!
(*Elle monte à la Tribune & leve le voile.*)
La tête de mon pere... Ah! monſtre impitoyable,
A quels yeux offres-tu ce ſpectacle effroyable?

OCTAVE.

L'horreur qui me ſaiſit à ce terrible aſpect,

Pourroit juſtifier l'homme le plus ſuſpect.
On n'en peut accuſer que la main de Fulvie.

TULLIE.

La tienne a t-elle moins fait voir de barbarie ?
Ne lui conteſte point un coup digne de toi.
O Sextus ! tout eſt mort & pour vous & pour moi.
Traître ! pour aſſouvir la fureur qui t'anime,
(*Elle ſe tue.*)
Tourne les yeux, voilà ta derniere victime.

FIN.

OTHON,

TRAGÉDIE.

Par Monſieur P. CORNEILLE.

ACTEURS.

GALBA, *Empereur de Rome.*

VINIUS, *Conſul.*

OTHON, *Sénateur Romain, Amant de Plautine.*

LACUS, *Préfet du Prétoire.*

CAMILLE, *Niece de Galba.*

PLAUTINE, *Fille de Vinius, Amante d'Othon.*

MARTIAN, *Affranchi de Galba.*

ALBIN, *Ami d'Othon.*

ALBIANE, *Sœur d'Albin, Dame d'honneur de Camille.*

FLAVIE, *Amie de Plautine.*

ATTICUS, }
RUTILE, } *Soldats Romains.*

La Scene eſt à Rome dans le Palais Impérial.

OTHON

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

VOtre amitié, Seigneur, me rendra téméraire,
J'en abuſe, & je ſçais que je vais vous déplaire,
Que vous condamnerez ma curioſité:
Mais je croirois vous faire une infidélité,
Si je vous cachois rien de ce que j'entens dire
De votre amour nouveau ſous ce nouvel Empire.
On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon dont les hauts faits ſoutiennent le grand nom,

Daigne d'un Vinius ſe réduire à la fille,
S'attache à ce Conſul qui ravage, qui pille,
Qui peut tout, je l'avoue, auprès de l'Empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne ſert qu'à faire horreur,
Et détruit d'autant plus que plus on le voit croître,
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de ſon maître.

OTHON.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour,
N'ont jamais bien conçu ce que c'eſt que la Cour.
Un homme tel que moi jamais ne s'en détache,
Il n'eſt point de retraite ou d'ombre qui le cache,
Et ſi du Souverain la faveur n'eſt pour lui,
Il faut, ou qu'il périſſe, ou qu'il prenne un appui.
Quand le Monarque agit par ſa propre conduite,
Mes pareils ſans péril ſe rangent à ſa ſuite,
Le mérite & le ſang nous y font diſcerner;
Mais quand le Potentat ſe laiſſe gouverner,
Et que de ſon pouvoir les grands dépoſitaires
N'ont pour raiſon d'Etat que leurs propres affaires,
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur,
Cherchent à nous pouſſer avec toute rigueur,
A moins que notre adroite & prompte ſervitude
Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.
Si-tôt que de Galba le Sénat eut fait choix,
Dans mon gouvernement j'en établis les loix,
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau Prince
Donner toute une armée & toute une Province:
Ainſi je me comptois de ſes premiers ſuivans;
Mais déjà Vinius avoit pris les devants,
Martian l'affranchi, dont tu vois les pillages,
Avoit avec Lacus fermé tous les paſſages,

On n'approchoit de lui que ſous leur bon plaiſir ;
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choiſir.
Je les voyois tous trois ſe hâter ſous un maître
Qui chargé d'un long âge a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empreſſer ardemment
A qui dévoreroit ce regne d'un moment.
J'eus horreur des appuis qui reſtoient ſeuls à prendre :
J'eſpérai quelque temps de m'en pouvoir défendre,
Mais quand Nymphidius dans Rome aſſaſſiné
Fit place au favori qui l'avoit condamné,
Que Lacus par ſa mort fut Préfet du prétoire,
Que par couronnement d'une action ſi noire,
Les mêmes aſſaſſins furent encor percer
Varron, & Turpillan, Capiton, & Macer,
Je vis qu'il étoit tems de prendre mes meſures,
Qu'on perdoit de Néron toutes les créatures,
Et que demeuré ſeul de toute cette Cour,
A moins d'un protecteur j'aurois bientôt mon tour.
Je choiſis Vinius dans cette défiance,
Pour plus de ſûreté, j'en cherchai l'alliance.
Les autres n'ont ni ſœur ni fille à me donner,
Et d'eux, ſans ce grand nœud, tout eſt à ſoupçonner.

ALBIN.

Vos vœux furent reçus ?

OTHON.

Oui, déjà l'hyménée
Auroit avec Plautine uni ma deſtinée,
Si ces rivaux d'état n'en ſçavoient divertir
Un maître qui ſans eux n'oſe à rien conſentir.

ALBIN.

Ainſi tout votre amour n'eſt qu'une politique,

Et le cœur ne ſent point ce que la bouche expli-
que?

OTHON.

Il ne le ſentit pas, Albin, du premier jour,
Mais cette politique eſt devenue amour,
Tout m'en plait, tout m'en charme, & mes pre-
miers ſcrupules,
Près d'un ſi cher objet paſſent pour ridicules.
Vinius eſt Conſul, Vinius eſt puiſſant,
Il a de la naiſſance, & s'il eſt agiſſant,
S'il ſuit des favoris la pente trop commune,
Plautine hait en lui ces ſoins de ſa fortune,
Son cœur eſt noble & grand.

ALBIN.

Quoi qu'elle ait de vertu,
Vous devriez dans l'ame être un peu combattu.
La niece de Galba pour dot aura l'Empire,
Et vaut bien que pour elle à ce prix on ſoupire:
Son oncle doit bien-tôt lui choiſir un époux.
Le mérite & le ſang font un éclat en vous,
Qui pour y joindre encor celui du diadême...

OTHON.

Quand mon cœur ſe pourroit ſouſtraire à ce que
j'aime,
Et que pour moi, Camille auroit tant de bonté,
Que je duſſe eſpérer de m'en voir écouté;
Si, comme tu le dis, ſa main doit faire un maître,
Aucun de nos tyrans n'eſt encor las de l'être,
Et ce ſeroit tous trois les attirer ſur moi,
Qu'aſpirer ſans leur ordre à recevoir ſa foi.
Sur-tout de Vinius le ſenſible courage
Feroit tout pour me perdre après un tel outrage,

Et ſe vengeroit même à la face des Dieux,
Si j'avois ſur Camille oſé tourner les yeux.

ALBIN.

Penſez-y toutefois, ma ſœur eſt auprès d'elle,
Je puis vous y ſervir, l'occaſion eſt belle,
Tout autre amant que vous s'en laiſſeroit charmer,
Et je vous dirois plus, ſi vous oſiez l'aimer.

OTHON.

Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile,
Mon cœur tout à Plautine eſt fermé pour Camille,
La beauté de l'objet, la honte de changer,
Le ſuccès incertain, l'infaillible danger,
Tout fait à tes projets d'invincibles obſtacles.

ALBIN.

Seigneur, en moins de rien il ſe fait des miracles.
A ces deux grands rivaux peut-être il ſeroit doux
D'ôter à Vinius un gendre tel que vous,
Et ſi l'un par bonheur à Galba vous propoſe...
Ce n'eſt pas qu'après tout j'en ſçache aucune choſe,
Je leur ſuis trop ſuſpect pour s'en fier à moi;
Mais ſi je vous puis dire enfin ce que j'en crois,
Je vous propoſerois, ſi j'étois en leur place.

OTHON.

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il faſſe,
Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
A faire que Galba choiſiſſe un ſucceſſeur,
Ils voudront par ce choix ſe mettre en aſſurance,
Et n'en propoſeront que de leur dépendance,
Je ſçais... Mais Vinius que j'apperçois venir ...

SCENE II.

VINIUS, OTHON, ALBIN.

VINIUS.

LAiſſez-nous ſeuls, Albin, je veux l'entretenir.

SCENE III.

VINIUS, OTHON.

VINIUS.

JE crois que vous m'aimez, Seigneur, & que ma fille
Vous fait prendre intérêt en toute la famille.
Il en faut une preuve, & non pas ſeulement
Qui conſiſte aux devoirs dont s'empreſſe un amant;
Il la faut plus ſolide, il la faut d'un grand homme,
D'un cœur digne en effet de commander à Rome,
Il faut ne pas l'aimer.

OTHON.

Quoi, pour preuve d'amour...

VINIUS.

Il faut faire encor plus, Seigneur, en ce grand jour,
Il faut aimer ailleurs.

OTHON.

Ah! que m'oſez-vous dire?

VINIUS.

VINIUS.

Je ſçais qu'à ſon hymen tout votre cœur aſpire,
Mais elle, & vous, & moi, nous allons tous périr;
Et votre change ſeul nous peut tous ſecourir.
Vous me devez, Seigneur, peut-être quelque choſe:
Sans moi, ſans mon crédit qu'à leurs deſſeins j'oppoſe,
Lacus & Martian vous auroient peu ſouffert,
Il faut à votre tour rompre un coup qui me perd,
Et qui, ſi votre cœur ne s'arrache à Plautine,
Vous enveloppera tous deux en ma ruine.

OTHON.

Dans le plus doux eſpoir de mes vœux acceptés,
M'ordonner que je change! Et vous-même!

VINIUS.

Ecoutez.
L'honneur que nous feroit votre illuſtre hyménée,
Des deux que j'ai nommés tient l'ame ſi gênée,
Que juſqu'ici Galba qu'ils obſédent tous deux,
A refuſé ſon ordre à l'effet de nos vœux.
L'obſtacle qu'ils y font, vous peut montrer ſans peine
Quelle eſt pour vous & moi leur envie & leur haine,
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont nous nous regardons,
Ils nous perdront bientôt ſi nous ne les perdons.
C'eſt une vérité qu'on voit trop manifeſte,
Et ſur ce fondement, Seigneur, je paſſe au reſte.
Galba vieil & caſſé, qui ſe voit ſans enfans,
Croit qu'on mépriſe en lui la foibleſſe des ans,
Et qu'on ne peut aimer à ſervir ſous un Maître

Qui n'aura pas le tems de le bien reconnoître.
Il voit de toutes parts du tumulte excité,
Le Soldat en Syrie eſt preſque révolté.
Vitellius avance avec ſa force unie
Des troupes de la Gaule & de la Germanie;
Ce qu'il a de vieux corps le ſouffre avec ennui,
Tous les Prétoriens murmurent contre lui,
De leur Nymphidius l'indigne ſacrifice,
De qui ſe l'immola leur demande juſtice;
Il le ſçait, & prétend par un jeune Empereur
Ramener les eſprits & calmer leur fureur.
Il eſpére un pouvoir ferme, plein, & tranquille,
S'il nomme pour Céſar un époux de Camille;
Mais il balance encor ſur ce choix d'un époux,
Et je ne puis, Seigneur, m'aſſurer que ſur vous.
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage,
Et Lacus à piſon à donné ſon ſuffrage.
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus,
Mais ſans doute il ira du côte de Lacus,
Et l'unique remede eſt de gagner Camille.
Si ſa voix eſt pour nous, la leur eſt inutile,
Nous ſerons pareil nombre, & dans l'égalité,
Galba pour cette niece aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantôt d en réſoudre.
De nos têtes ſur eux détournez cette foudre:
Je vous le dis encor, contre ces grands jaloux
Je ne me puis, Seigneur, aſſurer que ſur vous.
De votre premier choix quoi que je doive attendre,
Je vous aime encor mieux pour maître que pour gendre,
Et je ne vois pour nous qu'un naufrage certain,
S'il nous faut recevoir un Prince de leur main.

OTHON.

Ah, Seigneur! ſur ce point c'eſt trop de confiance,
C'eſt vous tenir trop ſûr de mon obeiſſance.
Je ne prends plus de loix que de ma paſſion,
Plautine eſt l'objet ſeul de mon ambition,
Et ſi votre amitié me veut détacher d'elle,
La haine de Lacus me ſeroit moins cruelle.
Que m'importe après tout, ſi tel eſt mon malheur,
De mourir par ſon ordre ou mourir de douleur?

VINIUS.

Seigneur, un grand courage, à quelque point qu'il aime,
Sçait toûjours au beſoin ſe poſſéder ſoi même,
Poppée avoit pour vous du moins autant d'appas,
Et quand on vous l'ôta, vous n'en mourutes pas.

OTHON.

Non, Seigneur, mais Poppée étoit une infidelle,
Qui n'en vouloit qu'au trône & qui m'aimoit moins qu'elle.
Ce peu qu'elle eut d'amour, ne fit du lit d'Othon
Qu'un degré pour monter à celui de Néron;
Elle ne m'épouſa qu'afin de s'y produire,
D'y ménager ſa place au haſard de me nuire.
Auſſi j'en fus banni ſous un titre d'honneur,
Et pour ne me plus voir on me fit Gouverneur.
Mais j'adore Plautine & je regne en ſon ame,
Nous ordonner d'éteindre une ſi belle flamme,
C'eſt... Je n'oſe le dire. Il eſt d'autres Romains,
Seigneur, qui ſçauront mieux appuyer vos deſſeins,
Il en eſt dont le cœur pour Camille ſoupire,

Et qui ſeront ravis de vous devoir l'Empire.

VINIUS

Je veux que cet eſpoir à d'autres ſoit permis ;
Mais êtes-vous fort ſûr qu'ils ſoient de nos amis ?
Sçavez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille ?

OTHON.

Et croyez-vous pour moi qu'elle ſoit plus facile ?
Pour moi, que d'autres vœux ...

VINIUS.

A ne vous rien céler,
Sortant d'avec Galba j'ai voulu lui parler,
J'ai voulu ſur ce point preſſentir ſa penſée,
J'en ai nommé pluſieurs pour qui je l'ai preſſée,
A leurs noms, un grand froid, un front triſte, un œil bas
M'ont fait voir auſſi-tôt qu'ils ne lui plaiſoient pas.
Au vôtre elle a rougi, puis s'eſt miſe à ſourire,
Et m'a ſoudain quitté ſans vouloir me rien dire,
C'eſt à vous qui ſçavez ce que c'eſt que d'aimer,
A juger de ſon cœur ce qu'on doit préſumer.

OTHON.

Je n'en veux rien juger, Seigneur, & ſans Plautine
L'amour m'eſt un poiſon, le bonheur m'aſſaſſine,
Et toutes les douceurs du pouvoir ſouverain
Me ſont d'affreux tourmens, s'il m'en coûte ſa main.

VINIUS.

De tant de fermeté j'aurois l'ame ravie,
Si cet excès d'amour nous aſſuroit la vie ;
Mais il nous faut le trône, ou renoncer au jour,

Et quand nous périrons, que ſervira l'amour ?

OTHON.

A de vaines frayeurs un noir ſoupçon nous livre,
Piſon n'eſt point cruel & nous laiſſera vivre.

VINIUS.

Il nous laiſſera vivre, & je vous ai nommé,
Si de nous voir dans Rome, il n'eſt point alarmé.
Nos communs ennemis qui prendront ſa conduite,
En préviendront pour lui la dangereuſe ſuite.
Seigneur, quand pour l'Empire on s'eſt vu déſi-
gner,
Il faut, quoi qu'il arrive, ou périr, ou regner.
Le poſthume Agrippa vécut peu ſous Tibere,
Néron n'épargna point le ſang de ſon beau-frere,
Et Piſon vous perdra par la même raiſon,
Si vous ne vous hâtez de prévenir Piſon.
Il n'eſt point de milieu qu'en ſaine politique...

OTHON.

Et l'amour eſt la ſeule où tout mon cœur s'appli-
que.
Rien ne vous a ſervi, Seigneur, de me nommer,
Vous voulez que je regne, & je ne ſçais qu'aimer.
Je pourrois ſçavoir plus, ſi l'aſtre qui domine
Me vouloit faire un jour regner avec Plautine;
Mais dérober ſon ame à de ſi doux appas,
Pour attacher ſa vie à ce qu'on n'aime pas !

VINIUS.

Hé bien, ſi cet amour a ſur vous tant de force,
Regnez, qui fait des loix peut bien faire un di-
vorce,
Du trône on conſidére enfin ſes vrais amis,
Et quand vous pourrez tout, tout vous ſera permis.

SCENE IV.

PLAUTINE, VINIUS, OTHON.

PLAUTINE.

NOn pas, Seigneur, non pas, quoi que le Ciel m'envoie,
Je ne veux rien tenir d'une honteuſe voie,
Et cette lâcheté qui me rendroit ſon cœur,
Sentiroit le tyran, & non pas l'Empereur.
A votre ſûreté, puiſque le péril preſſe,
J'immolerai ma flamme & toute ma tendreſſe,
Et je vaincrai l'horreur d'un ſi cruel devoir,
Pour conſerver le jour à qui me l'a fait voir:
Mais ce qu'à mes deſirs je fais de violence,
Fuit les honteux appas d'une indigne eſpérance,
Et la vertu qui dompte & bannit mon amour,
N'en ſouffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON.

Ah, que cette vertu m'apprête un dur ſupplice!
Seigneur, & le moyen que je vous obéiſſe?
Voyez, & s'il ſe peut, pour voir tout mon tourment,
Quittez vos yeux de pere, & prenez-en d'amant.

VINIUS.

L'eſtime de mon ſang ne m'eſt pas interdite;
Je lui vois des attraits, je lui vois du mérite,
Je crois qu'elle en a même aſſez pour engager;
Si quelqu'un nous perdoit, quelqu'autre à nous venger:

Par-là nos ennemis la tiendront redoutable,
Et ſa perte par-là devient inévitable.
Je vois de plus, Seigneur, que je n'obtiendrai rien,
Tant que votre œil bleſſé rencontrera le ſien,
Que le temps ſe va perdre en repliques frivoles,
Et pour les éviter, j'acheve en trois paroles
Si vous manquez le trône, il faut périr tous trois.
Prévenez, attendez cet ordre à votre choix,
Je me remets à vous de ce qui vous regarde;
Mais en ma fille & moi ma gloire ſe haſarde;
De ſes jours & des miens je ſuis maître abſolu,
Et j'en diſpoſerai comme j'ai réſolu.
Je ne crains point la mort, mais je hais l'infamie
D'en recevoir la loi d'une main ennemie,
Et je ſçaurai verſer tout mon ſang en Romain,
Si le choix que j'attends ne me retient la main.
C'eſt dans une heure ou deux que Galba ſe déclare,
Vous ſçavez l'un & l'autre à quoi je me prépare,
Réſolvez-en enſemble.

SCENE V.

OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

ARrêtez donc, Seigneur,
Et s'il faut prévenir ce mortel déshonneur,
Recevez-en l'exemple, & jugez ſi ſa honte...

PLAUTINE.

Quoi, Seigneur, à mes yeux une fureur ſi prompte?
Ce noble déſeſpoir ſi digne des Romains,
Tant qu'ils ont du courage, eſt toûjours en leurs mains,
Et pour vous & pour moi fut-il digne d'un temple,
Il n'eſt pas encor tems de m'en donner l'exemple.
Il faut vivre, & l'amour nous y doit obliger,
Pour me ſauver un pere, & pour me protéger.
Quand vous voyez ma vie à la vôtre attachée,
Faut-il que malgré moi votre ame effarouchée,
Pour m'ouvrir le tombeau hâte votre trépas,
Et m'avance un deſtin où je ne conſens pas?

OTHON.

Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'ame,
Puis-je que dans mon ſang en éteindre la flamme?
Puis-je ſans le trépas...

PLAUTINE.

Et vous ai-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné?
Si l'injuſte rigueur de notre deſtinée
Ne permet plus l'eſpoir d'un heureux hyménée,
Il eſt un autre amour dont les vœux innocens
S'élevent au-deſſus du commerce des ſens.
Plus la flamme en eſt pure & plus elle eſt durable;
Il rend de ſon objet le cœur inſéparable,
Il a de vrais plaiſirs dont ce cœur eſt charmé,
Et n'aſpire qu'au bien d'aimer & d'être aimé.

OTHON.

Qu'un tel épurement demande un grand courage!
Qu'il eſt même aux plus grands d'un difficile uſage!
Madame, permettez que je diſe à mon tour

Que tout ce que l'honneur peut ſouffrir à l'amour,
Un amant le ſouhaite, il en veut l'eſpérance,
Et ſe croit mal aimé, s'il n'en a l'aſſurance.

PLAUTINE.

Aimez-moi toutefois ſans l'attendre de moi,
Et ne m'enviez point l'honneur que j'en reçois.
Quelle gloire à Plautine, ô Ciel ! de pouvoir dire
Que le choix de ſon cœur fut digne de l'Empire,
Qu'un Héros deſtiné pour maître à l'univers,
Voulut borner ſes vœux à vivre dans ſes fers,
Et qu'à moins que d'un ordre abſolu d'elle-même,
Il auroit renoncé pour elle au diadême?

OTHON.

Ah! qu'il faut aimer peu pour faire ſon bonheur;
Pour tirer vanité d'un ſi fatal honneur!
Si vous m'aimiez, Madame, il vous ſeroit ſenſible
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fut acceſſible,
Et la néceſſité de le porter ailleurs,
Vous auroit fait déjà partager mes douleurs.
Mais tout mon déſeſpoir n'a rien qui vous alarme,
Vous pouvez perdre Othon ſans verſer une larme,
Vous en témoignez joie, & vous-même aſpirez
A tout l'excès des maux qui me ſont préparés.

PLAUTINE.

Que votre aveuglement a pour moi d'injuſtice!
Pour épargner vos maux j'augmente mon ſupplice,
Je ſouffre, & c'eſt pour vous que j'oſe m'impoſer
La gêne de ſouffrir & de le déguiſer.
Tout ce que vous ſentez, je le ſens dans mon ame,
J'ai mêmes déplaiſirs, comme j'ai même flamme,
J'ai même déſeſpoir, mais je ſçais les cacher,

Et paroître insensible afin de moins toucher.
Faites à vos desirs pareille violence,
Retenez-en l'éclat, sauvez-en l'apparence,
Au péril qui nous presse immolez le dehors,
Et pour vous faire aimer, montrez d'autres transports.
Je ne vous défends point une douleur muette,
Pourvu que votre front n'en soit point l'interprete,
Et que de votre cœur vos yeux indépendans
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Suivez, passez l'exemple, & portez à Camille
Un visage content, un visage tranquille,
Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz.

OTHON

Hélas! Madame, hélas! Que pourrai-je lui dire?

PLAUTINE.

Il y va de ma vie, il y va de l'Empire,
Réglez-vous là-dessus. Le temps se perd, Seigneur,
Adieu, donnez la main, mais gardez-moi le cœur,
Ou si c'est trop pour moi, donnez & l'un & l'autre,
Emportez mon amour & retirez le vôtre;
Mais dans ce triste état si je vous fais pitié,
Conservez-moi toûjours l'estime & l'amitié;
Et n'oubliez jamais, quand vous serez le maître,
Que c'est moi qui vous force & qui vous aide à l'être.

OTHON *seul.*

Que ne m'est-il permis d'éviter par ma mort
Les barbares rigueurs d'un si cruel effort!

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

Dis-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il paru contraint? A-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait?

FLAVIE.

J'ai tout vu, mais enfin votre humeur curieuſe,
A vous faire un ſupplice eſt trop ingénieuſe.
Quelque reſte d'amour qui vous parle d'Othon,
Madame, oubliez-en, s'il ſe peut, juſqu'au nom.
Vous vous êtes vaincue en faveur de ſa gloire,
Goûtez un plein triomphe après votre victoire:
Le dangereux récit que vous me commandez,
Eſt un nouveau combat où vous vous haſardez.
Votre ame n'en eſt pas encor ſi détachée
Qu'il puiſſe aimer ailleurs ſans qu'elle en ſoit touchée,
Prenez moins d'intérêt à l'y voir réuſſir,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAUTINE.

Je le force moi-même à ſe montrer volage,

Et regardant ſon change ainſi que mon ouvrage,
J'y prends un intérêt qui n'a rien de jaloux;
Qu'on l'accepte, qu'il regne, & tout m'en ſera doux.

FLAVIE.

J'en doute, & rarement une flamme ſi forte
Souffre qu'à notre gré ſes ardeurs...

PLAUTINE

Que t'importe?
Laiſſe-m'en le haſard, & ſans diſſimuler,
Dis de quelle maniere il a ſçu lui parler.

FLAVIE.

N'imputez donc qu'à vous ſi votre ame inquiéte
En reſſent malgré moi quelque gêne ſecrete.
Othon à la Princeſſe a fait un compliment,
Plus en homme de Cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte, enchaînant avec grace
L'excuſe du ſilence à celle de l'audace,
En termes trop choiſis accuſoit le reſpect
D'avoir tant retardé cet hommage ſuſpect.
Ses geſtes concertés, ſes regards de meſure
N'y laiſſoient aucun mot aller à l'aventure;
On ne voyoit que pompe en tout ce qu'il peignoit,
Juſques dans ſes ſoupirs la juſteſſe regnoit,
Et ſuivoit pas à pas un effort de mémoire
Qu'il étoit plus aiſé d'admirer que de croire.
Camille ſembloit même aſſez de cet avis,
Elle auroit mieux goûté des diſcours moins ſuivis,
Je l'ai vu dans ſes yeux, mais cette défiance
Avoit avec ſon cœur trop peu d'intelligence.
De ces juſtes ſoupçons ſes ſouhaits indignés

Les ont tout auſſi-tôt détruits ou dédaignés,
Elle a voulu tout croire, & quelque retenue
Qu'ait ſçu garder l'amour dont elle eſt prévenue,
On a vu par ce peu qu'il laiſſoit échapper,
Qu'elle prenoit plaiſir à ſe laiſſer tromper,
Et que ſi quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçoit le triſte Othon à ſoupirer ſans feinte,
Soudain l'avidité de regner ſur ſon cœur,
Imputoit à l'amour ces ſoupirs de douleur.

PLAUTINE.

Et ſa réponſe enfin?

FLAVIE.

Elle a paru civile,
Mais la civilité n'eſt qu'amour en Camille,
Comme en Othon l'amour n'eſt que civilité.

PLAUTINE.

Et n'a-t-elle rien dit de ſa légéreté?
Rien de la fois qu'il ſemble avoir ſi mal gardée?

FLAVIE.

Elle a ſçu rejetter cette facheuſe idée,
Et n'a pas témoigné qu'elle ſçut ſeulement
Qu'on l'eut vu pour vos yeux ſoupirer un moment.

PLAUTINE.

Mais, qu'a-t-elle promis?

FLAVIE.

Que ſon devoir fidele
Suivroit ce que Galba voudroit ordonner d'elle;
Et de peur d'en trop dire & d'ouvrir trop ſon cœur,
Elle l'a renvoyé ſoudain vers l'Empereur,
Il lui parle à préſent. Qu'en dites-vous, Madame?
Et de cet entretien que ſouhaite votre ame?
Voulez-vous qu'on l'accepte, ou qu'il n'obtienne rien?

PLAUTINE.

Moi-même à dire vrai je ne le ſçais pas bien.
Comme des deux côtés le coup me ſera rude,
J'aimerois à jouir de cette inquiétude,
Et tiendrois à bonheur le reſte de mes jours,
De n'en ſortir jamais & de douter toûjours.

FLAVIE.

Mais il faut ſe réſoudre & vouloir quelque choſe.

PLAUTINE.

Souffre ſans m'alarmer que le Ciel en diſpoſe;
Quand ſon ordre une fois en aura réſolu,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raiſon cependant céde Othon à l'Empire,
Il eſt de mon honneur de ne m'en pas dédire;
Et ſoit ce grand ſouhait volontaire ou forcé,
Il eſt beau d'achever comme on a commencé.
Mais je vois martian.

SCENE II.

MARTIAN, PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

QUe venez-vous m'apprendre?

MARTIAN.

Que de votre ſeul choix l'Empire va dépendre,
Madame.

PLAUTINE.

Quoi, Galba voudroit ſuivre mon choix?

MARTIAN.

Non, mais de ſon conſeil nous ne ſommes que trois,
Et ſi pour votre Othon vous voulez mon ſuffrage,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

PLAUTINE.

Avec?

MARTIAN.

Avec des vœux ſinceres & ſoumis,
Qui ſeront encor plus ſi l'eſpoir m'eſt permis.

PLAUTINE.

Quels vœux & quel eſpoir?

MARTIAN.

Cet important ſervice
Qu'un ſi profond reſpect vous offre en ſacrifice...

PLAUTINE.

Hé bien, il remplira mes deſirs les plus doux;
Mais pour reconnoiſſance enfin que voulez-vous?

MARTIAN.

La gloire d'être aimé.

PLAUTINE.

De qui?

MARTIAN.

De vous, Madame.

PLAUTINE.

De moi-même?

MARTIAN.

De vous, j'ai des yeux, & mon ame...

PLAUTINE.

Votre ame, en me faiſant cette civilité,
Devroit l'accompagner de plus de vérité.
On n'a pas grande foi pour tant de déférence,
Lorſqu'on voit que la ſuite a ſi peu d'apparence.

L'offre ſans doute eſt belle & bien digne d'un prix;
Mais en le choiſiſſant vous vous êtes mépris.
Si vous me connoiſſiez, vous feriez mieux paroître...

MARTIAN.

Hélas! Mon mal ne vient que de vous trop connoître.
Mais vous-même après tout ne vous connoiſſez pas,
Quand vous croyez ſi peu l'effet de vos appas.
Si vous daigniez ſçavoir quel eſt votre merite,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othon m'en ſert de preuve, il n'avoit rien aimé
Depuis que de Poppée il s'étoit vu charmé,
Bien que d'entre ſes bras Néron l'eut enlevée,
L'image de ſon cœur s'en étoit conſervée,
La mort même, la mort n'avoit pu l'en chaſſer,
A vous ſeule étoit dû l'honneur de l'effacer:
Vous ſeule d'un coup d'œil emportates la gloire
D'en faire évanouir la plus douce mémoire,
Et d'avoir ſçu réduire à de nouveaux ſouhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmants objets.
Et vous vous étonnez que pour vous je ſoupire!

PLAUTINE.

Je m'étonne bien plus que vous me l'oſiez dire:
Je m'étonne de voir qu'il ne vous ſouvient plus
Que l'heureux Martian fut l'eſclave Icélus,
Qu'il a changé de nom ſans changer de viſage.

MARTIAN.

C'eſt ce crime du ſort qui m'enfle le courage.
Lorſqu'en dépit de lui je ſuis ce que je ſuis,
On voit ce que je vaux, voyant ce que je puis.
Un pur haſard ſans nous régle notre naiſſance;

Mais

Mais, comme le mérite eſt en notre puiſſance,
La honte d'un deſtin qu'on vit mal aſſorti,
Fait d'autant plus d'honneur quand on en eſt ſorti.
Quelque tache en mon ſang que laiſſent mes ancêtres,
Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres,
Ces maîtres ont toûjours fait choix de mes pareils
Pour les premiers emplois & les ſecrets conſeils.
Ils ont mis en nos mains la fortune publique,
Ils ont ſoumis la terre à notre politique:
Patrobe, Polyclete, & Narciſſe, & Pallas
Ont dépoſé des Rois & donné des Etats;
On nous éleve au Trône au ſortir de nos chaînes,
Sous Claude on vit Félix le mari de trois Reines,
Et quand l'amour en moi vous préſente un époux,
Vous me traitez d'eſclave & d'indigne de vous!
Madame, en quelque rang que vous ayez pu naître,
C'eſt beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maître.
Vinius eſt Conſul, & Lacus eſt Préfet,
Je ne ſuis l'un ni l'autre, & ſuis plus en effet,
Et de ces Conſulats & de ces Préfectures,
Je puis quand il me plait faire des créatures,
Galba m'écoute enfin, & c'eſt être aujourd'hui,
Quoique ſans ces grands noms, le premier d'après lui.

PLAUTINE.

Pardonnez donc, Seigneur, ſi je me ſuis mépriſe,
Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autoriſe,
Je viens de me connoître, & me vois à mon tour
Indigne des honneurs qui ſuivent votre amour.

Avoir briſé ces fers fait un degré de gloire
Au-deſſus des Conſuls, des préfets du prétoire,
Et ſi de cet amour je n'oſe être le prix,
Le reſpect m'en empêche, & non plus le mépris.
On m'avoit dit pourtant que ſouvent la nature
Gardoit en vos pareils ſa premiere teinture,
Que ceux de nos Céſars qui les ont écoutés,
Ont tous ſouillé leurs noms par quelques lâchetés,
Et que pour dérober l'Empire à cette honte,
L'univers a beſoin qu'un vrai Héros y monte.
C'eſt ce qui me faiſoit y ſouhaiter Othon;
Mais à ce que j'apprens ce ſouhait n'eſt pas bon.
Laiſſons-en faire aux Dieux, & faites vous juſtice,
D'un cœur vraiment Romain dédaignez le caprice,
Cent Reines à l'envi vous prendront pour époux,
Félix en eut bien trois, & valoit moins que vous.

MARTIAN.

Madame, encore un coup ſouffrez que je vous aime,
Songez que dans ma main j'ai le pouvoir ſuprême,
Qu'entre Othon & Piſon mon ſuffrage incertain,
Suivant qu'il penchera, va faire un Souverain.
Je n'ai fait juſqu'ici qu'empêcher l'hyménée
Qui d'Othon avec vous eut joint la deſtinée,
J'aurois pu haſarder quelque choſe de plus;
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon, me ſouffrir en ſa place,
Peut-être ce ſera faire plus d'une grace,
Car de vous voir à lui ne l'eſpérez jamais.

SCENE III.

PLAUTINE, LACUS, MARTIAN, FLAVIE.

LACUS.

MAdame, enfin Galba s'accorde à vos ſouhaits,
Et j'ai tant fait ſur lui que dès cette journée,
De vous avec Othon il conſent l'hyménée.

PLAUTINE, *à Martian.*

Qu'en dites-vous, Seigneur? Pourrez-vous bien ſouffrir
Cet hymen que Lacus de ſa part vient m'offrir?
Le grand maître a parlé, voudrez-vous l'en dédire,
Vous qu'on voit après lui le premier de l'Empire?
Dois je me ravaler juſques à cet époux?
Ou dois-je par votre ordre aſpirer juſqu'à vous?

LACUS.

Quelle énigme eſt ceci, Madame?

PLAUTINE.

Sa grande ame
Me faiſoit tout à l'heure un préſent de ſa flamme,
Il m'aſſuroit qu'Othon jamais ne m'obtiendroit,
Et diſoit à demi qu'un refus nous perdroit.
Vous m'oſez cependant aſſurer du contraire,
Et je ne ſçais pas bien quelle repon e y faire.

Comme en de certains temps il fait bon s'expliquer,
En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
Grands Miniſtres d'Etat, accordez-vous enſemble,
Et je pourrai vous dire après ce qui me ſemble.

SCENE IV.

LACUS, MARTIAN.

LACUS.

VOus aimez donc Plautine, & c'eſt-là cette foi
Qui contre Vinius vous attachoit à moi?

MARTIAN.

Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque charme,
Y trouvez-vous, Seigneur, quelque ſujet d'alarme?
Le moment bienheureux qui m'en feroit l'Epoux,
Réuniroit par moi Vinius avec vous.
Par-là de nos trois cœurs l'amitié reſſaiſie
En déracineroit & haine & jalouſie.
Le pouvoir de tous trois par tous trois affermi,
Auroit pour nœud commun ſon gendre en votre ami,
Et quoi que contre vous il oſat entreprendre...

LACUS.

Vous ſeriez mon ami, mais vous ſeriez ſon gendre;
Et c'eſt un foible appui des intérêts de Cour,
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.

Quoi que veuille exiger une femme adorée,
La réſiſtance eſt vaine ou de peu de durée,
Elle choiſit ſes temps, & les choiſit ſi bien
Qu'on ſe voit hors d'état de lui refuſer rien.
Vous-même êtes vous ſûr que ce nœud la retienne
D'ajouter, s'il le faut, votre perte à la mienne?
Apprenez que des cœurs ſéparés à regret,
Trouvent de ſe rejoindre aiſément le ſecret.
Othon n'a pas pour elle éteint toutes ſes flammes;
Il ſçait comme aux maris on arrache les femmes.
Cet art ſur ſon exemple eſt commun aujourd'hui,
Et ſon maître Néron l'avoit appris de lui.
Après tout je me trompe, ou près de cette belle...

MARTIAN.

J'eſpére en Vinius, ſi je n'eſpére en elle,
Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix;
Soudain en ma faveur emportera ſon choix.

LACUS.

Quoi, vous nous donneriez vous-même Othon pour maître?

MARTIAN.

Et quel autre dans Rome eſt plus digne de l'être?

LACUS.

Ah! pour en être digne, il l'eſt & plus que tous;
Mais auſſi, pour tout dire, il en ſçait trop pour nous,
Il ſçait trop ménager ſes vertus & ſes vices,
Il étoit ſous Néron de toutes ſes délices,
Et la Luſitanie a vu ce même Othon
Gouverner en Céſar & juger en Caton.
Tout favori dans Rome & tout maître en Province,
De lâche courtiſan il s'y montra grand Prince,

Et ſon ame ployante attendant l'avenir,
Sçait faire également ſa cour & la tenir.
Sous un tel Souverain nous ſommes peu de choſe,
Son ſoin jamais ſur nous tout-à-fait ne repoſe,
Sa main ſeule départ ſes libéralités,
Son choix ſeul diſtribue Etat & dignités.
Du timon qu'il embraſſe il ſe fait le ſeul guide,
Conſulte & réſout ſeul, écoute & ſeul décide,
Et quoi que nos emplois puiſſent faire de bruit,
Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.
Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laiſſe,
En quel poſte ſous lui nous a mis ſa foibleſſe,
Nos ordres réglent tout, nous donnons, retranchons,
Rien n'eſt exécuté dès que nous l'empêchons;
Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre Cour plus groſſe que la ſienne,
Et notre indépendance iroit au dernier point,
Si l'heureux Vinius ne la partageoit point,
Notre unique chagrin eſt qu'il nous la diſpute.
L'âge met cependant Galba près de ſa chûte,
De peur qu'il nous entraîne il faut un autre appui,
Mais il le faut pour nous auſſi foible que lui.
Il nous en faut prendre un qui ſatisfait des titres,
Nous laiſſe du pouvoir les ſuprêmes arbitres.
Piſon a l'ame ſimple & l'eſprit abattu,
S'il a grande naiſſance, il a peu de vertu,
Non de cette vertu qui déteſte le crime.
Sa probité ſévere eſt digne de l'eſtime,
Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien,
Mais en un Souverain c'eſt peu de choſe, ou rien.

Il faut de la prudence, il faut de la lumiere,
Il faut de la vigueur adroite autant que fiere,
Qui pénétre, éblouiſſe, & ſeme des appas...
Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
Lui-même il nous prieta d'avoir ſoin de l'Empire,
En ſçaura ſeulement ce qu'il nous plaira dire,
Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut,
Et c'eſt-là juſtement le maître qu'il nous faut.

MARTIAN.

Mais, Seigneur, ſur le Trône élever un tel homme,
C'eſt mal ſervir l'Etat & faire opprobre à Rome.

LACUS.

Et qu'importe à tous deux de Rome & de l'Etat?
Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins d'éclat?
Faiſons nos ſûretés, & moquons-nous du reſte.
Point, point de bien public s'il nous devient funeſte,
De notre grandeur ſeule ayons des cœurs jaloux,
Nous vivons que pour nous, & ne penſons qu'à nous.
Je vous le dis encor, mettre Othon ſur nos têtes,
C'eſt nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.
Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout,
Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
Vinius en aura lui ſeul tout l'avantage.
Comme il l'a propoſé, ce ſera ſon ouvrage,
Et la mort, ou l'exil, ou les abaiſſemens,
Seront pour vous & moi ſes vrais remerciemens.

MARTIAN.

Oui, notre ſûreté veut que Piſon domine,

Obtenez-en pour moi qu'il m'aſſure Plautine,
Je vous promets pour lui mon ſuffrage à ce prix.
La violence eſt juſte après de tels mépris,
Commençons à jouir par-là de ſon Empire,
Et voyons s'il eſt homme à nous oſer dédire.

LACUS.

Quoi, votre amour toûjours fera ſon capital
Des attraits de Plautine & du nœud conjugal?
Hé bien, il faudra voir qui ſera plus utile,
D'en croire... Mais voici la Princeſſe Camille.

SCENE V.

CAMILLE, LACUS, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

JE vous rencontre enſemble ici fort à propos,
Et voulois à tous deux vous dire quatre mots.
Si j'en crois certain bruit que je ne puis vous taire,
Vous pouſſez un peu loin l'orgueil d'un miniſtere.
On dit que ſur mon rang vous étendez ſa loi,
Et que vous vous mêlez de diſpoſer de moi.

MARTIAN.

Nous, Madame?

CAMILLE.

Faut-il que je vous obéiſſe,
Moi, dont Galba prétend faire une Impératrice?

LACUS.

L'un & l'autre ſçait trop quel reſpect vous eſt dû.

CAMILLE.

Le crime en eſt plus grand, ſi vous l'avez perdu.
Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un & l'autre?

MARTIAN.

Sa penſée a voulu s'aſſurer ſur la nôtre,
Et s'étant propoſé le choix d'un ſucceſſeur,
Pour laiſſer à l'Empire un digne poſſeſſeur,
Sur ce don imprévu qu'il fait du diadême,
Vinius a parlé, Lacus a fait de même.

CAMILLE.

Et ne ſçavez-vous point, & Vinius & vous,
Que ce grand ſucceſſeur doit être mon époux?
Que le don de ma main ſuit ce don de l'Empire?
Galba par vos conſeils voudroit-il s'en dédire?

LACUS.

Il eſt toûjours le même, & nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le Ciel à révélé.
En ces occaſions, lui qui tient les Couronnes,
Inſpire les avis ſur le choix des perſonnes.
Nous avons cru d'ailleurs pouvoir ſans attentat
Faire vos intérêts de ceux de tout l'Etat;
Vous ne voudriez pas en avoir de contraires?

CAMILLE.

Vous n'avez, vous ni lui, penſé qu'à vos affaires,
Et nous offrir Piſon c'eſt aſſez témoigner...

LACUS.

Le trouvez-vous, Madame, indigne de regner?
Il a de la vertu, de l'eſprit, du courage,
Il a de plus...

CAMILLE.

De plus, il a votre ſuffrage;
Et c'eſt aſſez de quoi mériter mes refus.

Par reſpect de ſon ſang je ne dis rien de plus.

MARTIAN.

Aimeriez-vous Othon que Vinius propoſe?
Othon dont vous ſçavez que Plautine diſpoſe,
Et qui n'aſpire ici qu'à lui donner ſa foi?

CAMILLE.

Qu'il brûle encor pour elle, ou la quitte pour moi,
Ce n'eſt pas votre affaire, & votre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

LACUS.

Mais l'Empereur conſent qu'il l'épouſe aujourd'hui,
Et moi-même je viens de l'obtenir pour lui.

CAMILLE.

Vous en a-t-il prié? Dites, ou ſi l'envie...

LACUS.

Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE.

Cette amitié me charme, & je dois avouer
Qu'Othon a juſqu'ici tout lieu de s'en louer,
Que l'heureux contre-tems d'un ſi rare ſervice...

LACUS.

Madame...

CAMILLE.

Croyez-moi, mettez bas l'artifice,
Ne vous haſardez point à faire un Empereur.
Galba connoît l'Empire, & je connois mon cœur,
Je ſçais ce qui m'eſt propre, il voit ce qu'il doit faire,
Et quel Prince à l'Etat eſt le plus ſalutaire.
Si le Ciel vous inſpire, il aura ſoin de nous,
Et ſçaura ſur ce point nous accorder ſans vous.

LACUS.

Si Piſon vous déplait, il en eſt quelques autres...

CAMILLE.

N'attachez point ici mes intérêts aux vôtres,
Vous avez de l'eſprit, mais j'ai des yeux perçans,
Je vois qu'il vous eſt doux d'être les tout-puiſſans,
Et je n'empêche point qu'on ne vous continue
Votre toute-puiſſance au point qu'elle eſt venue,
Mais quant à cet époux, vous me ferez plaiſir
De trouver bon qu'enfin je puiſſe le choiſir.
Je m'aime un peu moi-même, & n'ai pas grande envie
De vous ſacrifier le repos de ma vie.

MARTIAN.

Puiſqu'il doit avec vous régir tout l'univers...

CAMILLE.

Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts?
Je vois juſqu'en vos cœurs, & m'obſtine a me taire;
Mais je pourrois enfin dévoiler le myſtere.

MARTIAN.

Si l'Empereur vous croit...

CAMILLE.

Sans doute il vous croira.
Sans doute je prendrai l'Epoux qu'il m'offrira,
Soit qu'il plaiſe à mes yeux, ſoit qu'il me choque en l'ame,
Il ſera votre maître, & je ſerai ſa femme,
Le temps me donnera ſur lui quelque pouvoir,
Et vous pourrez alors vous en appercevoir.
Voilà les quatre mots que j'avois à vous dire.
Penſez-y.

SCENE VI.

LACUS, MARTIAN.

MARTIAN.

CE courroux que Piſon nous attire...

LACUS.

Vous vous en alarmez? Laiſſons-la diſcourir,
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

MARTIAN.

Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéreſſe.

LACUS.

Plus elle m'en fait voir, plus je vois ſa foibleſſe.
Faiſons regner Piſon, & malgré ce courroux,
Vous verrez qu'elle-même aura beſoin de nous.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE.

TOn frere te l'a dit, Albiane?

ALBIANE.

Oui, Madame,
Galba choiſit Piſon, & vous êtes ſa femme,

Ou pour mieux en parler, l'eſclave de Lacus,
A moins d'un éclatant & génereux refus.

CAMILLE.

Et que devient Othon?

ALBIANE.

Vous allez voir ſa tête,
De vos trois ennemis affermir la conquête,
Je veux dire, aſſurer votre main à Piſon,
Et l'Empire aux tyrans qui font regner ſon nom.
Car comme il n'a pour lui qu'une ſuite d'ancêtres,
Lacus & Martian vont être nos vrais maîtres,
Et Piſon ne ſera qu'un Idole ſacré
Qu'ils tiendront ſur l'Autel pour répondre à leur gré.
Sa probité ſtupide autant comme farouche,
A prononcer leurs loix aſſervira ſa bouche,
Et le premier arrêt qu'ils lui feront donner,
Les défera d'Othon qui les peut détrôner.

CAMILLE.

O Dieux, que je le plains!

ALBIANE.

Il eſt ſans doute à plaindre,
Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre;
Mais comme enfin la mort finira ſon ennui,
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui.

CAMILLE.

L'hymen ſur un époux donne quelque puiſſance.

ALBIANE.

Octavie a péri ſur cette confiance.
Son ſang qui fume encor vous montre à quel deſtin
Peut expoſer vos jours un nouveau Tigillin.
Ce grand choix vous en donne à craindre deux enſemble,

Et pour moi, plus j'y ſonge, & plus pour vous je tremble.

CAMILLE.

Quel remede, Albiane?

ALBIANE.

Aimer, & faire voir...

CAMILLE.

Que l'amour eſt ſur moi plus fort que le devoir?

ALBIANE.

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave,
Et qui vous fait encor braver par un eſclave:
Songez à vos périls; & peut-être à ſon tour,
Ce devoir paſſera du côté de l'amour.
Bien que nous devions tout aux Puiſſances ſuprêmes,
Madame, nous devons quelque choſe à nous-mêmes,
Sur-tout quand nous voyons des ordres dangereux,
Sous ces grands Souverains partir d'autres que d'eux.

CAMILLE.

Mais Othon m'aime-t-il?

ALBIANE.

S'il vous aime? Ah, Madame!

CAMILLE.

On a cru que Plautine avoit toute ſon ame.

ALBIANE.

On l'a dû croire auſſi, mais on s'eſt abuſé,
Autrement Vinius l'auroit-il propoſé?
Auroit-il pu trahir l'eſpoir d'en faire un gendre?

CAMILLE.

En feignant de l'aimer, que pouvoit-il prétendre?

ALBIANE.

De s'approcher de vous & ſe faire en la Cour
Un accès libre & ſûr pour un plus libre amour.
De Vinius par-là gagnant la bienveillance,
Il a ſçu le jetter dans une autre eſpérance,
Et le flatter d'un rang plus haut & plus certain,
S'il devenoit par vous Empereur de ſa main.
Vous voyez à ces ſoins que Vinius s'applique,
En même tems qu'Othon auprès de vous s'explique.

CAMILLE.

Mais, à ſe déclarer il a bien attendu.

ALBIANE.

Mon frere juques-là vous en a répondu.

CAMILLE.

Tandis tu m'as réduite a faire un peu d'avance,
A conſentir qu'Albin combattit ſon ſilence;
Et même Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
A pu voir aiſément qu'il pourroit être aimé.

ALBIANE.

C'eſt la gêne où réduit celles de votre ſorte,
La ſcrupuleuſe loi du reſpect qu'on leur porte.
Il arrête les vœux, captive les deſirs,
Abaiſſe les regards, étouffe les ſoupirs,
Dans le milieu du cœur enchaîne la tendreſſe,
Et tel eſt en aimant le ſort d'une Princeſſe,
Que quelque amour qu'elle ait & qu'elle ait pu donner,
Il faut qu'elle devine & force à deviner.
Quelque peu qu'on lui die, on craint de lui trop dire,
A peine on ſe hazarde à jurer qu'on l'admire,

Et pour apprivoiſer ce reſpect ennemi,
Il faut qu'en dépit d'elle, elle s'offre à demi.
Voyez-vous comme Othon ſçauroit encor ſe taire,
Si je ne l'avois fait enhardir par mon frere?

CAMILLE.

Tu le crois donc qu'il m'aime?

ALBIANE.

Et qu'il lui ſeroit doux
Que vous euſſiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE.

Hélas! que cet amour, croit tôt ce qu'il ſouhaite!
Envain la raiſon parle, envain elle inquiéte,
Envain la défiance oſe ce qu'elle peut,
Il veut croire, & ne croit que parce qu'il le veut.
Pour Plautine ou pour moi je vois du ſtratageme,
Et m'obſtine avec joie à m'aveugler moi-même.
Je plains cette abuſée, & c'eſt moi qui la ſuis
Peut être, & qui me livre à d'éternels ennuis:
Peut-être en ce moment qu'il m'eſt doux de te croire,
De ſes vœux à Plautine il aſſure la gloire,
Peut-être...

SCENE II.

CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

ALBIN.

L'Empereur vient ici vous trouver,
Pour vous dire ſon choix & le faire approuver.

S'il

S'il vous déplait, Madame, il faut de la conſtance,
Il faut une fidelle & noble réſiſtance;
Il faut...

CAMILLE.

De mon devoir je ſçaurai prendre ſoin.
Allez chercher Othon pour en être témoin.

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA.

QUand la mort de mes fils déſola ma famille,
Ma niece, mon amour vous prit dès-lors pour fille,
Et regardant en vous les reſtes de mon ſang,
Je flattai ma douleur en vous donnant leur rang.
Rome qui m'a depuis chargé de ſon Empire,
Quand ſous le poids de l'âge à peine je reſpire,
A vu ce même amour me le faire accepter,
Moins pour me ſeoir ſi haut, que pour vous y porter.
Non que, ſi juſques-là Rome pouvoit renaître,
Qu'elle fut en état de ſe paſſer de maître,
Je ne me cruſſe digne en cet heureux moment
De commencer par moi ſon rétabliſſement:
Mais cet Empire immenſe eſt trop vaſte pour elle.
A moins que d'une tête un ſi grand corps chancele,

Et pour le nom des Rois, ſon invincible horreur
S'eſt d'ailleurs ſi bien faite aux loix d'un Empereur,
Qu'elle ne peut ſouffrir après cette habitude,
Ni pleine liberté, ni pleine ſervitude.
Elle veut donc un maître, & Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex, Rufus, ni moi n'avons cauſé ſa perte,
Ses crimes ſeuls l'ont faite, & le Ciel l'a ſoufferte;
Pour marque aux Souverains qu'ils doivent par l'effet
Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.
Juſques à ce grand coup un honteux eſclavage,
D'une ſeule maiſon nous faiſoit l'héritage.
Rome n'en a repris, au-lieu de liberté,
Qu'un droit de mettre ailleurs la ſouveraineté,
Et laiſſer après moi dans le trône un grand homme,
C'eſt tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome.
Prendre un ſi noble ſoin, c'eſt en prendre de vous.
Ce maître qu'il lui faut vous eſt dû pour Epoux,
Et mon zele s'unit à l'amour paternelle,
Pour vous en donner un, digne de vous & d'elle.
Jule & le grand Auguſte ont choiſi dans leur ſang
Ou dans leur alliance à qui laiſſer ce rang.
Moi, ſans conſidérer aucun nœud domeſtique,
J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la République,
Je l'ai fait de Piſon, c'eſt le ſang de Craſſus,
C'eſt celui de Pompée, il en a les vertus,
Et ces fameux héros dont il ſuivra la trace,

Joindront de ſi grands noms aux grands noms de ma race,
Qu'il n'eſt point d'hyménée en qui l'égalité
Puiſſe élever l'Empire à plus de dignité.

CAMILLE.

J'ai tâché de répondre à cet amour de pere,
Par un tendre reſpect qui chérit & révére,
Seigneur, & je vois mieux encor par ce grand choix,
Et combien vous m'aimez & combien je vous dois.
Je ſçais ce qu'eſt Piſon & quelle eſt ſa nobleſſe;
Mais ſi j'oſe à vos yeux montrer quelque foibleſſe,
Quelque digne qu'il ſoit & de Rome & de moi,
Je tremble à lui promettre & mon cœur & ma foi;
Et j'avouerai, Seigneur, que pour mon hyménée
Je crois tenir un peu de Rome où je ſuis née.
Je ne demande point la pleine liberté,
Puiſqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté;
Mais ſi vous m'impoſez la pleine ſervitude,
J'y trouverai comme elle un joug un peu bien rude,
Je ſuis trop ignorante en matiere d'Etat,
Pour ſçavoir quel doit être un ſi grand Potentat.
Mais Rome dans ſes murs n'a-t-elle qu'un ſeul homme?
N'a-t-elle que Piſon qui ſoit digne de Rome?
Et dans tous ſes Etats n'en ſçauroit-on voir deux
Que puiſſent vos bontés haſarder à mes vœux?
Néron fit aux vertus une cruelle guerre,
S'il en a dépeuplé les trois parts de la terre,
Et ſi pour nous donner de dignes Empereurs,
Piſon ſeul avec vous échappe à ſes fureurs,

Il eſt d'autres Héros dans un ſi vaſte Empire,
Il en eſt qu'après vous on ſe plairoit d'élire,
Et qui ſçauroient mêler, ſans vous faire rougir,
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
D'une vertu ſauvage on craint un dur empire;
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire,
Et puiſque ce grand choix me doit faire un époux,
Il ſeroit bon qu'il eut quelque choſe de doux;
Qu'on vit en ſa perſonne également paroître
Les graces d'un amant & les hauteurs d'un maître,
Et qu'il fut auſſi propre à donner de l'amour,
Qu'à faire ici trembler ſous lui toute ſa Cour.
Souvent un peu d'amour dans les cœurs des Monarques,
Accompagne aſſez bien leurs plus illuſtres marques,
Ce n'eſt pas qu'après tout je penſe à réſiſter,
J'aime à vous obéir, Seigneur, ſans conteſter;
Pour prix d'un ſacrifice où mon cœur ſe diſpoſe,
Permettez qu'un époux me doive quelque choſe.
Dans cette ſervitude où ſe plait mon deſir;
C'eſt quelque liberté qu'un ou deux à choiſir.
Votre Piſon peut-être aura de quoi me plaire,
Quand il ne ſera plus un mari néceſſaire,
Et ſon amour pour moi ſera plus aſſuré,
S'il voit à quels rivaux je l'aurai préféré.

GALBA.

Ce long raiſonnement dans ſa délicateſſe,
A vos tendres reſpects mêle beaucoup d'adreſſe,
Si le refus n'eſt juſte, il eſt doux & civil.
Parlez donc, & ſans feinte; Othon vous plairoit-il?

On me l'a propoſé, qu'y trouvez-vous à dire ?

CAMILLE.

L'avez-vous cru d'abord indigne de l'Empire, Seigneur ?

GALBA.

Non, mais depuis conſultant ma raiſon,
J'ai trouvé qu'il falloit lui préférer Piſon.
Sa vertu plus ſolide & toute inébranlable,
Nous fera, comme Auguſte, un ſiecle incomparable,
Ou l'autre par Néron dans le vice abymé,
Ramenera ce luxe où ſa main l'a formé,
Et tous les attentats de l'infame licence,
Dont il oſa ſouiller la ſuprême puiſſance.

CAMILLE.

Othon près d'un tel maître a ſçu ſe ménager,
Juſqu'à ce que le tems ait pu l'en dégager.
Qui ſçait faire ſa cour, ſe fait aux mœurs du Prince,
Mais il fut tout à ſoi, quand il fut en Province,
Et ſa haute vertu, par d'illuſtres effets
Y diſſipa ſoudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a ſous vous groſſi ſa renommée ;
Mais Piſon n'eut jamais de charge ni d'armée,
Et comme il a vécu juſqu'ici ſans emploi,
On ne ſçait ce qu'il vaut que ſur ſa bonne foi.
Je veux croire en faveur des Héros de ſa race,
Qu'il en a les vertus, qu'il en ſuivra la trace,
Qu'il en égalera les plus illuſtres noms,
Mais j'en croirois bien mieux de grandes actions.
Si dans un long exil il a paru ſans vice,
La vertu des bannis ſouvent n'eſt qu'artifice,
Sans vous avoir ſervi vous l'avez ramené,

Mais l'autre eſt le premier qui vous ait couronné.
Dès qu'il vit deux partis il ſe rangea du vôtre :
Ainſi l'un vous doit tout, & vous devez à l'autre.

GALBA.

Vous prendrez donc le ſoin de m'acquitter vers lui :
Et comme pour l'Empire il faut un autre appui,
Vous croirez que Piſon eſt plus digne de Rome ;
Pour ne plus en douter, ſuffit que je le nomme.

CAMILLE.

Pour Rome & ſon Empire, après vous je le crois,
Mais je doute ſi l'autre eſt moins digne de moi.

GALBA.

Doutez-en, un tel doute eſt bien digne d'une ame
Qui voudroit de Néron revoir le ſiecle infame,
Et qui voyant qu'Othon lui reſſemble le mieux...

CAMILLE.

Choiſiſſez de vous même, & je ferme les yeux.
Que vos ſeules bontés de tout mon ſort ordonnent,
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent.
Mais quand vous conſultez Lacus & Martian,
Un époux de leur main me paroît un tyran ;
Et ſi j'oſe tout dire, en cette conjoncture
Je regarde Piſon comme leur créature,
Qui regnant par leur ordre, & leur prêtant ſa voix,
Me forcera moi-même à recevoir leurs loix.
Je ne veux point d'un Trône où je ſuis leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaîne, & quoi qu'il en arrive
J'aime mieux un mari qui ſçache être Empereur,
Qu'un mari qui le ſoit, & ſouffre un gouverneur.

GALBA.

Ce n'eſt pas mon deſſein de contraindre les ames,

N'en parlons plus, dans Rome il ſera d'autres femmes
A qui Piſon envain n'offrira pas ſa foi.
Votre main eſt à vous, mais l'Empire eſt à moi.

SCENE IV.

GALBA, OTHON, CAMILLE. ALBIN, ALBIANE.

GALBA.

OThon, eſt-il bien vrai que vous aimiez Camille?

OTHON.

Cette témérité m'eſt ſans doute inutile,
Mais ſi j'oſois, Seigneur, dans mon ſort adouci...

GALBA.

Non, non, ſi vous l'aimez, elle vous aime auſſi.
Son amour près de moi vous rend de tels offices
Que je vous en fais don pour prix de vos ſervices.
Auſſi bien qu'à Lacus j'ai accordé pour vous
Qu'aujourd hui de Plautine on vous verra l'époux;
L'illuſtre & digne ardeur d'une flamme ſi belle,
M'en fait révoquer l'ordre & vous obtient pour elle.

OTHON.

Vous m'en voyez de joie interdit & confus.
Quand je me prononçois moi-même un prompt refus,
Que j'attendois l'effet d'une juſte colere,

Je ſuis aſſez heureux pour ne pas vous déplaire !
Et loin de condamner des vœux trop élevés...

GALBA.

Vous ſçavez mal encor combien vous lui devez.
Son cœur de telle force à votre hymen aſpire,
Que pour mieux être à vous il renonce à l'Empire.
Choiſiſſez donc enſemble à communs ſentimens,
Des charges dans ma Cour ou des gouvernemens.
Vous n'avez qu'à parler.

OTHON.

Seigneur, ſi la Princeſſe...

GALBA.

Piſon n'en voudra pas dedire ma promeſſe.
Je l'ai nommé Céſar pour le faire Empereur,
Vous ſçavez ſes vertus, je réponds de ſon cœur.
Adieu; pour obſerver la forme accoutumée,
Je le vais de ma main préſenter à l'armée.
Pour Camille, en faveur de cet heureux lien,
Tenez-vous aſſuré qu'elle aura tout mon bien,
Je la fais dès ce jour mon unique héritiere.

SCENE V.

OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

CAMILLE.

VOus pouvez voir par-là mon ame toute entiere,
Seigneur, & je voudrois envain la déguiſer,
Après ce que pour vous l'amour me fait oſer.

Ce que Galba pour moi prend le ſoin de vous dire...

OTHON.

Quoi donc, Madame, Othon vous coûteroit l'Empire?
Il ſçait mieux ce qu'il vaut, & n'eſt pas d'un tel prix,
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il ſe doit oppoſer à cet effort d'eſtime
Où s'abaiſſe pour lui ce cœur trop magnanime,
Et par un même effort de magnanimité,
Rendre une ame ſi haute au Trône mérité.
D'un ſi parfait amour quelles que ſoient les cauſes...

CAMILLE.

Je ne ſçais point, Seigneur, faire valoir les choſes,
Et dans ce prompt ſuccès, dont nos cœurs ſont charmés,
Vous me devez bien moins que vous ne préſumez.
Il ſemble que pour vous je renonce à l'Empire,
Et qu'un amour aveugle ait ſçu me le preſcrire;
Je vous aime, il eſt vrai, mais ſi l'Empire eſt doux,
Je crois m'en aſſurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le reſpect de ſon âge,
Du moins apparemment ſoutiendra ſon ſuffrage,
Piſon croira regner, mais peut-être qu'un jour
Rome ſe permettra de choiſir à ſon tour.
A faire un Empereur alors quoi qui l'excite,
Qu'elle en veuille la race ou cherche le mérite,
Notre union aura des voix de tous côtés,
Puiſque j'en ai le ſang, & vous les qualités.

Sous un nom ſi fameux qui vous rend préférable,
L'héritier de Galba ſera conſidérable,
On aimera ce titre en un ſi digne époux,
Et l'Empire eſt à moi, ſi l'on me voit à vous.

OTHON.

Ah! Madame, quittez cette vaine eſpérance
De nous voir quelque jour remettre en la balance.
S'il faut que de Piſon on accepte la loi,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moi.
Elle a beau murmurer contre un indigne maître,
Elle en ſouffre, pour lâche ou méchant qu'il puiſſe être.
Tibére étoit cruel, Caligula brutal,
Claude foible, Néron en forfaits ſans égal,
Il ſe perdit lui-même à force de grands crimes;
Mais le reſte a paſſé pour Princes légitimes,
Claude même, ce Claude & ſans cœur & ſans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devint furieux;
Et Narciſſe & Pallas l'ayant mis en furie,
Firent ſous ſon aveu regner la barbarie.
Il regna toutefois, bien qu'il ſe fit haïr,
Juſqu'à ce que Néron ſe fâcha d'obéir,
Et ce monſtre ennemi de la vertu Romaine,
N'a ſuccombé que tard ſous la commune haine,
Parce qu'ils ont oſé juger de vos refus,
Ce qu'oſera Piſon gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, lui qui pour vous ſoupire,
Que votre hymen chez moi laiſſe un droit à l'Empire.
Chacun ſur ce penchant voudra faire ſa cour,

Et le pouvoir ſuprême enhardit bien l'amour.
Si Néron qui m'aimoit, oſa m'ôter Poppée,
Jugez pour reſſaiſir votre main uſurpée,
Quel ſcrupule on aura du plus noir attentat,
Contre un rival enſemble & d'amour & d'Etat.
Il n'eſt point ni d'exil ni de Cuſitanie
Qui dérobe à Piſon le reſte de ma vie,
Et je ſçais trop la Cour pour douter un moment
Ou des ſoins de ſa haine ou de l'événement.

CAMILLE.

Et c'eſt-là ce grand cœur qu'on croyoit intrépide!
Le péril, comme un autre, à mes yeux l'intimide!
Et pour monter au Trône, & pour me poſſeder,
Son eſpoir le plus beau n'oſe rien hazarder!
Il redoute Piſon! Dites-moi donc de grace,
Si d'aimer en lieu même on vous a vu l'audace?
Si pour vous & pour lui le Trône eut même appas?
Etes-vous moins rivaux pour ne m'épouſer pas?
A quel droit voulez-vous que cette haine ceſſe
Pour qui lui diſputa ce trône & ſa maîtreſſe?
Et qu'il veuille oublier, ſe voyant ſouverain,
Que vous pouvez dans l'ame en garder le deſſein?
Ne vous y trompez plus, il a vu dans cette ame,
Et votre ambition & toute votre flamme,
Et peut tout contre vous, à moins que contre lui,
Mon hymen chez Galba vous aſſure un appui.

OTHON.

Hé bien, il me perdra pour vous avoir aimée,
Sa haine ſera douce à mon ame enflammée,
Et tout mon ſang n'a rien que je veuille épargner,
Si ce n'eſt que par-là que vous pouvez regner.
Permettez cependant à cet amour ſincere

De vous redire encor ce qu'il n'oſe vous taire.
En l'état qu'eſt Piſon, il vous faut aujourd'hui
Renoncer à l'Empire ou le prendre avec lui.
Avant qu'en décider, pensez-y bien, Madame,
C'eſt votre intérêt ſeul qui fait parler ma flamme.
Il eſt mille douceurs dans un grade ſi haut,
Où peut-être avez-vous moins penſé qu'il ne faut.
Peut-être en un moment ſerez-vous détrompée,
Et ſi j'oſois encor vous parler de Poppée,
Je dirois que ſans doute elle m'aimoit un peu,
Et qu'un Trône alluma bien-tôt un autre feu,
Le Ciel vous a fait l'ame & plus grande & plus belle,
Mais vous êtes Princeſſe, & femme enfin comme elle.
L'horreur de voir un autre au rang qui vous eſt dû,
Et le juſte chagrin d'avoir trop deſcendu,
Preſſeront en ſecret cette ame de ſe rendre,
Même au plus foible eſpoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout temps ſe fermer,
Mais l'Empire en tout temps a de quoi les charmer.
L'amour paſſe ou languit, & pour fort qu'il puiſſe être,
De la ſoif de regner il n'eſt pas toûjours maître.

CAMILLE.

Je ne ſçais quel amour je vous ai pu donner,
Seigneur, mais ſur l'Empire il aime à raiſonner;
Je l'y trouve aſſez fort, & même d'une force
A montrer qu'il connoît tout ce qu'il a d'amorce,
Et qu'à ce qu'il me dit touchant un ſi grand choix,
Il a daigné penſer un peu plus d'une fois.

Je veux croire avec vous qu'il eſt ferme & ſincere,
Qu'il me dit ſeulement ce qu'il n'oſe me taire,
Mais à parler ſans feinte . . .

OTHON.

Ah! Madame, croyez . . .

CAMILLE.

Oui, j'en croirai Piſon à qui vous m'envoyez,
Et vous, pour vous donner quelque peu plus de joie,
Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.
Je n'en ſuis point jalouſe, & le dis ſans courroux,
Vous n'aimez que l'Empire, & je n'aimois que vous.
N'en appréhendez rien, je ſuis femme & Princeſſe,
Sans en avoir pourtant l'orgueil ni la foibleſſe,
Et votre aveuglement me fait trop de pitié
Pour l'accabler encor de mon inimitié.

SCENE VI.

OTHON, ALBIN.

OTHON.

QUe je vois d'appareils, Albin, pour ma ruine!

ALBIN.

Seigneur, tout eſt perdu, ſi vous voyez Plautine.

OTHON.

Allons y toutefois, le trouble où je me vois
Ne peut ſouffrir d'avis que d'un cœur tout à moi.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE.

QUe voulez-vous, Seigneur, qu'enfin je vous conſeille ?
Je ſens un trouble égal d'une douleur pareille,
Et mon cœur tout à vous n'eſt pas aſſez à ſoi
Pour trouver un remede aux maux que je prévois.
Je ne ſçais que pleurer, je ne ſçais que vous plaindre.
Le ſeul choix de Piſon nous donne tout à craindre,
Mon pere vous a dit qu'il ne laiſſe à tous trois
Que l'eſpoir de mourir enſemble à notre choix ;
Et nous craignons de plus une amante irritée
D'une offre en moins d'un jour reçue & rétractée,
D'un hommage où la ſuite a ſi peu répondu,
Et d'un trône qu'envain pour vous elle a perdu.
Pour vous avec ce Trône elle étoit adorable,
Pour vous elle y renonce, & n'a plus rien d'aimable,
Où ne portera point un ſi juſte courroux,
La honte de ſe voir ſans l'Empire & ſans vous !
Honte d'autant plus grande & d'autant plus ſenſible,
Qu'elle s'y promettoit un retour infaillible,

Et que ſa main par vous croyoit trop regagner
Ce que ſon cœur pour vous paroiſſoit dédaigner.

OTHON.

Je n'ai donc qu'à mourir, je l'ai voulu, Madame,
Quand je l'ai pu ſans crime en faveur de ma flamme,
Et je le dois vouloir quand votre arrêt cruel,
Pour mourir juſtement m'a rendu criminel.
Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille,
Graces à nos malheurs ce crime eſt inutile,
Je mourrai tout à vous, & ſi pour obéir
J'ai paru mal aimer, j'ai ſemblé vous haïr,
Ma main par ce même ordre à vos yeux enhardie,
Lavera dans mon ſang ma fauſſe perfidie.
N'enviez pas, Madame, à mon ſort inhumain
La gloire de finir du moins en vrai Romain,
Après qu'il vous a plu de me rendre incapable
Des douceurs de mourir en amant véritable.

PLAUTINE.

Bien loin d'en condamner la noble paſſion,
J'y veux borner ma joie & mon ambition.
Pour de moindres malheurs on renonce à la vie,
Soyez ſûr de ma part de l'exemple d'Arrie,
J'ai la main auſſi ferme & le cœur auſſi grand,
Et quand il le faudra, je ſçais comme on s'y prend.
Si vous daignez, Seigneur, juſques-là vous contraindre,
Peut-être eſpérerois-je en voyant tout à craindre,
Camille eſt irritée & ſe peut appaiſer.

OTHON.

Me condamneriez-vous, Madame, à l'épouſer?

PLAUTINE.

Que n'y puis-je moi même oppoſer ma défenſe!

Mais ſi vos jours enfin n'ont point d'autre aſſurance,
S'il n'eſt point d'autre aſyle...

OTHON.

Ah! courons à la mort,
Ou ſi pour l'éviter il nous faut faire effort,
Subiſſons de Lacus toute la tyrannie,
Avant que me ſoumettre à cette ignominie.
J'en ſçaurai préférer les plus barbares coups,
A l'affront de me voir ſans l'Empire & ſans vous,
Aux hontes d'un hymen qui me rendoit infame,
Puiſqu'on fait pour Camille un crime de ſa flamme,
Et qu'on lui vole un trône en haine d'une foi
Qu'a voulu ſon amour ne promettre qu'à moi.
Non, que pour moi ſans vous ce Trône eut aucuns charmes,
Pour vous je le cherchois, mais non pas ſans alarmes,
Et ſi tantôt Galba ne m'eut point dédaigné,
J'aurois porté le Sceptre, & vous auriez regné.
Vos ſeules volontés, mes dignes ſouveraines,
D'un Empire ſi vaſte auroient tenu les rênes,
Vos loix...

PLAUTINE.

C'eſt donc à moi de vous faire Empereur.
Je l'ai pu, les moyens d'abord m'ont fait horreur:
Mais je ſçaurai la vaincre, & me donnant moi-même,
Vous aſſurer enſemble & vie & diadême,
Et réparer par-là le crime d'un orgueil
Qui vous dérobe un Trône, & vous offre un cercueil.
De Martian pour vous j'aurois eu le ſuffrage,

Si

Si j'avois pu ſouffrir ſon inſolent hommage,
Son amour...

OTHON.

Martian ſe connoîtroit ſi peu,
Que d'oſer...

PLAUTINE.

Il n'a pas encore éteint ſon feu;
Et du choix de Piſon quelles que ſoient les cauſes,
Je n'ai qu'à dire un mot pour brouiller bien des choſes.

OTHON.

Vous vous ravaleriez juſques à l'écouter?

PLAUTINE.

Pour vous j'irai, Seigneur, juſques à l'accepter.

OTHON.

Conſultez votre gloire, elle ſçaura vous dire...

PLAUTINE.

Qu'il eſt de mon devoir de vous rendre l'Empire.

OTHON.

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portés...

PLAUTINE.

A droit de me charmer s'il fait vos ſûretés.

OTHON.

En concevez-vous bien toute l'ignominie?

PLAUTINE.

Je n'en puis voir, Seigneur, à vous ſauver la vie.

OTHON.

L'épouſer à ma vue, & pour comble d'ennui...

PLAUTINE.

Donnez-vous à Camille, ou je me donne à lui.

OTHON.

Périſſons, périſſons, Madame, l'un pour l'autre.

Avec toute ma gloire, avec toute la vôtre,
Pour nous faire un trépas dont les Dieux ſoient jaloux,
Rendez-vous toute à moi, comme moi tout à vous:
Ou, ſi pour conſerver en vous tout ce que j'aime,
Mon malheur vous obſtine à vous donner vous-même,
Du moins de votre gloire ayez un ſoin égal,
Et ne me préférez qu'un illuſtre rival,
J'en mourrai de douleur, mais j'en mourrois de rage,
Si vous me préfériez un reſte d'eſclavage.

SCENE II.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

AH, Seigneur! empêchez que Plautine...

VINIUS.

Seigneur,
Vous empêcherez tout ſi vous avez du cœur.
Malgré de nos deſtins la rigueur importune,
Le Ciel met en vos mains toute notre fortune.

PLAUTINE.

Seigneur, que dites-vous?

VINIUS.

Ce que je viens de voir.
Que pour être Empereur il n'a qu'à le vouloir.

OTHON.

Ah, Seigneur! plus d'Empire, à moins qu'avec Plautine.

VINIUS.

Saiſiſſez-vous d'un Trône où le Ciel vous deſtine,
Et pour choiſir vous-même avec qui le remplir,
A vos heureux deſtins aidez à s'accomplir.
L'armée a vu Piſon, mais avec un murmure
Qui ſembloit mal goûter ce qu'on vous fait d'injure,
Galba ne l'a produit qu'avec ſévérité,
Sans faire aucun eſpoir de libéralité.
Il pouvoit ſous l'appas d'une feinte promeſſe,
Jetter dans les ſoldats un moment d'alégreſſe;
Mais il a mieux aimé hautement proteſter
Qu'il ſçavoit les choiſir, & non les acheter.
Ces hautes duretés à contre-temps pouſſées,
Ont rappellé l'horreur des cruautés paſſées,
Lorſque d'Eſpagne à Rome il ſema ſon chemin
Des Romains immolés à ſon nouveau deſtin,
Et qu'ayant de leur ſang ſouillé chaque contrée,
Par un nouveau carnage il y fit ſon entrée.
Auſſi durant le temps qu'à harangué Piſon,
Ils ont de rang en rang fait courir votre nom;
Quatre des plus zélés ſont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les troupes & l'Empire.
Courez donc à la place où vous les trouverez,
Suivez-les dans leur camp & vous en aſſurez,
Un temps bien pris peut tout.

OTHON.

Si cet aſtre contraire

Qui m'a ...

VINIUS.

Sans diſcourir faites ce qu'il faut faire,
Un moment de ſéjour peut tout déconcerter,
Et le moindre ſoupçon vous va faire arrêter.

OTHON.

Avant que de partir ſouffrez que je proteſte ...

VINIUS.

Partez, en Empereur vous nous direz le reſte.

SCENE III.

VINIUS, PLAUTINE.

VINIUS.

CE n'eſt pas tout, ma fille, un bonheur plus certain,
Quoi qu'il puiſſe arriver met l'Empire en ta main.

PLAUTINE.

Flatteriez-vous Othon d'une vaine chimere?

VINIUS.

Non, tout ce que j'ai dit n'eſt qu'un rapport ſincere;
Je crois te voir regner avec ce cher Othon,
Mais n'eſpére pas moins du côté de Piſon:
Galba te donne à lui. Piqué contre Camille,
Dont l'amour a rendu ſon projet inutile,
Il veut que cet hymen puniſſant les refus,
Réuniſſe avec moi Martian & Lacus,
Et trompe heureuſement les préſages ſiniſtres

De la diviſion qu'il voit en ces miniſtres.
Ainſi des deux côtés on combattra pour toi,
Le plus heureux des Chefs t'apportera ſa foi,
Sans part à ſes périls tu l'auras à ſa gloire,
Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.

PLAUTINE.

Quoi, mon cœur par vous-même à ce héros donné,
Pourroit ne l'aimer plus s'il n'eſt point couronné?
Et s'il faut qu'à Piſon ſon mauvais ſort nous livre,
Pour ce même Piſon je pourrois vouloir vivre?

VINIUS.

Si nos communs ſouhaits ont un contraire effet,
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait;
Et qui vient de donner Othon au diadême,
Pour regner à ſon tour peut ſe donner ſoi-même.

PLAUTINE.

Si pour le couronner j'ai fait un noble effort,
Dois-je en faire un honteux pour jouir de ſa mort?
Je me privois de lui ſans me vendre à perſonne,
Et vous voulez, Seigneur, que ſon trépas me donne?
Que mon cœur entraîné par la ſplendeur du rang,
Vole après une main fumante de ſon ſang?
Et que de ſes malheurs triomphante & ravie,
Je ſois l'infame prix d'avoir tranché ſa vie?
Non, Seigneur, nous aurons même ſort aujourd'hui,
Vous me verrez regner ou périr avec lui;
Ce n'eſt qu'à l'un des deux que tout ce cœur aſpire.

VINIUS

Que tu vois mal encor ce que c'eſt que l'Empire!
Si deux jours ſeulement tu pouvois l'eſſayer,

Tu ne croirois jamais le pouvoir trop payer,
Et tu verrois périr mille amans avec joie,
S'il falloit tout leur ſang pour t'y faire une voie.
Aime Othon, ſi tu peux t'en faire un ſûr appui,
Mais s'il en eſt beſoin aime-toi plus que lui,
Et ſans t'inquiéter où fondra la tempête,
Laiſſe aux Dieux à leur choix écraſer une tête.
Prens le ſceptre aux dépens de qui ſuccombera,
Et regne ſans ſcrupule avec qui regnera.

PLAUTINE.

Que votre politique a d'étranges maximes!
Mon amour, s'il l'oſoit, y trouveroit des crimes.
Je ſçais aimer, Seigneur, je ſçais garder ma foi,
Je ſçais pour un amant faire ce que je dois,
Je ſçais à ſon bonheur m'offrir en ſacrifice;
Et je ſçaurai mourir ſi je vois qu'il périſſe:
Mais je ne ſçais point l'art de forcer ma douleur
A pouvoir recueillir les fruits de ſon malheur.

VINIUS.

Tiens pourtant l'ame prête à le mettre en uſage,
Change de ſentimens ou du moins de langage,
Et pour mettre d'accord ta fortune & ton cœur,
Souhaite pour l'amant, & te garde au vainqueur.
Adieu, je vois entrer la Princeſſe Camille.
Quelque trouble où tu ſois, montre une ame tranquille,
Profite de ſa faute, & tiens l'œil mieux ouvert
Au vif & doux éclat du trône qu'elle perd.

SCENE IV.

CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE.

CAMILLE.

AGrérez-vous, Madame, un fidele ſervice
Dont je viens faire hommage à mon Impératrice?

PLAUTINE.

Je crois n'avoir pas droit de vous en empêcher,
Mais ce n'eſt pas ici qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE

Lorſque Galba vous donne à Piſon pour épouſe...

PLAUTINE.

Il n'eſt pas encor temps de vous en voir jalouſe.

CAMILLE.

Si j'aimois toutefois ou l'Empire ou Piſon,
Je pourrois déjà l'être avec quelque raiſon.

PLAUTINE.

Et ſi j'aimois, Madame, ou Piſon ou l'Empire,
J'aurois quelque raiſon de ne m'en pas dédire.
Mais votre exemple apprend aux cœurs comme le mien,
Qu'un généreux mépris quelquefois leur ſied bien.

CAMILLE.

Quoi, l'Empire & Piſon n'ont rien pour vous d'aimable?

PLAUTINE.

Ce que vous dédaignez je le tiens mépriſable,
Ce qui plaît à vos yeux, aux miens ſemble auſſi doux,

Tant je trouve de gloire à me régler ſur vous.

CAMILLE.

Donc, ſi j'aimois Othon...

PLAUTINE.

Je l'aimerois de même,
Si ma main avec moi donnoit le diadême.

CAMILLE.

Ne peut-on ſans le trône être digne de lui?

PLAUTINE

Je m'en rapporte à vous qu'il aime d'aujourd'hui.

CAMILLE.

Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des nouvelles,
Et comme vos ardeurs ont été mutuelles,
Votre exemple ne laiſſe à perſonne à douter
Qu'à moins de la couronne on peut le mériter.

PLAUTINE.

Mon exemple ne laiſſe à douter à perſonne
Qu'il pourra vous quitter à moins de la couronne.

CAMILLE.

Il a trouvé ſans elle en vos yeux tant d'appas...

PLAUTINE.

Toutes les paſſions ne ſe reſſemblent pas.

CAMILLE.

En effet, vous avez un mérite ſi rare...

PLAUTINE.

Mérite à part, l'amour eſt quelquefois bizarre,
Selon l'objet divers, le goût eſt différent,
Aux unes on ſe donne, aux autres on ſe vend.

CAMILLE.

Qui connoiſſoit Othon pouvoit à la pareille
M'en donner en amie un avis à l'oreille.

PLAUTINE.

Et qui l'eſtime aſſez pour l'élever ſi haut,
Peut quand il lui plaira m'apprendre ce qu'il vaut,
Afin que ſi mes feux ont ordre de renaître ...

CAMILLE.

J'en ai fait quelque eſtime avant que le connoître,
Et vous l'ai renvoyé dès que je l'ai connu.

PLAUTINE.

Qui vient de votre part eſt toûjours bien venu.
J'accepte le préſent, & crois pouvoir ſans honte,
L'ayant de votre main, en tenir quelque compte.

CAMILLE.

Pour vous rendre ſon ame il vous eſt venu voir?

PLAUTINE.

Pour négliger votre ordre il ſçait trop ſon devoir.

CAMILLE.

Il vous a tôt quittée, & ſon ingratitude ...

PLAUTINE.

Vous met-elle, Madame, en quelqu'inquiétude?

CAMILLE.

Non, mais j'aime à ſçavoir comment on m'obéit.

PLAUTINE.

La curioſité quelquefois vous trahit,
Et par un demi mot que du cœur elle tire,
Souvent elle dit plus qu'elle ne penſe dire.

CAMILLE.

La mienne ne dit pas tout ce que vous penſez.

PLAUTINE.

Sur tout ce que je penſe elle s'explique aſſez.

CAMILLE.

Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre,
Entend plus qu'on ne dit & qu'on ne doit entendre.

Si vous ſçaviez quel eſt mon plus ardent deſir...

PLAUTINE.

D'Othon & de Piſon je vous donne à choiſir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie,
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoie,
Mon amour, je l'avoue, en pourra murmurer,
Mais vous ſçavez qu'au vôtre il aime à déférer.

CAMILLE.

Je pourrai me paſſer de cette déférence.

PLAUTINE.

Sans doute, & toutefois ſi j'en crois l'apparence...

CAMILLE.

Briſons là, ce diſcours deviendroit ennuyeux.

PLAUTINE.

Martian que je vois vous entretiendra mieux.
Agréez ma retraite, & ſouffrez que j'évite
Un eſclave inſolent de qui l'amour m'irrite.

SCENE V.

CAMILLE, MARTIAN, ALBINE.

CAMILLE.

A Ce qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez?

MARTIAN.

Malgré ſes fiers mépris mes yeux en ſont charmés.
Cependant, pour l'Empire, il eſt à vous encore,
Galba s'eſt laiſſé vaincre, & Piſon vous adore.

CAMILLE.

De votre haut crédit c'eſt donc un pur effet?

MARTIAN.

Ne déſavouez point ce que mon zele a fait.
Mes ſoins de l'Empereur ont fléchi la colere,
Et renvoyé Plautine obéir chez ſon pere.
Notre nouveau Céſar la vouloit épouſer,
Mais j'ai ſçu le réſoudre à s'en déſabuſer,
Et Galba que le ſang preſſe pour ſa famille,
Permet à Vinius de mettre ailleurs ſa fille;
L'un vous rend la couronne, & l'autre tout ſon cœur.
Voyez mieux quelle en eſt la gloire & la douceur,
Quelle félicité vous vous étiez ôtée,
Par une averſion un peu précipitée;
Et pour vos intérêts daignez conſidérer...

CAMILLE.

Je vois quelle eſt ma faute, & puis la réparer,
Mais je veux, car jamais on ne m'a vue ingrate,
Que ma reconnoiſſance auparavant éclate,
Et n'accorderai rien qu'on ne vous faſſe heureux.
Vous n'aimez, dites-vous, cet objet rigoureux,
Et Piſon dans ſa main ne verra point la mienne,
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la ſienne:
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux,
Ne vous a pu contraindre à former d'autres vœux.

MARTIAN.

Ah! Madame, l'hymen a de ſi douces chaînes,
Qu'il lui faut peu de temps pour calmer bien des haines,
Et du moins mon bonheur ſçauroit avec éclat
Vous venger de Plautine & punir un ingrat.

CAMILLE.

Je l'avois préféré, cet ingrat, à l'Empire,

Je l'ai dit & trop haut pour m'en pouvoir dédire,
Et l'amour qui m'apprend le foible des amans,
Unit vos plus doux vœux à mes reſſentimens,
Pour me faire ébaucher ma vengeance en Plautine,
Et l'achever bientôt par ſa propre ruine.

MARTIAN.

Ah! ſi vous la voulez, je ſçais des bras tous prêts;
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos Intérêts...

CAMILLE.

Ah! que c'eſt me donner une ſenſible joie!
Ces bras que vous m'offrez, faites que je les voie;
Que je leur donne l'ordre & preſcrive le temps.
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos deſirs ſoient contens;
Que lui-même il ait vu l'hymen de ſa maîtreſſe
Livrer entre vos bras l'objet de ſa tendreſſe,
Qu'il ait ce déſeſpoir avant que de mourir:
Après, à ſon trépas vous me verrez courir.
Juſques-là gardez-vous de rien faire entreprendre.
Du pouvoir qu'on me rend vous pouvez tout attendre,
Allez vous préparer à ces heureux momens,
Mais n'exécutez rien ſans mes commandemens.

SCENE VI.

CAMILLE, ALBIANE.

ALBIANE.

VOus voulez perdre Othon! Vous le pouvez, Madame!

CAMILLE.

Que tu pénétres mal dans le fond de mon ame!
De ſon lâche rival voyant le noir projet,
J'ai ſçu par cette adreſſe en arrêter l'effet,
M'en rendre la maîtreſſe, & je ſerai ravie
S'il peut ſçavoir les ſoins que je prens de ſa vie.
Va me chercher ton frere, & fais que de ma part
Il apprenne par lui ce qu'il court de haſard,
A quoi va l'expoſer ſon aveugle conduite,
Et qu'il n'eſt plus pour lui de ſalut qu'en la fuite.
C'eſt tout ce qu'à l'amour peut ſouffrir mon courroux.

ALBIANE.

Du courroux à l'amour le retour ſeroit doux.

SCENE VII.

CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

RUTILE.

AH! Madame, apprenez quel malheur nous menace.
Quinze ou vingt révoltés au milieu de la place,
Viennent de proclamer Othon pour Empereur.

CAMILLE.

Et de leur inſolence Othon n'a point d'horreur,
Lui qui ſçait qu'auſſi-tôt ces tumultes avortent?

RUTILE.

Ils le menent au camp, ou plutôt ils l'y portent,
Et ce qu'on voit de peuple autour d'eux s'amaſſer,

Frémit de leur audace & les laiſſe paſſer.

CAMILLE.

L'Empereur le ſçait-il?

RUTILE.

Oui, Madame, il vous mande,
Et pour un prompt remede à ce qu'on appréhende,
Piſon de ces mutins va courir ſur les pas ;
Avec ce qu'on pourra lui trouver de ſoldats.

CAMILLE.

Puiſqu'Othon veut périr, conſentons qu'il périſſe,
Allons preſſer Galba pour ſon juſte ſupplice.
Du courroux à l'amour ſi le retour eſt doux,
On repaſſe aiſément de l'amour au courroux.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GALBA, CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

GALBA.

JE vous le dis encor, redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous ſoyez de ſon intelligence.
On ne pardonne point en matiere d'Etat,
Plus on chérit la main, plus on hait l'attentat,
Et lorſque la fureur va juſqu'au ſacrilege,
Le ſexe ni le ſang n'ont point de privilege.

CAMILLE.

Cet indigne ſoupçon ſeroit bientôt détruit,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon qui pour Plautine au fond du cœur ſoupire,
Othon qui me dédaigne à moins que de l'Empire,
S'il en fait ſa conquête & peut vous détrôner,
Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner?
Pourrois-je de Piſon conſpirer la ruine,
Qui m'arrachant du trône y porteroit Plautine?
Croyez mes intérêts ſi vous doutez de moi,
Et ſur de tels garants, aſſuré de ma foi,
Tournez ſur Vinius toute la défiance
Dont veut ternir ma gloire une injuſte croyance.

GALBA.

Vinius par ſon zele eſt trop juſtifié.
Voyez ce qu'en un jour il m'a ſacrifié.
Il m'offre Othon pour vous qu'il ſouhaitoit pour gendre,
Je le rends à ſa fille, il aime à le reprendre.
Je la veux pour Piſon, mon vouloir eſt ſuivi,
Je vous mets en ſa place, & l'en trouve ravi,
Son ami ſe révolte, il preſſe ma colere,
Il donne à Martian Plautine à ma priere,
Et je ſoupçonnerois un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux?

CAMILLE.

Qui veut également tout ce qu'on lui propoſe,
Dans le ſecret du cœur ſouvent veut autre choſe,
Et maître de ſon ame il n'a point d'autre foi
Que celle qu'en ſoi-même il ne donne qu'à ſoi.

GALBA.

Cet hymen toutefois eſt l'épreuve derniere

D'une foi toûjours pure, inviolable, entiere.

CAMILLE.

Vous verrez à l'effet comment elle agira,
Seigneur, & comme enfin Plautine obéira.
Sûr de ſa réſiſtance, & ſe flattant peut-être
De voir bientôt ici ſon cher Othon le maître,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir,
Il promet aiſément plus qu'il ne veut tenir.

GALBA.

Le devoir déſunit l'amitié la plus forte,
Mais l'amour aiſément ſur ce devoir l'emporte,
Et ſon feu, qui jamais ne s'éteint qu'à demi,
Intéreſſe un amant autrement qu'un ami.
J'apperçois Vinius. Qu'on m'amene ſa fille.
J'en punirai le crime en toute la famille,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter,
Mais auſſi juſques-là j'aurois tort d'éclater,
Je vois d'ailleurs Lacus.

SCENE II.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, ALBIANE.

GALBA.

HÉ bien, quelles nouvelles?
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos rebelles?

VINIUS.

Que ceux de la marine & les Illyriens

Se

Se ſont avec chaleur joints aux Prêtoriens,
Et que des bords du Nil les troupes rappellées,
Seules par leurs fureurs ne ſont point ébranlées.

LACUS.

Tous ces mutins ne ſont que de ſimples ſoldats,
Aucun des chefs ne trempe en leurs vains attentats:
Ainſi ne craignez rien d'une maſſe d'armée
Où déjà la diſcorde eſt peut-être allumée.
Si-tôt qu'on y ſçaura que le peuple à grands cris
Veut que de ces complots les auteurs ſoient proſcrits,
Que du perfide Othon il demande la tête,
La conſternation calmera la tempête,
Et vous n'avez, Seigneur, qu'à vous y faire voir,
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à ſon devoir.

GALBA.

Irons-nous, Vinius, hâter par ma préſence
L'effet d'une ſi douce & ſi juſte eſpérance?

VINIUS.

Ne haſardez, Seigneur, que dans l'extrêmité,
Le redoutable effet de votre autorité.
Alors qu'il réuſſit, tout fait jour, tout lui céde,
Mais auſſi quand il manque, il n'eſt plus de remede.
Il faut pour déployer le ſouverain pouvoir,
Sûreté toute entiere, ou profond déſeſpoir,
Et nous ne ſommes pas, Seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oſer tout, non plus que de tout craindre.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laiſſez-en rallentir l'impétuoſité,
D'elle-même elle avorte, & la peur des ſupplices
Arme contre le chef ſes plus zélés complices,

Un ſalutaire avis agit avec lenteur.

LACUS.

Un véritable Prince agit avec hauteur,
Et je ne conçois point cet avis ſalutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétuoſité,
Avant que les eſprits qu'un juſte effroi balance,
S'y puiſſent enhardir ſur notre nonchalance,
Et prennent le deſſus de ces conſeils prudens
Dont on cherche l'effet quand il n'en eſt plus temps.

VINIUS.

Vous détruiſez toûjours mes conſeils par les vôtres,
Le ſeul ton de ma voix vous en inſpire d'autres,
Et tant que vous aurez ce rare & haut crédit,
Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.
Piſon, dont l'heureux choix eſt votre digne ouvrage,
Ne ſeroit que Piſon s'il n'eut eu mon ſuffrage.
Vous n'avez ſoulevé Martian contre Othon,
Que parce que ma bouche a proféré ſon nom,
Et verriez comme un autre une preuve aſſez claire
De combien notre avis eſt le plus ſalutaire,
Si vous n'aviez fait vœu d'être juſqu'au trépas
L'ennemi des conſeils que vous ne donnez pas.

LACUS.

Et vous l'ami d'Othon, c'eſt tout dire, & peut-être
Qui le vouloit pour gendre & l'a choiſi pour maître,
Ne fait encor des vœux qu'en faveur de ce choix,
Pour l'avoir & pour maître & pour gendre à la fois.

VINIUS.

J'étois l'ami d'Othon, & le tenois à gloire,
Juſqu'à l'indignité d'une action ſi noire,
Que d'autres nommeront l'effet du déſeſpoir
Où l'a malgré mes ſoins plongé votre pouvoir.
Je l'ai voulu pour gendre & choiſi pour l'Empire;
A l'un ni l'autre choix vous n'avez pu ſouſcrire;
Par-là de tout l'Etat le bonheur s'agrandit,
Et vous voyez auſſi comme il vous applaudit.

GALBA.

Qu'un Prince eſt malheureux, quand de ceux qu'il écoute,
Le zele cherche à prendre une diverſe route!
Et que l'attachement qu'ils ont au propre ſens,
Pouſſe juſqu'à l'aigreur des conſeils differens!
Ne me trompai-je point? & puis-je nommer zele
Cette haine à tous deux obſtinément fidelle?
Qui peut-être, en dépit des maux qu'elle prévoit,
Seule en mes intérêts ſe conſulte & ſe croit?
Faites mieux, & croyez en ce péril extrême;
Vous, que Lacus me ſert; vous, que Vinius m'aime;
Ne haïſſez qu'Othon, & ſongez qu'aujourd'hui
Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

VINIUS.

J'oſe donc vous redire en ſerviteur ſincere,
Qu'il fait mauvais pouſſer tant de gens en colere,
Qu'il faut donner aux bons pour s'entre-ſoutenir,
Le temps de ſe remettre & de ſe réunir,
Et laiſſer aux méchans celui de reconnoître
Quelle eſt l'impiété de ſe prendre à ſon maître.
Piſon peut cependant amuſer leur fureur,
De vos reſſentimens leur donner la terreur,

Y joindre avec adreſſe un eſpoir de clémence
Au moindre repentir d'une telle inſolence,
Et s'il vous faut enfin aller à ſon ſecours,
Ce qu'on veut à préſent on le pourra toûjours.

LACUS.

J'en doute, & crois parler en ſerviteur ſincere,
Moi qui n'ai point d'ami que le parti contraire.
Attendons-nous, Seigneur, que Piſon repouſſé
Nous vienne enſevelir ſous l'état renverſé?
Qu'on deſcende en la place en bataille rangée?
Qu'on tienne en ce Palais votre Cour aſſiégée?
Que juſqu'au Capitole Othon aille à vos yeux,
De l'empire uſurpé rendre graces aux Dieux?
Et que le front paré de votre diadême,
Ce traître trop heureux ordonne de vous-même?
Allons, allons, Seigneur, les armes à la main,
Soutenir le Sénat & le Peuple Romain,
Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête,
Pour lui plus odieux, & pour nous plus honnête,
Et par un noble effort allons lui témoigner ...

GALBA.

Hé bien, ma niece, hé bien, eſt-il doux de regner?
Eſt-il doux de tenir le timon d'un Empire,
Pour en voir les ſoutiens toûjours ſe contredire?

CAMILLE.

Plus on voit aux avis de contrariétés,
Plus à faire un bon choix on reçoit de clartés.
C'eſt ce que je dirois, ſi je ne n'étois ſuſpecte:
Mais je ſuis à Piſon, Seigneur, & vous reſpecte,
Et ne puis toutefois retenir ces deux mots,

Que ſi l'on m'avoit crue, on ſeroit en repos.
Plautine qu'on amene aura même penſée.
D'une vive douleur elle paroît bleſſée...

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, PLAUTINE, RUTILE, ALBIANE.

PLAUTINE.

JE ne me défens point, Madame, Othon eſt mort,
De quiconque entre ici c'eſt le commun rapport,
Et ſon trépas pour vous n'aura pas tant de charmes,
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des larmes.

GALBA.

Dit-elle vrai, Rutile, ou m'en flattai-je envain?

RUTILE.

Seigneur, le bruit eſt grand, & l'auteur incertain.
Tous veulent qu'il ſoit mort, & c'eſt la voix publique,
Mais comment, & par qui, c'eſt ce qu'aucun n'explique.

GALBA.

Allez, allez, Lacus, vous-même prendre ſoin
De nous en faire voir un aſſuré témoin,
Et ſi de ce grand coup l'auteur ſe peut connoître...

SCENE IV.

GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE, PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, RUTILE, ALBIANE.

MARTIAN.

QU'on ne le cherche plus, vous le voyez paroître.
Seigneur, c'eſt par ſa main qu'un rebelle puni ...

GALBA.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini ?

ATTICUS.

Mon zele l'a pouſſée, & les Dieux l'ont conduite,
Et c'eſt à vous, Seigneur, d'en arrêter la ſuite,
D'empêcher le déſordre, & borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emportent des vainqueurs.

GALBA.

Courons-y. Cependant conſolez-vous, Plautine,
Ne penſez qu'à l'époux que mon choix vous deſtine,
Vinius vous le donne, & vous l'accepterez,
Quand vos premiers ſoupirs ſeront évaporés.
C'eſt à vous, Martian, que je la laiſſe en garde:
Comme c'eſt votre main que ſon hymen regarde,
Ménagez ſon eſprit, & ne l'aigriſſez pas.
Vous pouvez, Vinius, ne point ſuivre mes pas,
Et la vieille amitié, pour peu qu'il vous en reſte ...

VINIUS.

Ah! c'eſt une amitié, Seigneur, que je déteſte,
Mon cœur eſt tout à vous, & n'a point eu d'amis,
Qu'autant qu'on les a vus à vos ordres ſoumis.

GALBA.

Suivez, mais gardez-vous de trop de complaiſance.

CAMILLE.

L'entretien des amans hait toute autre préſence,
Madame, & je retourne en mon appartement,
Rendre graces aux Dieux d'un tel événement.

SCENE V.

MARTIAN, PLAUTINE, ATTICUS.

PLAUTINE.

Allez-y renfermer les pleurs qui vous échappent.
Les déſaſtres d'Othon ainſi que moi vous frappent;
Et ſi l'on avoit cru vos ſouhaits les plus doux,
Ce grand jour le verroit couronner avec vous.
Voilà, voilà le fruit de m'avoir trop aimée,
Voilà quel eſt l'effet...

MARTIAN.

Si votre ame enflammée...

PLAUTINE.

Vil eſclave, eſt-ce à toi de troubler ma douleur?
Eſt-ce à toi de vouloir adoucir mon malheur?
A toi, de qui l'amour m'oſe en offrir un pire?

MARTIAN.

Il eſt juſte d'abord qu'un ſi grand cœur ſoupire;
Mais il eſt juſte auſſi de ne pas trop pleurer
Une perte facile & prête à réparer.
Il eſt tems qu'un ſujet à ſon Prince fidele,
Rempliſſe heureuſement la place d'un rebelle;
Un Monarque le veut, un pere en eſt d'accord.
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'effort,
Pour bannir de ce cœur la honteuſe mémoire
D'un amour criminel qui ſouille votre gloire.

PLAUTINE.

Lâche, tu ne vaux pas que pour te démentir
Je daigne m'abaiſſer juſqu'à te répartir.
Tais-toi, laiſſe en repos une ame poſſédée
D'une plus agréable encor que triſte idée,
N'interromps plus mes pleurs.

MARTIAN.

Tournez vers moi les yeux,
Après la mort d'Othon, que pouvez-vous de mieux?

SCENE VI.

PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, DEUX SOLDATS.

PLAUTINE, *pendant que deux Soldats entrent & parlent bas à Atticus.*

Quelque inſolent eſpoir qu'ait ta folle arrogance,

Apprens que j'en ſçaurai punir l'extravagance,
Et percer de ma main ou ton cœur ou le mien,
Plutôt que de ſouffrir cet infame lien.
Connois-toi, ſi tu peux, ou connois-moi.

ATTICUS.

De grace,
Souffrez...

PLAUTINE.

De me parler tu prens auſſi l'audace?
Aſſaſſin d'un héros, que je verrois ſans toi
Donner des loix au monde, & les prendre de moi?
Toi, dont la main ſanglante au déſeſpoir me livre!

ATTICUS.

Si vous aimez Othon, Madame, il va revivre,
Et vous verrez long-temps ſa vie en ſûreté,
S'il ne meurt que des coups dont je me ſuis vanté.

PLAUTINE.

Othon vivroit encore!

ATTICUS.

Il triomphe, Madame,
Et maître de l'Etat, comme vous de ſon ame,
Vous l'allez bien-tôt voir lui-même à vos genoux,
Vous faire offre d'un ſort qu'il n'aime que pour vous,
Et dans ſa paſſion dédaigneroit la gloire,
Si vous ne vous faiſiez le prix de ſa victoire.
L'armée à ſon mérite a fait enfin raiſon,
On porte devant lui la tête de Piſon,
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire,
On rend graces pour vous aux Dieux d'un autre Empire,
Et fatigue le Ciel par des vœux ſuperflus,

En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.

MARTIAN.

Exécrable! ainſi donc ta promeſſe frivole...

ATTICUS.

Qui promet de trahir peut manquer de parole.
Si je n'euſſe promis ce lâche aſſaſſinat,
Un autre par ton ordre eut commis l'attentat,
Et tout ce que j'ai dit n'étoit qu'un ſtratageme
Pour livrer en ſes mains Lacus & Galba même.
Galba n'a rien à craindre, on reſpecte ſon nom,
Et ce n'eſt que ſous lui que veut regner Othon.
Quant à Lacus & toi, je vois peu d'apparence
Que vos jours à tous deux ſoient en même aſſurance,
Si ce n'eſt que Madame ait aſſez de bonté
Pour fléchir un vainqueur juſtement irrité.
Autour de ce Palais nous avions deux cohortes
Qui déjà pour Othon en ont ſaiſi les portes,
J'y commande, Madame, & mon ordre aujourd'hui
Eſt de vous obéir & m'aſſurer de lui.
Qu'on l'emmene, ſoldats, il bleſſe ici ma vue.

MARTIAN.

Fut-il jamais diſgrace, ô Dieux, plus imprévue!

SCENE VII.

PLAUTINE *ſeule.*

JE me trouble, & ne ſçais par quel preſſentiment
Mon cœur n'oſe goûter ce bonheur pleinement,

Il ſemble avec chagrin ſe livrer à la joie,
Et bien qu'en ces douceurs mon déplaiſir ſe noie,
Je ne paſſe de l'une à l'autre extrêmité,
Qu'avec un reſte obſcur d'eſprit inquiété.
Je ſens... Mais que me veut Flavie épouvantée.

SCENE VIII.

PLAUTINE, FLAVIE.

FLAVIE.

VOus dire que du Ciel la colere irritée,
Ou plutôt du deſtin la jalouſe fureur...

PLAUTINE.

Auroient-ils mis Othon aux fers de l'Empereur?
Et dans ce grand ſuccès la fortune inconſtante
Auroit-elle trompé notre plus douce attente?

FLAVIE.

Othon eſt libre, il regne, & toutefois, hélas!...

PLAUTINE.

Seroit-il ſi bleſſé qu'on craignit ſon trépas?

FLAVIE.

Non, par-tout à ſa vue on a mis bas les armes,
Mais enfin ſon bonheur vous va coûter des larmes.

PLAUTINE.

Explique, explique donc ce que je dois pleurer.

FLAVIE.

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

PLAUTINE.

Le mal eſt-il ſi grand?

FLAVIE.

D'un balcon, chez mon frere
J'ai vu... Que ne peut on, Madame, vous le taire!
Hélas! qu'à ma douleur n'avez-vous deviné
Que Vinius...

PLAUTINE.

Hé bien?

FLAVIE.

Vient d'être aſſaſſiné.

PLAUTINE.

Juſte Ciel!

FLAVIE.

De Lacus l'inimitié cruelle...

PLAUTINE.

Oh! d'un trouble inconnu préſage trop fidele!
Lacus...

FLAVIE.

C'eſt de ſa main que part ce coup fatal,
Tous deux près de Galba marchoient d'un pas égal,
Lorſque tournant enſemble à la premiere rue,
Ils découvrent Othon maître de l'avenue.
Cet effroi ne les fait reculer quelques pas
Que pour voir ce Palais ſaiſi par vos ſoldats,
Et Lacus auſſi tôt étincelant de rage
De voir qu'Othon par-tout leur ferme le paſſage,
Lance ſur Vinius un furieux regard,
L'approche ſans parler, & tirant un poignard...

PLAUTINE.

Le traître! Hélas! Flavie, où me vois-je réduite!

FLAVIE.

Vous m'entendez, Madame, & je paſſe à la ſuite.

Ce lâche, ſur Galba porta même fureur.
Mourez, Seigneur, dit il, *mais mourez Empereur,*
Et recevez ce coup comme un dernier hommage
Que doit à votre gloire un généreux courage.
Galba tombe, & ce monſtre enfin s'ouvrant le flanc,
Mêle un ſang déteſtable à leur illuſtre ſang.
Envain le triſte Othon à cet affreux ſpectacle,
Précipite ſes pas pour y mettre un obſtacle,
Tout ce que peut l'effort de ce cher conquérant,
C'eſt de verſer des pleurs ſur Vinius mourant,
De l'embraſſer tout mort. Mais le voilà, Madame,
Qui vous fera mieux voir les troubles de ſon ame.

SCENE IX.

OTHON, PLAUTINE, FLAVIE.

OTHON.

MAdame, ſavez-vous les crimes de Lacus?

PLAUTINE.

J'apprens en ce moment que mon pere n'eſt plus.
Fuyez, Seigneur, fuyez un objet de triſteſſe,
D'un jour ſi beau pour vous goûtez mieux l'alégreſſe.
Vous êtes Empereur, épargnez-vous l'ennui
De voir qu'un pere...

OTHON.

Hélas! je ſuis plus mort que lui,
Et ſi votre bonté ne me rend une vie,

Qu'en lui perçant le cœur un traître m'a ravie,
Je ne reviens ici qu'en malheureux amant,
Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment.
Mon amour pour vous ſeule a cherché la victoire,
Ce même amour ſans vous n'en peut ſouffrir la gloire,
Et n'accepte le nom de maître des Romains,
Que pour mettre avec moi l'univers en vos mains.
C'eſt à vous d'ordonner ce qui lui reſte à faire.

PLAUTINE.

C'eſt à moi de gémir & de pleurer mon pere;
Non que je vous impute en ma vive douleur
Les crimes de Lacus & de notre malheur;
Mais enfin...

OTHON.

Achevez, s'il ſe peut, en amante;
Nos feux...

PLAUTINE.

Ne preſſez point un trouble qui l'augmente,
Vous voyez mon devoir, & connoiſſez ma foi,
En ce funeſte état répondez, vous, pour moi.
Adieu, Seigneur.

OTHON.

De grace, encore une parole,
Madame.

SCENE X. & Derniere.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

ON vous attend, Seigneur, au Capitole;
Et le Sénat en corps vient exprès d'y monter,
Pour jurer ſur vos loix aux yeux de Jupiter.

OTHON.

J'y cours, mais quelque honneur, Albin, qu'on m'y deſtine,
Comme il n'auroit pour moi rien de doux ſans Plautine,
Souffre du moins que j'aille en faveur de mon feu,
Prendre pour y courir ſon ordre ou ſon aveu,
Afin qu'à mon retour, l'ame un peu plus tranquille,
Je puiſſe faire effort à conſoler Camille,
Et lui jurer moi-même en ce malheureux jour,
Une amitié fidelle au défaut de l'amour.

FIN.

LES

MENECHMES

OU

LES JUMEAUX,

COMÉDIE.

Par Monsieur REGNARD.

ACTEURS.

MENECHME.)
LE CHEVALIER } Freres Jumeaux.
MENECHME.)

DEMOPHON, *Pere d'Iſabelle.*

ISABELLE, *Amante du Chevalier.*

ARAMINTE, *Vieille Tante d'Iſabelle, amoureuſe du Chevalier.*

FINETTE, *Suivante d'Araminte.*

VALENTIN, *Valet du Chevalier.*

ROBERTIN, *Notaire.*

UN MARQUIS.

Mr. COQUELET, *Marchand.*

La Scene eſt à Paris dans une Place publique.

LES MENECHMES OU LES JUMEAUX, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER MENECHME.

JE ſuis tout hors de moi, maudit ſoit le Valet;
Pour me faire enrager, il ſemble qu'il ſoit fait.
Je ne puis plus long-tems ſouffrir ſa négligence;
Tous les jours, le coquin laſſe ma patience,
Il ſçait que je l'attens... Mais enfin, je le vois..
D'où viens-tu donc, Maraud: Dis, parle, répons-moi?

SCENE II.

VALENTIN, LE CHEVALIER.

VALENTIN, *portant une valiſe, la met à terre & s'aſſied deſſus.*

QUand à préſent, Monſieur, je ne puis rien vous dire ;
Un moment, s'il vous plait, ſouffrez que je reſpire ;
Je ſuis tout eſſoufflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au déſeſpoir & me jouer ces tours ?
Je ne ſçais qui me tient, que de vingt coups de canne...
Quoi, Maraud, pour aller d'ici juſqu'à la Douane
Retirer ma valiſe, il te faut tant de tems ?

VALENTIN.

Ah ! Monſieur, ces Commis ſont de terribles gens,
Les Juifs, tous Juifs qu'ils ſont, ſont moins durs, moins arabes.
Ils ne répondent point que par monoſyllabes.
Oui, non, paix, quoi, Monſieur ! ... Je n'ai pas le loiſir.
Mais, Monſieur... Revenez. Faites-moi le plaiſir...
Vous me rompez la tête, allez. Enfin, les traîtres,
Quand on a beſoin d'eux, ſont plus fiers que leurs Maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi! tu ſerois reſté juſqu'à l'heure qu'il eſt
Toûjours à la Douane?

VALENTIN.

Oh! non pas, s'il vous plait.
Voyant que le Commis qui gardoit ma valiſe,
Uſoit depuis une heure avec moi de remiſe;
Las d'avoir pour objet un viſage ennuyeux,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t'il que le vin te commande ſans ceſſe?

VALENTIN.

Vous ſçavez que chacun, Monſieur, a ſa foibleſſe;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient malgré moi dans le mauvais chemin.
Je me ſens de bien vivre une aſſez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaiſe compagnie?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, Monſieur, pour l'éviter;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, Maraud?

VALENTIN.

Monſieur, un long uſage
De parler librement me donne l'avantage
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé;
Aſſez ſouvent d'un vin bien pris & mal cuvé,
Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire;
J'ai même quelque fois prêté mon miniſtere
Pour vous donner la main & vous conduire au lit:
De ces petits excès je ne vous ai rien dit:

Nous devons nous prêter aux foibleſſes des autres,
Leur paſſer leurs défauts comme ils paſſent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin,
Si je te connoiſſois à ce ſeul vice enclin:
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte,
Tu reſſens pour le jeu la pente la plus forte.

VALENTIN.

Ah! ſi je joue un peu, c'eſt pour paſſer le tems.
Quand vous paſſez les nuits dans certains noirs brelans,
Je vous entens jurer au travers de la porte;
Je jure comme vous quand le jeu me tranſporte:
Et ce qui peut tous deux nous différencier,
Vous jurez dans la chambre, & moi ſur l'eſcalier.
Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
Buvez, jouez, aimez; je bois, je joue & j'aime:
Et ſi je ſuis coquet, c'eſt vous qui le premier,
Conſommé dans cet art, m'apprites le métier,
Vous allez chaque jour d'une ardeur vagabonde,
Faiſant rafle par-tout, de la Brune à la Blonde.
Iſabelle à préſent vous retient ſous ſa loi;
Vous l'aimez, dites-vous, je ne ſçais pas pourquoi.

LE CHEVALIER

Tu ne ſçais pas pourquoi! ſe peut-il qu'à ſes charmes,
A ſes yeux tous divins on ne rende les armes!
Je la vis chez ſa Tante, où j'en fus enchanté;
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant, pour ſa Tante Araminte,
Toute folle qu'elle eſt, vous aviez l'ame atteinte.
J'approuvois fort ce choix: outre que ſes ducats
Nous ont plus d'une fois tiré d'un mauvais pas,
J'y trouvois mon profit, vous cajoliez la Tante,
Et moi je pourchaſſois Finette la ſuivante:
Ainſi vous voyez bien. .

LE CHEVALIER.

Oui, je vois, en un mot,
Que tu fais le Docteur, & que tu n'es qu'un ſot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque ſottiſe,
Finiſſons, & chez-moi va porter ma valiſe

VALENTIN, *remettant la valiſe ſur ſon épaule.*

J'obéis: cependant ſi je voulois parler,
Sur un ſi beau ſujet je pourrois m'étaler.

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toi.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Quelle eſt cette valiſe?

VALENTIN.

Eh! parbleu, c'eſt la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ni l'air, ni la façon.

VALENTIN.

J'ai long-tems comme vous été dans le ſoupçon;
Mais de votre cachet la figure & l'empreinte,
Et l'adreſſe bien miſe ont diſſipé ma crainte.
Liſez plûtot ces mots diſtinctement écrits;

C'eſt à Monſieur Menechme, à préſent à Paris.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai ; mais enfin, quoique tu puiſſes dire ;
Je ne reconnois point cette façon d'écrire :
Enfin, ce n'eſt point là ma valiſe.

VALENTIN.

D'accord.
Cependant à la vôtre elle reſſemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais vous me prenez donc, Monſieur, pour une bête ?
En revenant de Flandre, où par trop bruſquement,
Vous avez pris congé de votre Régiment,
Et paſſant à Peronne, où fut le dernier gîte,
Nous y primes la poſte, & pour aller plus vîte,
Vous me fites porter au coche qui partoit,
Votre malle aſſez lourde, & qui nous arrêtoit.
J'obéis à votre ordre, avec zele & vîteſſe,
Je fis par le Commis mettre deſſus l'adreſſe.
Ainſi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'eſt dequoi dans l'inſtant je veux être éclairci.
Ouvre vîte, & voyons quel eſt tout ce myſtere.

VALENTIN, *tirant un paquet de Clefs.*

Dans un moment, Monſieur, je vais vous ſatisfaire.
Ouais ! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne & cadenas.

VALENTIN.

Puiſque vous le voulez, je n'y réſiſte pas.

Orſus, inſtrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu, tu me regardes?

VALENTIN.

Je ne vois là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux!

VALENTIN.

Monſieur, point de courroux,
Au troc que nous faiſons, peut-être gagnons-nous,
Et je ne crois pas, moi, que dans votre valiſe
Nous euſſions pour vingt francs de bonne marchandiſe.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, maraud, qui faiſoient mon bonheur,
Où l'aimable Iſabelle exprimoit ſon ardeur,
Qui me les rendra, dis?

VALENTIN, *tirant un paquet de Lettres de la valiſe.*

Tenez, en voilà d'autres
Qui vous conſoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER, *prenant les Lettres.*

Sçais-tu que les Railleurs & les mauvais plaiſans,
D'ordinaire, avec moi, paſſent fort mal leur tems?

(*Le Chevalier lit les Lettres pendant que Valentin fait inventaire des hardes.*)

VALENTIN.

Mon deſſein n'étoit pas de vous mettre en colere;
Mais ſans perdre de tems, faiſons notre inventaire.

(*Il tire un ſac de procès.*)

Ce meuble de chicane appartient ſûrement

A quelque homme du Maine, ou quelque Bas-
Normand.

(*Il tire un habit de Campagne*)

L'habit eſt vraiment leſte, & des plus à la mode;
Pour un ſurtout de chaſſe il me ſera commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel!

VALENTIN.

Quel eſt l'excès de cet étonnement?

LE CHEVALIER

L'aventure ne peut ſe comprendre aiſément.

VALENTIN

Qu'avez-vous donc, Monſieur? Eſt-ce quelque
vertige
Qui vous monte à la tête?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige:
Tu ne le croiras pas quand je te le dirai

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, Monſieur, je vous croirai.

LE CHEVALIER.

Je ſuis né, tu le ſçais, aſſez près de Peronne,
D'un ſang dont la valeur ne le céde à perſonne.
Tu ſçais qu'ayant perdu pere, mere, parens,
Et demeurant ſans bien dès mes plus tendres ans,
Las de paſſer mes jours dans le fond d'une terre,
Je ſuivis à quinze ans le métier de la guerre;
Un frere ſeul reſta de toute la maiſon,
Avec un Oncle avare & riche, diſoit-on;
En différens pays j'ai bruſqué la fortune,
Sans que l'on ait de moi reçu nouvelle aucune;
Et je ſçais par des gens qui m'en ont fait rapport,

Que depuis très-long-tems mon frere me croit mort.

VALENTIN.

Je le ſçais; & de plus, je ſçais que votre mere
Mourut en accouchant de vous & de ce frere;
Que vous êtes jumeaux, & que votre portrait,
En toute ſa perſonne eſt rendu trait pour trait;
Que vos airs dans les ſiens ſont ſi reconnoiſſables,
Que deux gouttes de lait ne ſont pas plus ſemblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous reſſemblions, mais ſi parfaitement
Que les yeux des plus fins s'y trompoient aiſément;
Et notre Pere même, en commençant à croître,
Nous attachoit un ſigne, afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déjà plus d'une fois;
Mais que fait cette hiſtoire au trouble où je vous vois?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai l'ame ſurpriſe,
Valentin, à ce frere appartient la valiſe;
Et j'apprens, en liſant la lettre que je tiens,
Que notre oncle eſt défunt, & qu'il laiſſe ſes biens
A ce frere jumeau qui doit ici ſe rendre.

VALENTIN.

La nouvelle en effet a de quoi vous ſurprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.

Ceci mérite bien quelque réflexion.

(Il lit.)

Je vous attens, Monſieur, pour vous rendre comptant les ſoixante mille écus que votre Oncle vous a laiſſé par teſtament. & pour épouſer Mademoiſelle Iſabelle, dont je vous ai pluſieurs fois parlé dans mes lettres: le parti vous convient fort & ſon pere Demophon ſouhaite cette affaire avec paſſion Ne manquez donc point de vous rendre au plutôt à Paris, & faites moi la grace de me croire votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

ROBERTIN.

Robertin, c'eſt le nom d'un honnête Notaire
Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere.
La date, le deſſus, & le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon eſprit.
Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moi, ſa valiſe au coche aura fait mettre,
Et dans le même tems ce rapport de grandeur,
De cachet & de nom a cauſé ton erreur;
Et je conclus enfin, ſans être fort habile,
Que mon frere eſt déjà peut-être en cette Ville.

VALENTIN.

Cela pourroit bien être, & je ſuis ſtupéfait
Des effets ſurprenants que le hazard a fait.
Il faut que juſtement je faſſe une mépriſe,
Et que notre bonheur vienne de ma ſottiſe:
Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,
Qui laiſſe de grands biens dont il vous a fruſtré;
Un frere qui reçoit tous les biens qu'on lui laiſſe,
Et qui vient enlever encor votre Maîtreſſe.
Voilà tout à la fois cinq ou ſix incidens

Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout, & de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand beſoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre ſoin.
Ils ſont à moi du moins tout autant qu'à mon frere;
Mais il faut déterrer le frere & le Notaire:
Va, cours, informe-toi, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoiſſez mon zele & mon empreſſement;
Et s'il eſt à Paris, j'ai des amis fideles,
Qui dans une heure au plus m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle ſçait mon retour:
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul ſoupçon de ma nouvelle flâme.
Tu ſçais le caractere & l'eſprit de la Dame:
Elle eſt vieille & jalouſe à déſoler les gens;
Ses airs & ſes diſcours ſont tous impertinens;
Enfin, c'eſt une folle, & qui veut qu'on la flatte.
Quoiqu'un rayon d'eſpoir pour mon amour éclate,
Incertain du ſuccès, je la veux ménager.
Retourne à la Douane, au Coche, au Meſſager:
Mais Araminte ſort; va vîte où je t'envoie.

SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE, LE CHEVALIER.

ARAMINTE.

NOus revertons Menechme aujourd'hui, quelle joie!
Je ne puis demeurer en place, ni chez moi.
Pareil empreſſement doit l'agiter, je crois:
Comment me trouves-tu? dis, Finette?

FINETTE.

Charmante.
Votre beauté ſurprend, ravit, enleve, enchante.
Il ſemble que l'amour dans ce jour ſi charmant,
Ait pris ſoin par mes mains de votre ajuſtement.

ARAMINTE.

Cette Fille toûjours eut le goût admirable.
Ah, Monſieur, vous voilà! Quel deſtin favorable,
Plus que je n'eſperois preſſe votre retour?
Et quel Dieu près de moi vous ramene?

LE CHEVALIER.

L'amour.

ARAMINTE.

L'amour? Le pauvre enfant!

LE CHEVALIER.

Votre aimable préſence
Me dédommage bien des chagrins de l'abſence.
Non, je ne vois que vous, qui, ſans art, ſans ſecours,

Puiſſiez paroître ainſi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fi donc, badin! L'amour quelquefois, quoiqu'abſente,
A votre ſouvenir me rendoit-il préſente?
Votre portrait charmant, & qui fait tout mon bien,
Me conſoloit un peu d'une abſence effroyable,
Le mien a-t'il ſur vous fait un effet ſemblable?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me ſuit en tous lieux;
La nuit même ne peut vous cacher a mes yeux;
Et cette nuit encor je rappelle mon ſonge:
O douce illuſion d'un aimable menſonge!
Je me ſuis figuré dans mon premier ſommeil,
Etre dans un jardin au lever du Soleil;
Que l'Aurore vermeille, avec ſes doigts de roſes,
Avoit ſemé des fleurs nouvellement écloſes:
Là, ſur le bord charmant d'un ſuperbe canal,
Qui reçoit dans ſon ſein un torrent de criſtal,
Où cent flots écumans & tombant en caſcades,
Semblent être pouſſés par autant de Naïades;
Là, dis-je, repoſant ſur un lit de roſeaux,
Je vous vis ſur un char ſortir du fond des eaux,
Vous aviez de Venus, & l'habit & la mine,
Cent mille Amours pouſſoient une Conque marine,
Et les Zéphirs badins volant de toutes parts,
Faiſoient au gré des airs flotter des étendards.

FINETTE.

Ah, Ciel! le joli rêve.

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame à cet aſpect d'étonnement ſaiſie . . .

ARAMINTE.

Et j'étois la Venus flottant ſur ce canal?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous même en propre original.
L'eſprit donc enchanté d'un ſi noble ſpectacle,
Je me ſuis avancé près de vous ſans obſtacle.

ARAMINTE.

De grace, dites-moi, parlant ſincérement,
Sous l'habit de Venus avois-je l'air charmant?
Le port noble & divin?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde:
Vous ſentiez la Déeſſe une lieue à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le Jardin à mes yeux a diſparu ſoudain;
Et je me ſuis trouvé dans une grotte obſcure,
Que l'art embelliſſoit autant que la nature.
Là, dans un plein repos, & couronné de fleurs,
Je vous perſuadois de mes vives douleurs.
Vous vous laiſſiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Venus la douceur naturelle,
Lorſque par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon valet en entrant a cauſé mon réveil.

ARAMINTE.

Je ſuis au déſeſpoir de cette circonſtance,
Et voilà des Valets l'ordinaire imprudence;
Toûjours mal à propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon ſonge n'eſt pas fait, & je veux l'achever.

ARAMINTE.

ARAMINTE.

D'accord; mais je voudrois que pour vous ſatisfaire,
Votre bonheur toûjours ne fut pas en chimere,
Et qu'un heureux hymen entre nous concerté,
Put donner à vos feux plus de réalité;
Mais j'en crains le retour; dans le ſiecle où nous ſommes,
Le dégoût dans l'hymen eſt naturel aux hommes,
Et la poſſeſſion ſouvent du premier jour,
Leur ôte tout le ſel & le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, pour vous mon amour eſt extrême;
Je ſens qu'il doit aller par-delà la mort même;
Et ſi par un malheur que je n'oſe prévoir,
Votre mort... Ah! grands Dieux! quel affreux déſeſpoir!
Mon ame, en y penſant, de douleur poſſédée...

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeſte idée;
Et pour mieux célébrer le plaiſir du retour,
Je veux que nous dînions enſemble dans ce jour;
J'ai fait dès ce matin inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, cet honneur m'eſt bien avantageux.
Une affaire à préſent m'arrache de ces lieux:
Pour revenir plutôt je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez, je vous attens avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens ſur mes pas.

SCENE IV.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'Amour qu'il a pour moi ne s'imagine pas ;
Mais en revanche auſſi je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu ?

FINETTE.

Sa figure eſt jolie.
Son Valet Valentin n'eſt pas mal fait auſſi ;
Nous nous aimons un peu ; mais quelqu'un vient ici.
C'eſt Demophon.

SCENE V.

DEMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

BOnjour, ma ſœur.

ARAMINTE.

Bonjour, mon frere.

DEMOPHON.

Bonjour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici, comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer.

DEMOPHON.

Votre niece Iſabelle eſt d'âge à marier;
Et Monſieur Robertin, dont je connois le zele,
A ſçu me ménager un bon parti pour elle;
Un jeune homme doué d'eſprit & de vertus,
Poſſédant, qui plus eſt, ſoixante mille écus
D'un Oncle qui l'a fait unique légataire,
Dont le dit Robertin eſt le dépoſitaire:
Et j'apprens par les mots du billet que voici,
Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

J'en ſuis vraiment fort aiſe.

DEMOPHON.

Or donc, ce mariage
Etant pour la famille un fort grand avantage,
Et vous voyant déjà, ma ſœur, ſur le retour,
N'ayant, comme je crois, nul penchant pour l'amour,
Je me ſuis bien promis qu'en faveur de l'affaire,
Vous feriez de vos biens donation entiere,
Vous gardant l'uſufruit juſques à votre mort.

ARAMINTE.

Juſqu'à ma mort? vraiment ce projet me plait fort;
Vous vous êtes promis, il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je crois, peut encor me permettre
D'aſpirer à l'Hymen, & d'avoir des enfans.

DEMOPHON.

Vous moquez-vous, ma ſœur? vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moi? j'ai cinquante ans? moi, Finette?

FINETTE.

Quels reproches!
Hélas! on n'eſt jamais trahi que par ſes proches:
A cauſe que Madame a vécu quelque tems,
On ne la croit plus jeune! Il eſt de ſottes gens!

DEMOPHON.

Ma ſœur, dans mon calcul je crois vous faire grace;
Et je raiſonne ainſi: J'en ai cinquante, & paſſe:
Vous êtes mon aînée: *ergo*, dans un ſeul mot,
Vous voyez ſi j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre *ergo* n'eſt qu'un ſot;
Et je ſçais fort bien, moi, que cela ne peut être.
Ma jeuneſſe à mon teint ſe fait aſſez connoître.
Ce que je puis vous dire en termes clairs & nets,
C'eſt qu'il faut de mon bien vous paſſer pour jamais;
Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes,
Que malgré les complots qu'en votre ame vous faites,
Je prétens enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfans que j'aurai, vous, & ma niece. Adieu.
C'eſt moi qui vous le dis, m'entendez-vous, mon frere?
Allons, Finette, allons.

DEMOPHON.

Le joli Caractere!

FINETTE.

Monſieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plait, de meilleurs Almanachs.
Ma Maîtreſſe eſt encor, malgré vous, jeune & belle,
Et tous les connoiſſeurs vous la ſoutiendront telle.

SCENE VI.

DEMOPHON.

JE jugeois à peu près quels ſeroient ſes diſcours,
Et j'ai fort prudement cherché d'autres ſecours.
Allons voir le Notaire, & prenons des meſures
Pour rendre, s'il ſe peut, les affaires bien ſûres.
Si l'homme en queſtion eſt tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plutôt l'hymen dont il s'agit.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

VOtre frere eſt trouvé, mais ce n'eſt pas ſans peine;
Vous m'en voyez, Monſieur, encor tout hors d'haleine;
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout;
Au Coche, au Meſſager, à la Poſte, & par-tout;
Et je vous avertis que je n'ai paſſé rue,
Où quelque créancier ne m'ait choqué la vue;

J'ai même rencontré ce Gaſcon, ce Marquis
A qui depuis un an nous devons cent Louis.

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir ſi long-tems cette ſomme;
Il me l'a; tu le ſçais, prêtée en galant homme;
Et du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux. Ne ſçachant plus enfin quel parti prendre,
A la Douane encor j'ai bien voulu me rendre;
Là j'ai vu votre frere au milieu des Commis,
Qui s'emportoit contre eux du quiproquo commis;
Je l'ai connu de loin; & cette reſſemblance
Dont vous m'avez parlé, paſſe toute croyance.
Le viſage & les traits, l'air & le ton de voix,
Ce n'eſt qu'un, je m'y ſuis trompé plus d'une fois:
Son eſprit, il eſt vrai, n'eſt pas ſemblable au vôtre.
Il eſt bruſque, impoli, ſon humeur eſt toute autre;
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris,
Et c'eſt un franc Picard qui tient de ſon pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudeſſe,
Dans un provincial nourri ſans politeſſe;
Et ce n'eſt qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air Sauvage & dur qui regne encor en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'obſervois ſa querelle,
Et quand il eſt ſorti, j'ai fait briller mon zele;
J'ai flatté ſon eſprit: enfin, j'ai ſi bien fait,
Qu'il veut, comme je crois, me prendre pour valet.

Il s'eſt même informé pour une hôtellerie :
Moi, dans les hauts projets dont mon ame eſt remplie,
J'ai d'abord enſeigné l'Auberge que voici ;
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels ſont ces hauts projets dont ton ame eſt charmée ?

VALENTIN.

La fortune aujourd'hui me paroit déſarmée.
Tantôt, chemin faiſant, j'ai cru, ſans me flatter ;
Que de la reſſemblance on pourroit profiter,
Pour obtenir plutôt Iſabelle du Pere,
Et tirer, qui plus eſt, cet argent du Notaire.
Ce ſeroient deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment.

VALENTIN

Cela pourroit peut-être arriver aiſément.
A notre Campagnard nous donnerions la Tante :
Pour vous, ſeroit la Niece, & pour moi, la Servante.

LE CHEVALIER.

Mais, comment ferons nous en ce hardi deſſein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train ?

VALENTIN.

Il faut premierement quitter cette parure,
Prendre d'un héritier l'habit & la figure,
L'air entre triſte & gai. Le deuil vous ſied-il bien ?

LE CHEVALIER.

Si c'eſt comme héritier, ma foi, je n'en ſçais rien ;
Jamais ſucceſſion ne m'eſt encor venue.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la premiere vue;
Imposez au Notaire & soyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ai de tromper mon frere au fond quelque scrupule.

VALENTIN.

Quelle délicatesse & vaine & ridicule!
Nantissez-vous de tout, sans rien mettre au hazard;
Après, à votre gré vous lui ferez sa part.
S'il tenoit cet argent, il se pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un si bon caractere.

LE CHEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur,
C'est pour mieux mériter Isabelle & son cœur.
Je l'adore; je puis te dire en confiance,
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence;
Son pere n'en sçait rien, & ne me connoît pas;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait aucun pas;
Et n'ayant pour tout bien que la cape & l'épée,
Toute mon espérance auroit été trompée;
Quelque raison encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle est-elle?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,
Et promis par écrit d'épouser Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement banniſſez votre crainte.
Bon! Si l'on épousoit autant que l'on promet,
On se marieroit plus que la Loi ne permet.

Allons au fait: pour mettre en état notre affaire,
Il faut être vêtu comme l'eſt votre frere;
Il porte le grand deuil, ſon linge eſt éfilé,
Un baudrier noué, d'un crêpe tortillé;
Sa perruque de peu différe de la vôtre;
Ainſi vous n'aurez pas beſoin d'en prendre une autre.
Allez vous encrêper ſans perdre un ſeul inſtant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre choſe à faire;
Vous dînerez demain: je crois voir votre frere;
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas;
Vous, de cet autre ici, marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais, dis-moi cependant...

VALENTIN.

Je n'ai rien à vous dire;
De tout, dans ce moment, je ſçaurai vous inſtruire.

SCENE II.

MENECHME *en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

A La fin vous voilà, Monſieur. Depuis long-tems,
Pour tenir ma parole ici je vous attens.

MENECHME.

Oui, vraiment, me voilà; mais j'ai cru de ma vie
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays! Quel enfer! J'ai fait cent mille tours;
Je n'ai jamais couru tant de riſque en mes jours.
On ne peut faire un pas, que l'on ne trouve un piege;
Par-tout quelque filou m'inveſtit & m'aſſiége;
Là, l'épée à la main, des Archers malfaiſans
Semblent vouloir ſaiſir les plus honnêtes gens.
Un Fiacre me couvrant d'un déluge de boue,
Contre le mur voiſin m'écraſe de ſa roue;
Et me voulant ſauver, des porteurs inhumains,
De leur maudit Bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus! quels cris! je crois qu'en cette Ville
Le Diable a pour jamais élu ſon domicile.

VALENTIN.

Oh! Paris eſt un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment? J'aimerois mieux cent fois être au ſabbat.
Un bois plein de voleurs eſt plus ſûr. Ma valiſe,
Contre la foi publique en arrivant m'eſt priſe;
On la change en une autre, où ce qu'il fut dedans,
A le bien eſtimer, ne vaut pas quinze francs:
Des billets doux de femmes y ſont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu ſur ſes gardes.

MENECHME.

Je ne le vois que trop: ſuffit, ce coup de main

Me rendra déſormais plus alerte & plus fin.
Heureuſement encor laiſſant ma malle au coche,
Je mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occaſion on voit les gens d'eſprit.
Je vous ai dans ce lieu fait préparer un lit
Dans un appartement fort propre & fort tranquille;
Comptez vous de reſter long-tems en cette ville?

MENECHME.

Le moins que je pourrai, je n'ai que trop ſujet
De me louer fort d'elle, & d'être ſatisfait.
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'eſt pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre auſſi ſoixante mille écus,
Qu'un oncle que j'avois, & qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il eſt mort, par grace ſinguliere
M'a laiſſé depuis peu comme à ſon Légataire.

VALENTIN.

Tout eſt-il pour vous ſeul, Monſieur?

MENECHME.

Aſſurément,
La guerre m'a défait d'un frere, heureuſement.
Depuis près de vingt ans, à la fleur de ſon âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'eſt point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui faſſe paix,
Et dans tous vos deſſeins vous donne un plein ſuccès.

Si vous avez beſoin de mon petit ſervice,
Vous pouvez m'employer, Monſieur, à tout office;
Je connois tout Paris, & je ſuis toûjours prêt
A ſervir mes amis ſans aucun intérêt.

MENECHME.

Ne ſçauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête Bourgeois que Demophon l'on nomme?

VALENTIN.

Demophon?

MENECHME

Juſtement, c'eſt ainſi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui vous peut mieux que moi enſeigner ſa maiſon?
Nous irons. Avez-vous avec lui quelque affaire?

MENECHME.

Oui. Sçauriez-vous où demeure un Notaire,
Qu'on nomme Robertin?

VALENTIN.

Ah! vraiment, je le crois,
Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer qu'à moi:
Il eſt de mes amis, & nous irons enſemble.
Mais j'apperçois Finette: ah! juſte Ciel! je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

SCENE III.

FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

FINETTE.

QUe diantre fais-tu là planté comme un piquet ?
Le diner ſe morfond, ma maîtreſſe s'ennuie.
Ah ! vous voilà, Monſieur, vraiment j'en ſuis ravie.

MENECHME.

Et pourquoi donc ?

FINETTE.

J'allois au devant de vos pas :
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas :
Ma Maîtreſſe ne peut en deviner la cauſe.
Mais, qu'eſt ce donc, Monſieur, quelle métamorphoſe ?
Pourquoi cet habit noir & ce lugubre accueil ?
En peu de tems, vraiment, vous avez pris le deuil.
Faut il pour un dîner s'habiller de la ſorte ?
Venez-vous d'un convoi, Monſieur ?

MENECHME.

Que vous importe ?
Je ſuis comme il me plait : les filles en ces lieux
Ont l'abord familier, & l'eſprit curieux.

VALENTIN.

C'eſt l'humeur du Pays ; & ſans beaucoup d'inſtance,
Avec les étrangers elles font connoiſſance.

FINETTE.

Mon zele de ces ſoins ne peut ſe diſpenſer ;
A ce qui vous ſurvient je dois m'intéreſſer:
Ma Maîtreſſe a pour vous une tendreſſe extrême,
Et je dois l'imiter.

MENECHME.

Votre Maîtreſſe m'aime ?

FINETTE.

Ne le ſçavez-vous pas ?

MENECHME.

Je veux être pendu,
Si juſqu'à ce moment je n'ai jamais rien ſçu.

FINETTE.

Vous en avez pourtant fait déjà quelque épreuve ;
Et ſi vous en voulez de plus ſolides preuves,
Quand vous ſouhaiterez, vous ſerez ſon Epoux.

MENECHME.

Je ſerai ſon Epoux ?

FINETTE.

Oui, vraiment.

MENECHME.

Qui ? moi ?

FINETTE.

Vous.
Vous n'avez pas, je crois, d'autre deſſein en tête.

MENECHME.

La propoſition eſt, ma foi, fort honnête.
Voilà, ſur ma parole, une Agente d'Amour.

VALENTIN.

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour,

Mille amans ſont venus s'offrir à ma Maîtreſſe:
Mais Menechme eſt le ſeul qui flatte ſa tendreſſe.

MENECHME.

D'où ſçavez-vous mon nom?

FINETTE.

D'où ſçavez-vous le mien?

MENECHME.

D'où je ſçais le vôtre?

FINETTE.

Oui.

MENECHME.

Je n'en ſçus jamais rien;
Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoi bon cette feinte?
Je me nomme Finette, & ſers chez Araminte;
Et plus de mille fois je vous ai vu chez nous.

MENECHME.

Vous ſervez chez elle?

FINETTE.

Oui.

MENECHME.

Ma foi, tant pis pour vous.
Je ne m'y connois pas; ou bien, ſur ma parole,
Vous êtes-là, ma mie, en très-mauvaiſe école.

FINETTE.

Laiſſons ce badinage; en un mot, comme en cent,
Ma Maîtreſſe, à dîner chez elle vous attend;
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a dans ce repas invité ſon amie,
Belle, & de bonne humeur, qui loge en ſon quartier.

MENECHME.

Votre Maîtreſſe fait un fort joli métier.

FINETTE, *à Valentin.*

Mais, parle-moi donc, toi; quelle vapeur nouvelle
A pu dans un moment déranger ſa cervelle?

VALENTIN, *bas à Finette.*

Depuis un certain tems il eſt aſſez ſujet
A des diſtractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un diſcours vain & vague,
A tel point qu'on diroit, ma foi, qu'il extravague.

FINETTE.

Tantôt il paroiſſoit aſſez ſage: & peut-on
Perdre en ſi peu de tems, & mémoire & raiſon?
Voulez-vous, de bon ſens, me dire une parole?

MENECHME.

Mais, vous même, ma mie, êtes-vous ivre ou folle,
De me baliverner avec vos contes bleus,
Et me faire enrager pendant une heure ou deux?
Qu'eſt-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une amie, un dîner, & cent diſcours encore,
Tous plus ſots l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend
Non plus qu'à de l'Algébre, ou bien de l'Alcoran.

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raiſonnable,
Ni dîner au logis?

MENECHME.

Non, je me donne au diable.
Votre Maîtreſſe ailleurs, en ſes nobles projets,
Peut à d'autres oiſeaux tendre ſes trébuchets;
Et vous, ſon Emiſſaire & ſon unique Agente,
C'eſt un vilain emploi que celui d'intrigante;

Quelque

Quelque malheur enfin vous en arrivera,
Je vous en avertis, quittez ce métier-là;
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons ſi dans peu vous aurez l'inſolence
De faire à ma Maîtreſſe un diſcours auſſi ſot:
Je vais lui dire tout ſans oublier un mot.
Adieu, digne Valet d'un trop indigne Maître,
J'eſpére que dans peu nous nous ferons connoître.
Je ne le connois plus, & ne ſçais où j'en ſuis.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

QUelle Ville, bon Dieu! quel étrange Pays!
On me l'avoit bien dit que ces femmes coquettes,
Pour faire réuſſir leurs pratiques ſecretes,
Des nouveaux débarqués s'informoient avec ſoin,
Pour leur dreſſer après, quelque piege au beſoin.

VALENTIN.

Au Coche elle aura pu ſçavoir comme on vous nomme;
Et que vous arrivez pour toucher une ſomme.

MENECHME.

Juſtement, c'eſt de-là qu'elle a pu le ſçavoir:
Mais contre leurs complots j'ai ſçu me prévaloir;
Et ſi de m'attraper quelqu'un ſe met en tête,

Il ne faut pas, ma foi, que ce ſoit une bête.

VALENTIN.

Ne reſtons pas, Monſieur, en ce lieu plus long-tems:
Les femmes, à Paris, ont des attraits tentans,
Où les cœurs les plus fiers enfin ſe laiſſent prendre.

MENECHME.

Votre conſeil eſt bon: entrons ſans plus attendre.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

ARAMINTE.

NOn, je ne croirai point ce que tu me dis là.

FINETTE.

Vous verrez ſi je ments; parlez-lui, le voilà.

ARAMINTE.

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, Monſieur, bien de l'indifférence.
Le dîner vous attend; & vous ſavez, je crois,
Que je n'ai du plaiſir que lorſque je vous vois.

MENECHME.

En vérité, Madame, il faut que je vous diſe...
Que je ſuis fort ſurpris... Et que dans ma ſurpriſe...
Je trouve ſurprenant... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je vois... Car enfin, vos appas,
Quoiqu'un peu... dérangés... pourroient bien me confondre,

Si d'ailleurs... Par ma foi, je ne ſçais que répondre.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguiſement,
Ne m'annonce-t'il point de triſte évènement?
Vous eſt-il ſurvenu quelque mauvaiſe affaire?
Parlez, mon cher enfant, daignez ne me rien taire.
Vous êtes-vous battu?

MENECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien eſt à vous, & ne l'épargnez pas:
Quand on s'aime, & qu'on a pour but de chaſtes chaînes,
Tout le bien & le mal, les plaiſirs & les peines,
Tout, entre deux Amans ne doit devenir qu'un:
Il faut mettre nos maux & nos biens en commun;
Et je veux avec vous courir même fortune.

MENECHME.

Je vous ſuis obligé de vous voir ſi commune;
Mais je n'uſerai point de la communauté
Que vous m'offrez, Madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais, je ne comprens point quels diſcours ſont les vôtres.

FINETTE.

Bon, Madame! il m'en a tantôt tenu bien d'autres.

VALENTIN.

Dans ſes diſcours, par fois, il eſt impertinent.

ARAMINTE.

Entrons donc pour dîner.

MENECHME.

Je ne puis maintenant;

J'ai quelqu'affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ai tort de vous contraindre ;
Mais de votre froideur j'ai ſujet de tout craindre.

MENECHME.

Quel diantre de diſcours ! Paſſez, & laiſſez-nous,
Je n'ai jamais ſenti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien ! peut-on plus loin porter l'impertinence ?
Ferme, Monſieur, ici pouſſez bien l'inſolence ;
Mais, ma foi, ſi jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un maſque ſur le nez.

MENECHME.

Quand j'irai, je conſens pour punir ma folie,
Que la porte ſur moi ſe briſe & m'eſtropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc ? Ne me déguiſez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer ; mais vous le ſçavez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au Coche
Qui je ſuis, d'où je viens, où je vais ?

ARAMINTE.

Quel reproche !
Et de quel Coche ici me voulez-vous parler ?

MENECHME.

Du Coche le plus rude où mortel puiſſe aller ;
Et je ne penſe pas que de Paris à Rome,
Un autre tel qu'il ſoit, cahote mieux ſon homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'eſprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup ;

Il faut assurément qu'il ait trop bu d'un coup:
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECHME.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences;
Des soins plus importans me mettent en souci:
C'est pour les terminer que l'on me voit ici,
Et non pas pour dîner avec des créatures
Qui viennent comme vous chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des créatures! Ciel! Quels termes sont cela?

FINETTE.

Des créatures! Nous! Ah! Madame, voilà
Les deux plus grands frippons... Si vous m'en voulez croire,
Frottons les comme il faut, pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement, s'il vous plait; modérez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me suis jamais senti tant de vigueur.
J'aurai soin du Valet, n'épargnez pas le Maître.

VALENTIN.

De tout ce différend je ne veux rien connoître;
Et je ne prétens point me battre contre toi.
Si l'on vous brutalise, est-ce ma faute à moi?

ARAMINTE.

Que je suis malheureuse! & quelle est ma foiblesse
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendresse!
Finette, tu le sçais, rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide! scélérat! ton cœur n'est point touché?

MENECHME.

Là, là, conſolez-vous. Si cet amour extrême
Eſt venu promptement, il paſſera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attens plus de moi que haine & que rigueurs.
(Elle s'en va.)

MENECHME.

Bon: je me paſſerai fort bien de vos faveurs.

FINETTE.

Ah! maudit renégat, le plus méchant du monde!
Que le Ciel te puniſſe, & l'Enfer te confonde!
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut aſſurément qu'on l'ait enſorcelé;
Et ce n'eſt plus lui-même.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Adieu donc, mes Princeſſes;
Choiſiſſez mieux vos gens pour placer vos tendreſſes.
Mais voyez quelle rage, & quel déchaînement!
J'ai ſenti cependant un tendre mouvement;
Le diable m'a tenté; j'ai trouvé la Suivante
D'un minois revenant, & fort appétiſſante.

VALENTIN.

Vous avez juſqu'au bout bravement combattu,
Et l'on ne peut aſſez louer votre vertu.

Mais entrons au plutôt dans cette hôtellerie,
Pour n'être plus en butte à quelque bruſquerie;
Là, ſi vous me jugez digne de quelque emploi,
Vous pourrez m'occuper & vous ſervir de moi.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma Maîtreſſe;
Un deſir curieux plus que l'amour me preſſe.

VALENTIN.

Lorſque vous aurez fait un tour dans la maiſon,
Je vous y conduirai, ſi vous le trouvez bon.

MENECHME.

Adieu: juſqu'au revoir.

VALENTIN *ſeul.*

Je vais trouver mon Maître,
Sçavoir en quel état les choſes peuvent être;
S'il agit de ſa part, s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin; ferme, bon pied, bon œil.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER *vêtu en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

Rien n'eſt plus ſurprenant; & votre reſſemblance
Avec votre jumeau paſſe la vraiſemblance.
Vous & lui ce n'eſt qu'un; étant vêtu de deuil,

Il n'eſt homme à préſent dont vous ne trompiez l'œil ;
On ne peut diſtinguer qui des deux eſt mon Maître ;
Et moi, votre Valet, j'ai peine à vous connoître.
Pour ne m'y pas tromper, ſouffrez que de ma main
Je vous attache ici quelque ſigne certain :
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétens-tu donc faire?

VALENTIN, *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de la marque, ainſi que votre Pere,
Pour vous mieux diſtinguer, faiſoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je crois?

VALENTIN.

Je ne ris nullement ;
Et je pourrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le Notaire à ces traits s'eſt déjà laiſſé prendre ;
Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant ;
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoi, Monſieur, il vous doit compter toute la ſomme ?
Soixante mille écus ?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme !
D'autres à ce Jumeau ſe ſont déjà mépris :

Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris,
Et chez elle à dîner a voulu l'introduire:
Lui, ſurpris, interdit, & ne ſçachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piege à ſa vertu,
L'a bruſquement traitée; il s'eſt preſque battu;
Et ſi je n'avois pas appaiſé la querelle,
Il ſeroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais, n'a-t'il point ſur moi quelques ſoupçons naiſſans?

VALENTIN.

Quel ſoupçon voulez-vous qu'il ait? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort; & jamais, quoi qu'on oſe,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cauſe.

LE CHEVALIER.

L'aventure eſt plaiſante, & j'en ris à mon tour.
Mais, voyons le beau-pere, & ſuivons notre amour:
Heurte vîte.

SCENE II.

DEMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

ETes-vous, Monſieur, un honnête homme
Appellé Demophon?

DEMOPHON.

C'eſt ainſi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me réjouis fort de vous avoir trouvé :
Voilà mon Maître ici fraîchement arrivé,
Qui ſe nomme Menechme, & qui vient de Peronne,
A deſſein d'épouſer votre fille en perſonne.

DEMOPHON.

Ah! Monſieur, permettez que cet embraſſement
Vous faſſe voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez auſſi, Monſieur, qu'une pareille joie,
Dans cet embraſſement à vos yeux ſe déploie,
Et que tout le reſpect ici vous ſoit rendu,
Que doit à ſon beau-pere un gendre prétendu.

DEMOPHON.

Votre taille, votre air, votre eſprit, tout m'enchante ;
Et mon ame ſeroit entiérement contente,
Si votre oncle défunt que je voyois ſouvent,
Pour voir cette alliance étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah! Monſieur, n'allez pas rappeller de ſa cendre
Un oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre :
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien à ſa mort j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à ſon ame le Ciel faſſe miſéricorde!
Mais, nous parler de lui, c'eſt toucher une corde
Bien triſte... & qui pourroit... Mais il étoit bien vieux.

DEMOPHON.

Mais, point trop; nous étions du même âge tous deux,
Cinquante ans, environ.

VALENTIN.

Ce mot ſe peut entendre
En diverſes façons, ſuivant qu'on le veut prendre.
Je dis qu'il étoit vieux pour ſon peu de ſanté,
Il ſe plaignoit toûjours de quelque infirmité.

DEMOPHON.

Point du tout; & je crois que dans toute ſa vie
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui cauſa de ſa mort le funeſte accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VALENTIN.

Il eſt vrai... cependant...

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc.

DEMOPHON.

Ce diſcours peut r'ouvrir votre plaie,
Prenons une matiere & plus vive & plus gaie.
Vous allez voir ma fille, & j'oſe me flatter
Que ſon air & ſes traits vous pourront contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moi le devoir ſollicite,
Je compte en vérité bien peu ſur mon mérite.

DEMOPHON.

Vous avez très-grand tort, vous y devez compter,
Et du premier coup d'œil vous ſçaurez l'enchanter.
Je me connois en gens, croyez-en ma parole;
Et de plus, Iſabelle eſt une cire molle,

Que je forme & paîtris comme il me prend plaiſir.
Quand vous ne ſeriez pas au gré de ſon deſir,
(Ce qui me tromperoit bien fort) je ſuis ſon pere;
Et pour voir à mes loix combien elle defére,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller,
Et ſans être apperçu vous l'entendrez parler.
(*Il entre chez lui*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

LAiſſe-moi ſeul ici, va-t'en trouver mon frere;
Empêche le ſur-tout d'aller chez le Notaire,
C'eſt le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord;
Mais je ne pourrai pas, dans ſon dernier tranſport,
L'empêcher de venir ici voir ſa Maîtreſſe:
Ainſi je ſuis d'avis, quelque ardeur qui vous preſſe,
Que vous ſoyez ſuccinct en diſcours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va vîte, je ne ſuis qu'un moment en ces lieux.

SCENE IV.

DEMOPHON, ISABELLE, LE CHEVALIER, *à l'écart.*

DEMOPHON.

ISabelle, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon pere?

DEMOPHON.

Vous dire quatre mots, & vous parler d'affaire.
Un homme de Province aſſez bien fait pourtant,
Doit pour vous épouſer arriver à l'inſtant.

ISABELLE, *à part.*

Qu'entens-je!

DEMOPHON.

Ce parti vous eſt fort convenable;
La naiſſance, le bien, tout m'en eſt agréable,
Et la perſonne auſſi ſera de votre goût.

ISABELLE.

Mon pere, ſans pouſſer ce diſcours juſqu'au bout,
Permettez-moi de dire avecque déférence,
Et ſans vouloir pour vous manquer d'obéiſſance,
Que je ne prétens point me marier.

DEMOPHON.

Comment!
D'où vous vient pour l'Hymen ce bruſque éloignement?
Vous n'avez pas tenu toûjours un tel langage.

ISABELLE.

Il eſt vrai ; mais enfin l'eſprit vient avec l'âge ;
J'en connois les dangers : aujourd'hui les époux
Sont tous, pour la plupart, inconſtans ou jaloux ;
Ils veulent qu'une femme épouſe leurs caprices,
Les plus parfaits ſont ceux qui n'ont que peu de vices.

DEMOPHON.

Celui-ci te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Tel qu'il ſoit, je le hais avant de l'avoir vu ;
Il ſuffit que ce ſoit un homme de Province,
Et je n'en voudrois pas quand il ſeroit un Prince.

LE CHEVALIER, *ſe montrant.*

Madame, il ne faut pas ſi fort vous déchaîner
Contre le malheureux que l'on veut vous donner ;
Si vous le haïſſez, il s'en peut trouver d'autres,
De qui les ſentimens différeront des vôtres.

ISABELLE, *à part.*

Que vois-je ! Juſte Ciel ! & quel étonnement !
C'eſt Menechme, grands Dieux ! c'eſt lui, c'eſt mon Amant !

DEMOPHON.

Je ſuis au déſeſpoir qu'un dégoût téméraire
Ait rendu ſon eſprit à mes loix ſi contraire ;
Mais je l'obligerai, ſi vous le ſouhaitez...

LE CHEVALIER.

Non, ne contraignons point, Monſieur, ſes volontés.
J'aimerois mieux mourir, que d'obliger Madame
A faire quelque effort qui contraignit ſon ame.

DEMOPHON.

Regarde le parti qui t'étoit deſtiné,
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'eſprit eſt égal au bien, à la naiſſance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter ſi haut mon eſpérance.

ISABELLE.

Quoi! c'eſt là le parti que vous me propoſiez?

DEMOPHON.

Eh! oui, ſi dans mon choix vous ne me traverſiez,
Si votre ſot dégoût, & vos folles penſées
Ne rompoient mes deſſeins & toutes mes viſées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vu,
Mon cœur n'eſt plus ſi fort contre lui prévenu.

DEMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un Pere!

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moi cette haine ſévere,
Et votre œil ſans dédain s'accoutume à me voir?

ISABELLE.

Mon Pere me l'ordonne, & je ſuis mon devoir.

SCENE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DEMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE.

AH! te voilà donc, traître! Avec quelle impudence

Oſes-tu dans ces lieux ſoutenir ma préſence?
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne ſçais ce que vous voulez dire;
Et ce bruſque diſcours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je crois;
Quel ſujet auriez-vous de vous plaindre de moi?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double & traîtreſſe!
Tu m'abuſois, hélas! d'une feinte tendreſſe;
Et moi, de bonne foi je te donnois mon cœur,
Sans connoître le tien & toute ſa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vraiment par deſſus mes mérites:
Mais je ne comprens rien à tout ce que vous dites.

DEMOPHON.

Ma foi, ni moi non plus; mais, dites-moi, ma ſœur,
A quoi tend ce diſcours? Quelle bizarre humeur...

LE CHEVALIER.

Madame eſt votre ſœur?

DEMOPHON.

Oui, Monſieur, dont j'enrage;
De plus, ma ſœur aînée, & n'en eſt pas plus ſage.
Quel caprice nouveau, quel démon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir en faiſant le lutin,
Scandaliſer ici, Monſieur, qui de ſa vie
Ne vous vit, ni connut, & n'en a nulle envie?

ARAMINTE.

Il ne me connoît pas! Vous êtes fou, je crois,
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit ſous mes loix;
Il a fait de mon bien un aſſez long uſage,

J'ai

J'ai fait à mes dépens ſon dernier équipage;
Et ſi de ſes malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la campagne à pied.

DEMOPHON.

Je vous le diſois bien qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER.

Elle y viſe aſſez.

DEMOPHON.

Oh! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas ici m'expoſer plus long-tems
A m'entendre tenir des diſcours inſultans:
A Madame, à préſent, je quitte la partie,
Je reviendrai ſi tôt qu'elle ſera partie.

DEMOPHON.

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit.
Il faut s'accommoder à ſon bizarre eſprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, Monſieur, ſouffrez que je vous quitte,
Je reviens ſur mes pas achever ma viſite. (*Il s'en va.*)

ARAMINTE.

Ne crois pas m'échapper. Je connois vos deſſeins,
Vous voudriez tous les deux l'arracher de mes mains,
Mais je veux l'épouſer, en dépit de la fille,
Du pere, des parens, de toute la famille;
En dépit de lui même, & de moi-même auſſi.

SCENE VI.

DEMOPHON, ISABELLE.

DEMOPHON.

QUel vertigo l'agite, & la conduit ici?
Toûjours de plus en plus ſon cerveau ſe démonte.

ISABELLE.

Il eſt vrai que ſouvent pour elle j'en ai honte.

DEMOPHON.

Je crains que cette femme, avec ſa bruſque humeur,
Ne ſoit venue ici cauſer quelque malheur.

SCENE VII.

MENECHME, VALENTIN, DEMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN, *à Menechme.*

OUi, Monſieur, les voilà, la Fille avec le Pere.
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DEMOPHON.

Ah! Monſieur, pour ma ſœur & pour ſa viſion,
Il faut, ma fille & moi, vous demander pardon.
Vous ſçavez bien qu'il eſt, en femmes comme en filles,

Des eſprits de travers dans toutes les familles.

MENECHME.

Oui, Monſieur.

DEMOPHON.

Vous voilà promptement de retour?
J'en ſuis ravi.

MENECHME.

Je viens vous donner le bonjour,
Et par même moyen, Amant tendre & fidele,
Epouſer une fille appellée Iſabelle,
Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots, voilà tout ce qui me conduit.

DEMOPHON.

Je vous l'ai déjà dit, & je vous le répéte,
Combien de ce parti mon ame eſt ſatisfaite;
Ma fille en eſt contente, elle vous a fait voir
Qu'elle ſuit maintenant l'amour & le devoir.
Elle a ſenti d'abord un peu de répugnance;
Mais vous voyant, ſon cœur n'a plus fait de défenſe.

MENECHME.

Nous nous ſommes donc vus quelque fois?

DEMOPHON.

A l'inſtant,
Vous ſortez d'avec elle, & paroiſſez content.

MENECHME.

Moi? je ſors d'avec elle?

DEMOPHON.

Oui, ſans doute, vous-même;
Nous avions de vous voir une alégreſſe extrême,
Quand ma ſœur eſt venue avec ſes ſots diſcours,
De notre conférence interrompre le cours.

Se peut-il que ſi tôt vous perdiez la mémoire?

MENECHME.

Nous rêvons, vous ou moi. Quoi! vous me ferez croire
Que j'ai vu votre fille? En quel tems? comment? où?

DEMOPHON.

Tout à l'heure, en ces lieux.

MENECHME.

Allez, vous êtes fou.
C'eſt me faire paſſer pour un viſionnaire,
Et ce début tout franc ne me ſatisfait guere.
Qoiqu'il en ſoit, enfin, à préſent je la vois,
Que ce ſoit la premiere ou la ſeconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DEMOPHON, *bas.*

Cet homme dans l'abord me paroiſſoit plus ſage.

MENECHME.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,
J'en ſuis aſſez content; mais j'en fais peu de cas,
Quand l'eſprit ne va pas de pair avec les charmes.
C'eſt à vous là-deſſus à guérir mes alarmes;
J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, *à part.*

Je ne le connois plus, ſon eſprit s'eſt troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'eſprit plus que perſonne en France.
J'en ai du plus brillant, & le tout ſans ſcience.
Je trouve que l'étude eſt le parfait moyen
De gâter la jeuneſſe, & n'eſt utile à rien.
Auſſi je n'ai jamais mis le nez dans un livre:

Et quand un Gentilhomme, en commençant à vivre,
Sçait tirer en volant, boire, & ſigner ſon nom,
Il eſt auſſi ſçavant que défunt Cicéron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une Charge à la Cour, à l'Armée?

MENECHME.

Mon ame dans ce choix eſt indéterminée.
La Cour auroit pour moi d'aſſez puiſſans appas,
Si la ſujétion ne me fatiguoit pas;
La guerre me feroit d'ailleurs aſſez d'envie,
Si des gens bien verſés en l'Art d'Aſtrologie,
Ne m'avoient aſſuré que je vivrai cent ans.
Or, comme les Guerriers vont peu juſqu'à ce tems,
Quoique mon nom fameux put voler dans l'Europe,
Je veux, ſi je le puis, remplir mon horoſcope.
Oh! j'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon ſens.

ISABELLE, *bas.*

Quel diſcours! quel travers! Eſt-ce lui que j'entens?

MENECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plait? vous paroiſſez ſurpriſe
Comme ſi je diſois ici quelque ſottiſe.
Vous avez bien la mine, & ſoit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un Epoux.

ISABELLE.

Je ſçais à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Juſqu'ici je vous crois & vertueuſe & ſage;
Cependant ce regard amoureux & frippon,
Pour le tems à venir ne me dit rien de bon.

J'en tire un argument, ſans être Philoſophe,
Que vous me réſervez à quelque Cataſtrophe.
Plait-il? qu'en dites-vous?

DEMOPHON.

Monſieur, ne craignez rien,
Iſabelle, toûjours doit ſe porter au bien.

ISABELLE.

Ciel! peut-on me tenir de tels diſcours en face?
Mon pere, permettez que je quitte la place,
Monſieur me flatte trop; ſes tendres complimens
Me font connoître aſſez quels ſont ſes ſentimens.

SCENE VIII.

DEMOPHON, MENECHME, VALENTIN.

DEMOPHON, *bas.*

MOn gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les Filles n'aiment pas les hommes ſi ſinceres.

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MENECHME.

Oh! parbleu, je ſuis franc.
Femme, Maîtreſſe, ami, tout m'eſt indifférent:
Je ne me contrains pas, & dis ce que je penſe.

VALENTIN.

C'eſt bien fait: vous aurez, je crois, la complaiſance
De ne plus demeurer autre part que chez moi.

MENECHME.

Je reçois cette grace ainſi que je le dois.
Mais il faut...

DEMOPHON.

Vous ſouffrir en une hôtellerie,
Ce ſeroit un affront...

MENECHME.

Laiſſez-moi, je vous prie,
Pour quelque-tems encor vivre à ma liberté.

DEMOPHON.

Soit, je vais travailler à l'Hymen projetté.
(*à part.*)
Mon Gendre prétendu me paroît bien ſauvage:
Mais le bien qu'il apporte eſt un grand avantage.

SCENE IX.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

J'Ai donc vu là l'objet dont je ſerai l'Epoux?

VALENTIN.

Oui, Monſieur, le voilà.

MENECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous?

VALENTIN.

Mais, ſi vous ſouhaitez que je parle ſans feinte,
De ſes perfections je n'ai pas l'ame atteinte.

MENECHME.

Ma foi, ni moi non plus.

VALENTIN.

Quel ſurcroît d'embarras!
Un de nos créanciers tourne vers nous ſes pas,
C'eſt le Marchand Frippier qui nous rend ſa viſite.

SCENE X.

M. COQUELET, MENECHME, VALENTIN.

M. COQUELET.

DE mon petit devoir humblement je m'acquitte.
J'ai ce matin, Monſieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bonjour.
Nous étions tous pour vous en une peine extrême,
Car dans notre maiſon tout le monde vous aime,
Moi, ma fille, ma femme; elles trembloient de peur
Qu'il ne vous arrivat quelque coup de malheur.

MENECHME.

M'aimer ſans m'avoir vu, voilà de bonnes ames!
Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes.

M. COQUELET.

Nous le devons, Monſieur, pour plus d'une raiſon;
Vous êtes dès long-tems ami de la maiſon.

MENECHME.

Quel eſt cet homme-là?

VALENTIN.

C'eſt un viſionnaire,
Une eſpece de fou, d'un plaiſant caractere,

Qui s'eſt mis dans l'eſprit que tous les gens qu'il voit,
Sont de ſes débiteurs, & veut que cela ſoit:
C'eſt ſa folie, enfin il n'aborde perſonne
Qu'un mémoire à la main; & déjà je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque ſot compliment.

MENECHME.

Sa folie eſt nouvelle & rare, aſſurément.

M. COQUELET.

Votre bonne ſanté, plus qu'on ne pourroit croire,
Me charme & me ravit. Voici certain mémoire,
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me payerez, je crois, ſans conteſter.

VALENTIN, *à Menechme.*

Que vous avois-je dit?

M. COQUELET.

J'ai, pendant votre abſence,
Obtenu contre vous certain mot de Sentence,
Et par corps.

MENECHME.

Et par corps?

M. COQUELET.

Mais, benin Créancier,
J'ai différé toûjours d'en charger un Huiſſier:
De pourſuites, d'exploits il vous romproit la tête.

MENECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon & trop honnête;
Comment vous nomme-t'on?

M. COQUELET.

Oh! vous le ſçavez bien.

MENECHME.

Je veux être un maraud ſi j'en ſçus jamais rien.

M. COQUELET.

Pourriez-vous oublier...

VALENTIN, *prenant M. Coquelet à part.*

Ignorez vous encore
Le mal qui le poſſéde?

M. COQUELET.

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, *à part*

Sa mémoire eſt perdue, il ne ſe ſouvient plus,
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus.
Ainſi, de lui parler du paſſé c'eſt folie:
Son nom même, ſon nom, bien ſouvent il l'oublie.

M. COQUELET.

Ciel! que me dites-vous? Quel triſte évenément!
Et comment ſe peut-il qu'à ſon âge...

VALENTIN, *bas.*

Comment?
On l'a mis à la guerre, en une batterie,
D'où le canon tiroit avec tant de furie,
Qu'il s'eſt fait dans ſa tête une commotion,
Qui de ſon ſouvenir empêche l'action.
De ſon foible cerveau.. la membrane trop tendre...
Oh! l'effet du canon ne ſçauroit ſe comprendre.

M. COQUELET.

Je plains bien le malheur qui vous eſt ſurvenu,
Mais je puis aſſurer que le tout m'eſt bien dû.
Vous ſçavez...

MENECHME.

Oui, je ſçais, ſans en faire aucun doute,
Et vois que la raiſon eſt chez vous en déroute.

M. COQUELET.

Monſieur, ſouvenez-vous que ce ſont des habits

Qu'à votre Régiment l'an passé je fournis.

MENECHME.

Mon Régiment, à moi? Cherchez ailleurs vos dettes,
Et je n'ai pas le tems d'entendre vos fornettes:
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET.

Je suis Marchand Frippier:
Mon nom est Coquelet, Syndic & Marguillier.
Si vous avez perdu par malheur la mémoire,
Les articles sont tous contenus au memoire,

[*Il lui donne son mémoire.*]

MENECHME.

Tiens, voilà ton mémoire, & comme j'en fais cas.

[*Il déchire le mémoire, & lui jette les morceaux au visage.*]

VALENTIN.

Ah! Monsieur, contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, *ramassant les morceaux.*

Déchirer un billet, le jetter à la face!...
Vous êtes un frippon.

MENECHME

Un frippon, moi?

VALENTIN, *se mettant entre deux.*

De grace...

M. COQUELET.

Je vous ferai bien voir...

VALENTIN.

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plutôt l'état où le sort l'a réduit.

M. COQUELET.

Un mémoire arrêté.

VALENTIN.

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET.

C'eſt un crime effroyable, & digne des galeres.

MENECHME.

Laiſſez-moi lui couper le nez.

VALENTIN.

Laiſſez-le aller.
Que ferez-vous, Monſieur, du nez d'un Maroguillier?
Vous cauſerez ici quelque accident funeſte.

M. COQUELET.

Je veux être payé, je me moque du reſte.

VALENTIN.

Partez, Monſieur, partez. Voulez-vous de nouveau,
Par vos cris redoublés ébranler ſon cerveau?

M. COQUELET.

Oui, je pars, mais peut-être, avant qu'il ſoit une heure,
Je lui ferai changer de ton & de demeure.
Serviteur.

SCENE XI.

MENECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

Contre un fou falloit-il vous fâcher?

MENECHME.

De quoi s'aviſe-t'il de me venir chercher

Pour être le plaſtron de ſes impertinences?
Qu'il prenne un autre champ pour ſes extravagances,
Allons chez mon Notaire, & ne différons plus.

VALENTIN.

Préſentement, Monſieur, nos pas ſeroient perdus;
Il n'eſt pas chez lui, mais bientôt il doit s'y rendre;
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre,
Certain devoir preſſant m'appelle à quatre pas.

MENECHME.

Je vous attendrai donc; allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquilliſer ma bile:
Tout eſt devenu fou, je crois, en cette Ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vus aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raiſonnable, & lui.

VALENTIN *ſeul.*

Je prétens l'obſerver autour de cette Place,
Le poiſſon de lui-même entre dans notre naſſe;
Tout ſuccéde à mes veux, & j'eſpére en ce jour,
Servir utilement la Fortune & l'Amour.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN.

J'Ai toûjours obſervé cette porte de vue,
Perſonne du logis n'eſt ſorti dans la rue;
Mon Maître a tout le tems de toucher ſon argent;
Je reviens en ce lieu, miniſtre diligent,
De crainte que notre homme, allant chez le Notaire,
Ne faſſe encor trop-tôt découvrir le myſtere;
Déjà d'un créancier il m'a débarraſſé.
Je ris lorſque je penſe à ce qui s'eſt paſſé;
Je les ai mis aux mains d'une ardeur aſſez vive.
Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative!
Mais, j'apperçois Finette, & mon cœur amoureux
Se ſent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

FINETTE.

JE cherche ici ton Maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,

Souffre que mon amour, un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmans attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes préſens, ne me parle jamais.
Ton Maître ma traitée avec tant d'inſolence,
Qu'il faut ſur le Valet que j'en prenne vengeance.
M'appeller créature!

VALENTIN.

Ah! cela ne vaut rien.
Il eſt dur quelquefois, & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ſes vilains mots l'oreille encor bleſſée,
Et ma Maîtreſſe en eſt ſi fort ſcandaliſée,
Que rompant avec lui déſormais tout-à-fait,
Je viens lui demander & lettres & portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord, c'eſt un dépôt ſtérile,
Dont la garde, à mon ſens, eſt aſſez inutile:
Mais, pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paroît pas égal.
Quand le beſoin d'argent nous preſſe & nous harcele,
Tu ſçais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaiſſelle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire ſi peu de cas!

VALENTIN.

Nous nous ſommes trouvés dans de grands embarras:
Mais, depuis quelque tems, un Oncle, un honnête homme,
A peine pouvons nous dire comme il ſe nomme,

A bien voulu deſcendre aux ténébreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aiſe, & nous faire ſes hoirs.
Soixante mille écus d'argent ſec & liquide,
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah, Ciel! que me dis-tu?

VALENTIN.

Je dis la vérité.

FINETTE.

Quoi! dans ſi peu de tems vous auriez hérité?

VALENTIN.

Bon! nous avons appris le mal de ce bon-homme,
La mort, le teſtament, & reçu notre ſomme,
Dans le tems que tu mets à me le demander.
Mon Maître eſt diablement habile à ſuccéder.

FINETTE.

Oh! je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même;
Tu vois bien qu'il feroit une ſottiſe extrême,
S'il ſe piquoit encor d'avoir des feux conſtans:
Il faut bien dans la vie aller ſelon le tems.

FINETTE.

Nous nous paſſerons bien d'amans tels que vous êtes.

VALENTIN.

A ſon exemple auſſi je quitte les ſoubrettes,
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut rang,
Je prens un vol plus fier, & ſuis hauſſé d'un cran.
Mes mains, de cet argent ſeront dépoſitaires,

Et

Et je vais me jetter, je crois, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi ?

VALENTIN.

Devant qu'il ſoit deux ans,
Je veux que l'on me voie avec des airs fendans,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ebranler le pavé ſous ſix chevaux d'Eſpagne;
Un Suiſſe à barbe torſe, & nombre de Valets,
Intendans, Cuiſiniers, rempliront mon Palais;
Mon buffet ne ſera qu'or & que porcelaine;
Le vin y coulera comme l'eau de la Seine;
Table ouverte à dîner & les jours libertins;
Quand je voudrai donner des ſoupers clandeſtins,
J'aurai vers le rempart quelque réduit commode,
Où je régalerai les beautés à la mode;
Un jour l'une, un jour l'autre; & je veux, à ton tour,
Et devant qu'il ſoit peu, t'y régaler un jour.

FINETTE.

J'en ſuis d'avis.

VALENTIN.

Pour toi ma tendreſſe eſt extrême:
Mais quelqu'un vient ici; c'eſt Menechme lui-même:
A vos ordres, Monſieur, vous me voyez rendu.

SCENE III.

MENECHME, FINETTE, VALENTIN.

MENECHME.

VOus m'avez en ce lieu quelque-tems attendu:
Mais j'ai cherché long-tems un papier néceſſaire,
Pour aller promptement finir chez le Notaire.

FINETTE.

Ma Maîtreſſe rompant avec vous tout-à-fait,
M'envoye ici, Monſieur, demander ſon portrait,
Ses lettres, ſes bijoux; en nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voilà.

(*Elle tire de ſa poche une boëte à portrait, & un paquet de lettres.*)

MENECHME.

Tout ceci doit-il durer long-tems?

FINETTE.

C'eſt l'uſage parmi tous les honnêtes-gens:
Quand il eſt ſurvenu rupture où brouillerie,
Et que de ſe revoir on n'a plus nulle envie,
On ſe rend l'un à l'autre & lettres & portraits.

MENECHME.

C'eſt l'uſage?

FINETTE.

Oui, Monſieur, on n'y manque jamais;
Ce garçon vous dira que cela ſe pratique,
Lorſque de ſçavoir vivre & de monde on ſe pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareil cas, toûjours j'en uſe ainſi.

MENECHME.

Sçavez-vous bien, ma mie, enfin, que tout ceci
M'ennuye étrangement, me laſſe & me fatigue ?
Et que pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien ſentir ce que peſe mon bras ?

FINETTE.

Mort non pas de mes jours, ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait, & rendez-nous le nôtre.

MENECHME.

Mon portrait ! qu'eſt-ce à dire ?

FINETTE.

Oui, ſans doute, le vôtre,
Que ma Maîtreſſe prit en vous donnant le ſien.

MENECHME.

J'ai donné mon portrait à ta Maîtreſſe ?

FINETTE.

Hé bien,
Allez-vous dire encor que ce ſont là des fables,
Et que rien n'eſt plus faux ?

MENECHME.

Oui, de par tous les diables,
Je le dis, le ſoutiens, & je le ſoutiendrai.

FINETTE.

Quoi ! Vous pourriez jurer, Monſieur...

MENECHME.

J'en jurerai.
Je ne me ſuis jamais ni fait graver, ni peindre.

FINETTE.

Ah ! l'abominable homme !

VALENTIN.

Il n'eſt plus tems de feindre.
Si vous l'avez reçu, dites-le ſans façon;
C'eſt pouſſer aſſez loin votre diſcrétion.

MENECHME.

Je ne ſçais ce que c'eſt, ou l'enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'eſt pas dans cette boëte ronde?

MENECHME.

Non, à moins que le diable à me nuire obſtiné,
Ne l'ait peint de ſa main, & ne vous l'ait donné.

FINETTE.

Quelle audace! Quel front! Mais, je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.
(*Elle ouvre la Boëte.*)
Hé bien, connoiſſez-vous ce viſage & ces traits?

MENECHME, *conſidérant le portrait.*

Comment diable! C'eſt moi. Qui l'eût penſé jamais!
Ce ſont mes yeux, mon air.

VALENTIN, *prenant le portrait.*

Voyons donc, je vous prie,
Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foi, c'eſt vous-même, & vous voilà parlant.
Jamais Peintre ne fit portrait ſi reſſemblant.

MENECHME.

Il entre là-deſſous quelque ſorcellerie,
Ou du moins j'entrevois quelque fripponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche, à leurs frais,

Ces deux coquines-là m'auront fait peindre exprès
Pour me jouer ici de quelque ſtratageme.

FINETTE.

Finiſſons, s'il vous plait.

MENECHME.

Oh! finiſſez vous-même.
Allez apprendre ailleurs à connoître vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus long tems.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MENECHME.

De qui?

FINETTE.

De ma Maîtreſſe.

MENECHME, *la prenant par les épaules.*

Je ne ſçais ce que c'eſt, paſſe vîte, & me laiſſe.

FINETTE.

Sçavez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrois bien, Monſieur, vous arracher les yeux?

VALENTIN.

Pour éviter, Monſieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui ſon portrait, & vous défaites d'elle.
Vous ſçavez ce que c'eſt qu'une Amante en courroux.
Les Enfers déchaînés ſeroient cent fois plus doux.

MENECHME.

Mais quand elle ſeroit mille fois plus diableſſe,
Je ne la connois point, elle, ni ſa maîtreſſe.

VALENTIN, *à Finette, bas.*

Quoi qu'il diſe, l'amour lui tient encore au cœur.
Je vais le ramener un peu par la douceur.

Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien, juſqu'à ce tems je veux encore attendre;
Mais ſi l'on manque après à me faire raiſon,
Je reviens, & je mets le feu dans la maiſon.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

MAis, peut-on ſur les gens être tant acharnée?
Pour me perſécuter, l'Enfer l'a déchaînée.

VALENTIN.

Quand on eſt, comme vous, jeune, aimable & bien fait,
A ces petits malheurs on eſt ſouvent ſujet.
Entre Amans, tel dépit n'eſt qu'une bagatelle;
Je veux dès aujourd'hui vous remettre avec elle.
(*bas*)
Mais, je vois le Marquis, il tourne ici ſes pas;
Les cent louis nous vont donner de l'embarras.

SCENE V.

LE MARQUIS, MENECHME, VALENTIN

LE MARQUIS, *l'embraſſant vivement.*

HE! cadédis, mon cher, quelle heureuſe fortune!

Que je t'embraſſe encor, & mille fois pour une.
Quelque contentement que j'aie à te revoir,
Regarde-moi, je ſuis outré de déſeſpoir.
Le jour me ſcandaliſe, & voudrois contre quatre,
Pour terminer mon ſort, trouver ſeul à me battre.

MENECHME.

Monſieur, je ſuis fâché de vous voir en courroux;
Mais je n'ai pas le tems de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de piſtolet me ſeroit coup de grace;
Je voudrois que quelqu'un m'écraſat ſur la place.

MENECHME.

Quel eſt ce Gaſcon-là?

VALENTIN.

C'eſt un de vos amis,
Sans doute, & des plus chers.

MENECHME.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je ſors d'une maiſon, que la terre engloutiſſe,
Et qu'avec elle encor la nature périſſe,
Où, juſqu'au dernier ſou j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lanſquenet le caprice outrageant,
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent louis, que de moi le beſoin te fit prendre.
Excuſe ſi je viens ici t'importuner;
En l'état où je ſuis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout; pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma ſurpriſe eſt extrême:
Je ne vous connois point; comment auriez-vous pu
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vu?

LE MARQUIS.

Quel eſt donc ce diſcours? Il me paſſe, à l'entendre.

MENECHME.

Le vôtre eſt-il pour moi plus facile à comprendre?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent louis?

MENECHME.

Non, ma foi.
Vous les avez prêtés à quelqu'autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous ſouvient pas qu'allant en Allemagne,
Etant vuide d'argent pour faire la campagne,
Sans âne ni mulet, prêt à demeurer là...

MENECHME.

Je ne me ſouviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vintes me trouver pour vous faire reſſource,
Et que ſans déplacer, je vous ouvris ma bourſe.

MENECHME.

A moi? J'aurois perdu le ſens & la raiſon,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gaſcon.

LE MARQUIS.

Cet homme-ci préſent peut rendre témoignage;
Il étoit avec vous, je remets ſon viſage.
Viens ça, belître, parle; oſeras-tu nier
Ce que ſon mauvais cœur tâche envain d'oublier?

VALENTIN.

Monſieur...

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main de fureur poſſédée...

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'eſprit quelque confuſe idée.

LE MARQUIS

Quelque confuſe idée? Oh! moi, j'en ſuis certain.
Ça, Monſieur, mon argent, ou l'épée a la main.

MENECHME.

Quoi! pour ne vouloir pas vous donner cent piſtoles,
Il faut que je me batte?

LE MARQUIS.

Un peu; treve aux paroles:
Il me faut des effets; vîte, dépêchez-vous.

MENECHME.

Je ne ſuis point preſſé; de grace, expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la choſe eſt aſſez claire.

MENECHME.

Mais, Monſieur...

LE MARQUIS.

Mais, Monſieur; il faut me ſatisfaire.

MENECHME.

Vous ſatisfaire, moi? mais je ne vous dois rien:
Faites-nous aſſigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voilà le Sergent que je porte.
(Il met l'épée à la main.)

MENECHME.

Juſte Ciel! Quel brutal! Si faut-il que j'en ſorte.
Combien vous eſt-il dû?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié?
Cent louis.

MENECHME.

Cent louis! J'en payerai la moitié.

LE MARQUIS

Que je devienne atome, ou qu'à l'inſtant je meure,
Si vous ne me payez le tout dans un quart-d'heure.

VALENTIN.

Il nous tuera tous deux. Quand vous ne ſerez plus,
De quoi vous ſerviront quarante mille écus?
Lui, n'a plus rien à perdre.

MENECHME.

Il eſt pourtant bien rude...

LE MARQUIS.

Que de réflexions, & que d'incertitude!

MENECHME.

Si vous êtes ſi prompt, Monſieur, tant pis pour vous,
Il me faut plus de tems pour me mettre en courroux. *(à Valentin.)*
Je n'ai pas cent louis, mais en voilà ſoixante;
Tirez-moi de ſes mains, faites qu'il ſe contente.
Ah! Si je n'avois pas hérité depuis peu,
Je me battrois en diable, & nous verrions beau jeu.

VALENTIN, *au Marquis.*

Voilà plus de moitié, Monſieur, de votre dette,
Demain on vous fera votre ſomme complette.

LE MARQUIS, *prenant la bourſe.*

Adieu, Monſieur, adieu; je vous croyois du cœur,
Et vous m'aviez fait voir des ſentimens d'honneur;
Mais cette occaſion me prouve le contraire;
Ne m'approchez jamais que de loin... plus d'affaire;
Je ſerois dégradé de nobleſſe chez nous,
Si j'étois accoſté d'un lâche tel que vous.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

JE lui conſeille encor de me chanter injure!
Où ſuis-je! Quel pays! Quelle race parjure!
Hommes, Femmes, Paſſans, Marchans, Gaſcons, Commis,
Pour me faire enrager tous ſemblent s'être unis.
Je n'en connois aucun, & tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, & viennent me ſurprendre.
Allons voir mon Notaire, & ſortons, ſi je puis,
Du coupe-gorge affreux, & du bois où je ſuis.
(*Il s'en va.*)

VALENTIN, *courant après.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduiſe?

MENECHME.

Je n'ai beſoin de vous, ni de votre entremiſe;
Je vous ſuis obligé des ſervices rendus.
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus;
Et j'appréhende encor, dans mon ſoupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCENE VII.

VALENTIN *ſeul.*

LE pauvre diable en a, par ma foi, tout ſon ſou;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou;
Pour peu de tems encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ſes Créanciers mon Maître ſera quitte.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

AH! mon cher Valentin, tu me vois hors de moi;
Mon bonheur eſt ſi grand, qu'à peine je le crois.
J'ai reçu mon argent; regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force & l'énergie;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris;
L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de ſix,
De huit, de cinq, de ſept; j'acheterois, je penſe,
Deux ou trois Marquiſats des mieux rentés de France.

VALENTIN.

Quelle aubaine! Le bien vous vient de toutes parts;
De grace, laiſſez-moi promener mes regards

Sur ces billets moulés, dont l'uſage eſt utile.
La belle impreſſion! les beaux noms! le beau ſtyle!
Ce ſont là les billets qu'il faut négocier,
Et non pas vos écrits, vos chiffons de papier,
Où l'amour ſe diſtille en de fades paroles,
Et qui ne ſont par-tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix tout auſſi bien que toi;
Mais juſqu'ici l'uſage en fut peu fait pour moi;
J'eſpére à l'avenir m'en ſervir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur eſt le vôtre.
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le Marquis qui jadis nous prêta cent louis,
Eſt venu bruſquement lui demander la ſomme:
Votre frere d'abord a rembarré ſon homme;
Mais lui, ſourd aux raiſons qu'il a pu lui donner,
A voulu ſur le champ le faire dégaîner.
Notre Jumeau prudent n'en a voulu rien faire,
Et mettant à profit mon conſeil ſalutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le Marquis a pris toûjours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui ſuis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne ſont pas ſi parfaites,
Car avec Iſabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vue?

VALENTIN.

Oui, vraiment; il eſt un peu brutal,
Ainſi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire;

Il a ſur ſon chapitre étendu ſa ſatyre,
Et tenu face à face un propos aigre-doux,
Qu'on met ſur votre compte, & que l'on croit de vous.
Iſabelle eſt ſortie, à tel point courroucée...

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper ſa penſée;
Mais je la vois paroître. Où tournez-vous vos pas,
Madame? où fuyez-vous?

SCENE IX.

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

ISABELLE, *traverſant le Théâtre.*

OU' vous ne ſerez pas.

VALENTIN.

Voilà le quiproquo.

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Lui dire que pour vous ma tendreſſe eſt éteinte.
Aimez-la, j'y conſens; je fais vœu déſormais
De vous fuir comme un monſtre, & ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame...

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective.
Je vous paroîs ſans foi, ſans eſprit, ſans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non, je ne comprends pas,
Si brutal que l'on ſoit, qu'on puiſſe avoir l audace
De dire, de ſang froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER.

Vous ſçaurez qu'en ces lieux...

ISABELLE.

Je ne veux rien ſçavoir.

LE CHEVALIER.

C'eſt bien fait.

VALENTIN.

Ecoutez ſans tant vous émouvoir.

ISABELLE.

Veux-tu que je m'expoſe encore à ſes ſottiſes?

VALENTIN.

Mon Dieu, non; ſans ſujet vous en venez aux priſes.
Je vais dans un moment diſſiper ce ſoupçon.
Vous avez tous deux tort, & vous avez raiſon.

ISABELLE.

Oh! pour moi, j'ai raiſon; toi même ſois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge,
Entre vous excité, va finir en deux mots.
Monſieur vous a tenu tantôt certains propos
Aſſez durs, dites vous?

ISABELLE.

Hors de toute créance.

LE CHEVALIER.

Moi, je vous ai...

VALENTIN.

Paix donc, point tant de pétulence,
Je ne dirai plus rien ſi vous parlez toûjours.
L'homme qui vous a fait d'impertinens diſcours,
C'eſt lui, ſans être lui, ce n'eſt que ſon image,
De taille, de façon, de nom & de viſage;
Et quoique l'un ſoit l'autre, ils différent entr'eux;
Tous les deux ne ſont qu'un, & cependant ſont deux.
Ainſi, c'eſt l'autre lui, vêtu de ſes dépouilles;
Le portrait de Monſieur qui vous a chanté pouilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La choſe, j'en conviens, ne paroît pas trop claire;
Mais ſçachez que Monſieur, en ces lieux a ſon frere,
Frere jumeau, ſemblable & d'habits & de traits,
Dont la langue a tantôt ſur vous lancé ſes traits:
Vous l'avez pris pour lui; mais quoiqu'il ſoit ſemblable,
L'autre eſt un faux brutal, voici le véritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que ſoit ce ſurprenant récit,
Je me plais à le croire, il flatte mon eſprit.
L'amour rend ma ſurpriſe & juſte & raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
Souffrez que mon tranſport...

(*il veut lui baiſer la main*)

ISABELLE.

Modérez ces desirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprens aussi, transporté de plaisirs,
Je pousse un peu trop loin mes tendres entrepriſes;
Mais d'une & d'autre part oublions nos mépriſes.

VALENTIN, *montrant le chapeau.*

Pour ne vous plus tromper, regardez ce signal.
Il doit dans l'embarras vous servir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt pardevant le Notaire,
Epouser l'un pour l'autre, & prendre le contraire:
Vous apprendrez par là quel est le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourd'hui le Ciel faſſe pour ma fortune,
Sans ce cœur, j'y renonce, & je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Treve de complimens. Quand vous ſerez époux,
Il vous ſera permis de tout dire entre vous;
La gloire, en d'autres lieux, vous & moi nous appelle.
Que Madame, à préſent, en paix rentre chez elle;
Nous, courons au contrat, & qu'un heureux deſtin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

JE vous dirai, Madame, & je ne ſaurois croire
Que l'on puiſſe trouver une ame encor ſi noire.
Lorſque je l'ai preſſé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, & l'auroit, je crois, fait,
Si ſon Valet, plus doux, n'eut écarté l'orage.
Ah! Madame, armez-vous d'un généreux courage,
Pourſuivez votre pointe & faites bien valoir
Les droits que la raiſon met en votre pouvoir.
Vous avez ſa promeſſe, il faut qu'il l'accompliſſe.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le Ciel me puniſſe.

FINETTE.

Il n'eſt plus ici bas de foi, de probité,
Plus de loix, plus d'honneur, plus de ſincérité.
Les filles en ce temps ſi ſouvent attrapées,
Sur la foi des ſermens avoient été trompées;
Et voulant mettre un frein aux dégoûts des Amans,
Se faiſoient d'un écrit confirmer les ſermens.
Mais, que leur ſert d'uſer de cette prévoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puiſſance?

Je vois bien maintenant que dans ce ſiecle ingrat,
Il ne faut ſe fier que ſur un bon Contrat.
Mais c'eſt notre deſtin, toûjours tant que nous ſommes,
Nous ſerons les jouets & les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va. j'ai bien réſolu, dans mon cœur courroucé,
De venger, ſi je puis, tout le ſexe offenſé.

FINETTE.

Quoi donc! il ne tiendra, pour engager le monde,
Qu'à venir étaler une perruque blonde?
Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire lui ſeul & n'a que du caquet,
Parce qu'il a bon air, & qu'on a le cœur tendre,
Impunément viendra nous plaire & nous ſurprendre?
Nous fera par écrit ſa déclaration,
Sans en venir après à la concluſion?
Non, c'eſt une noirceur qui crie au Ciel vengeance,
Il faut de cet abus réprimer la licence,
Et quand ce ne ſeroit que pour nous en venger,
Il faudroit l'épouſer pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais, s'il ne m'aime point, quel ſera l'avantage
Que me procurera ce triſte mariage?

FINETTE.

Eſt-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouſe à préſent?
Cela fut bon du tems du monde adoleſcent;
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouſer ſans amour, & même ſans eſtime.
Il faut ſe marier, vous êtes dans un tems
Où les appas fletris s'effacent pour long-tems.

Ce conſeil bienfaiſant que mon zele vous donne,
Je voudrois l'appliquer à ma propre perſonne ;
Et reſter vieille fille, eſt un mal plus affreux
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCENE II.

DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

LE hazard juſtement en ce lieu vous amene,
D'aller juſques chez vous il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hazard nous ſert donc tous deux également,
Mon frere, car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DEMOPHON.

Toûjours préoccupée,
N'êtes vous point, ma ſœur, encore détrompée ?
Et ne voyez-vous pas que votre paſſion
N'eſt rien qu'une chimere & pure viſion ?
Finiſſez, croyez-moi, n'allez pas davantage
Traverſer mes deſſeins, & montrez-vous plus ſage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raiſon, vous babillez toûjours ;
Mais vous ſçavez quel cas je fais de vos diſcours.
Menechme m'appartient, & voilà la promeſſe
Qu'il me fit de ſa main, pour marquer ſa tendreſſe.

DEMOPHON.

Mais juſqu'où va, ma ſœur, votre crédulité?

ARAMINTE.

Il eſt, vous dis-je, à moi, je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma niece?

ISABELLE.

Oui, ſans doute, ma tante,
J'entens bien.

ARAMINTE.

Sans mentir, vous êtes fort plaiſante
De vouloir m'enlever un cœur comme le ſien,
Et vous approprier ſi hardiment mon bien!
Un procéde pareil eſt ſot & malhonnête.

ISABELLE.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquête?
Quand on eſt une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous ſont garants qu'on ne change jamais.
Ce ſont ces yeux charmans qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux ſont pour le moins auſſi beaux que les vôtres,
Et lorſque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réuſſira mieux.

DEMOPHON.

Oh! je ſuis à la fin bien las de vous entendre.
Heureuſement ici je vois venir mon gendre.
(*à Menechme*)
Vous n'amenez donc pas le notaire en ces lieux?

SCENE III.

MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

MENECHME.

J'Ai cherché ſon logis envain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire:
Toûjours quelque fâcheux a pris ſoin de me nuire.

DEMOPHON

Je l'attens, & je crois qu'il ne tardera pas.

MENECHME.

L'un, du bout de la place accourant à grand pas,
Comme le plus chéri de mes amis fideles,
Me vient de ma ſanté demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, & me ſerrant la main,
Me veut mener ſouper au Cabaret prochain.
Celui ci m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à lui payer une dette inconnue;
Et de tous ces gens-là, me confonde l'enfer
Si j'en connois aucun non plus que Lucifer.

ARAMINTE.

Traître! c'en eſt donc fait? Malgré ta foi donnée,
Tu te veux engager dans un autre hyménée?
Malgré tous tes ſermens, malgré ton premier choix?

MENECHME.

Ah! nous y voilà donc encore une autre fois!

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidele!
Tu te fais un plaiſir de ma peine cruelle;
Tu me vois expirante, & cédant à mon ſort,
Sans donner ſeulement une larme à ma mort!
(*Elle tombe ſur Finette.*)

MENECHME.

Cette femme eſt ſur moi rudement endiablée!
Il faut aſſurément qu'on l'ait enſorcellée.
Faudra-t'il que toûjours je ſois dans l'embarras,
De voir une furie attachée à mes pas?

FINETTE.

Vous, qui pour nous jadis eutes tant de tendreſſe,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma Maîtreſſe!
Cette pauvre innocente a-t'elle mérité
Qu'on payat ſon amour de tant de cruauté!

MENECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte;
Et te puiſſe avec elle entraîner, que m'importe?
Déjà, pour mon repos, il devroit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide! je me veux venger de ton forfait;
J'ai ta promeſſe en main, voilà ta ſignature,
Je puis par ce témoin confondre l'impoſture.

MENECHME, *à Demophon.*

Elle eſt folle à tel point, qu'on ne peut l'exprimer,
Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DEMOPHON, *liſant la promeſſe.*

Mais voilà votre nom, Menechme. En confidence,
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence?
C'eſt ma ſœur, & je puis aſſoupir tout cela.

MENECHME.

Moi ! ſi j'ai jamais vu ces deux fripponnes-là,
Pardonnez-moi le mot, c'eſt votre ſœur, n'importe,
Je veux bien à vos yeux, & devant que je ſorte,
Que ſatan.. Lucifer...

DEMOPHON.

Je vous crois ſans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœu de me déſeſpérer.
Eſprit, démon, lutin, ombre, femme ou furie,
Qui que tu ſois enfin, laiſſe-moi, je te prie.

SCENE IV.

ROBERTIN, MENECHME, DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

AH! Monſieur Robertin, vous venez juſtement,
Et nous vous attendons avec empreſſement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaiſir toute la Compagnie,
Dans un jour plein de joie, en ce lieu réunie.
Je crois que ma préſence ici ne déplait pas,
Sur-tout à la future ; elle a beaucoup d'appas.
Mais un époux bien fait, tel que l'amour lui donne,
Malgré tous les attraits, manquoit à ſa perſonne.

Elle n'a maintenant plus rien à desirer.

MENECHME.

Si ce n'est d'être veuve & me voir enterrer.
C'est ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils sentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN.

Monsieur ne pense pas aussi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre esprit ;
Je stipule pour lui que c'est un honnête homme.

MENECHME.

Vous vous moquez Monsieur.

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomme
La franchise de cœur, qu'il a par préciput.

MENECHME.

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.
C'est vous qui des vertus êtes le Protocole,
Et pour vous bien louer, je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puisque, comme je crois, vous êtes tous d'accord,
Il nous faut procéder.

ARAMINTE.

Rien ne presse si fort.
A ce bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'oppose,
Et j'en ai dans les mains une très-juste cause.

DEMOPHON.

Vous direz vos raisons & vos griefs demain,
Ma sœur, ne laissons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voici donc le Contrat.

MENECHME.

Mais, Monſieur le Notaire,
Avant tout, finiſſons une certaine affaire,
Qui plus que celle-là me tient ſans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient eſt toûiours le meilleur.
Je n'aurois pas uſé de tant de dlligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire inſtance
De vouloir achever ce Contrat au plutôt.

MENECHME.

Vous m'avez vu chez vous?

ROBERTIN.

Oui, Monſieur.

MENECHME.

Quand?

ROBERTIN.

Tantôt.

MENECHME.

Qui? moi? moi?

ROBERTIN.

Vous, oui, vous; au logis où j'habite,
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre viſite;
Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos ſoins ſuperflus.

MENECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez vous donc dire?

ROBERTIN.

Vous vous divertiſſez, vous avez de quoi rire.

MENECHME.

Je ne ris nullement, & me fâche à la fin.
Ne vous nommez vous pas, s'il vous plait, Robertin?

ROBERTIN.

Oui, l'on me nomme ainſi

MENECHME.

N'êtes vous pas Notaire?

ROBERTIN.

Et de plus, honnête homme.

MENECHME.

Oh! c'eſt une autre affaire.
N'aviez-vous pas chez vous ſoixante mille écus
A moi?

ROBERTIN.

Je les avois; mais je ne les ai plus.

MENECHME.

Comment donc?

ROBERTIN.

N'eſt-ce pas Menechme qu'on vous nomme?

MENECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'eſt à vous que j'ai remis la ſomme
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance, & c'eſt là le meilleur.

MENECHME.

Quoi! Monſieur, vous auriez le front & l'inſolence...

ROBERTIN.

Quoi! Monſieur, vous auriez l'audace & l'impudence...

MENECHME.

De dire que j'ai pris ſoixante mille écus?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçus?

MENECHME.

Voilà, je le confeſſe, un homme abominable!

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avoue un fourbe déteſtable!

DEMOPHON.

Hé! Meſſieurs, doucement; je ſuis pour vous honteux,
Et je ne ſçais ici qui croire de vous deux.

ISABELLE.

Monſieur pourroit-il bien avoir l'ame aſſez noire...

ARAMINTE.

Oui, c'eſt un ſcélérat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui ſon procès, & s'il en eſt beſoin,
Je ſervirai toûjours contre lui de témoin.

SCENE V.

VALENTIN, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

VALENTIN.

HE! qu'eſt ce donc, Meſſieurs, voilà bien du grabuge!

MENECHME.

De notre différend cet homme ſera juge;
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à lui.
Qu'il parle. (*à Valentin*) Ai je reçu quelque argent aujourd hui
De Monſieur que voila?

VALENTIN.

Sans doute, en belle eſpece.
Soixante mille écus que votre oncle vous laiſſe,
Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MENECHME, *le prenant par la cravate.*

Ah! maudit faux témoin, malheureux impoſteur!
Tu peux ſoutenir ...

VALENTIN.

Oui, je ſoutiens que la ſomme
A tantôt été miſe entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouſer la fille de Monſieur.
Il s'appelle Menechme, il eſt de Picardie;
Et ſi vous le niez, c'eſt une perfidie:
Je leverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN.

Vous voyez s'il ſe peut un plus méchant eſprit,
Plus noir, plus ſcélérat? Helas! qu'alliez vous faire?
Je vous embarquois là dans une belle affaire?

DEMOPHON.

Je vous prenois, Monſieur, pour un homme de bien,
Mais je vois à préſent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait, il n'eſt point d'injuſtice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne ſoit complice.

FINETTE.

Traitre, te voilà donc à la fin confondu!
Sans autre procédure, il faut qu'il ſoit pendu.

MENECHME.

Non, je ne penſe pas que l'enfer ſoit capable

De vomir ſur la terre, en ſa rage exécrable,
Des hommes, des démons ſi méchans que vous tous,
Et je ne puis parler, tant je ſuis en courroux.

SCENE VI. & Derniere.

LE CHEVALIER, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

MA préſence, je crois, eſt ici néceſſaire
Pour découvrir le fond d'un ſurprenant myſtere.

DEMOPHON.

Qu'eſt-ce donc que je vois!

ROBERTIN.

Quel prodige en ces lieux!

ARAMINTE.

Quelle aventure, ô Ciel! dois-je en croire mes yeux?

FINETTE.

Madame, je ne ſçais ſi j'ai le regard trouble,
Si c'eſt quelque vapeur; mais enfin je vois double.

MENECHME.

Quel objet ſe preſente, & que me fait-on voir!
C'eſt mon portrait qui marche, ou bien c'eſt mon miroir.

LE CHEVALIER.

Pourquoi prendre, Monſieur, mon nom & ma figure?

Je m'appelle Menechme & c'eſt me faire injure.

MENECHME, *à part.*

Voilà ſur ma parole encor quelque frippon.

Et de quel droit, Monſieur, me volez-vous mon nom ?

Je ne m'aviſe point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dès le berceau je n'en ai point eu d'autre.

Mon pere en ſon vivant ſe fit nommer ainſi.

MENECHME.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom auſſi.

LE CHEVALIER.

En accouchant de moi, l'on vit mourir ma mere.

MENECHME.

La mienne eſt morte auſſi de la même maniere.

LE CHEVALIER.

Je ſuis de Picardie ...

MENECHME.

Et moi pareillement.

J'avois un certain frere, un mauvais garnement,

Et dont depuis quinze ans je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien, depuis ce tems, j'ignore la fortune.

MENECHME.

Ce frere étant jumeau, dans tout me reſſembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien eſt mon image, & qui me voit, le voit.

MENECHME.

Mais vous, qui me parlez, n'êtes vous point ce frere ?

LE CHEVALIER.

C'eſt vous qui l'avez dit, voilà tout le myſtere.

MENECHME.

Eſt-il poſſible? ô Ciel!

LE CHEVALIER.

Que cet embraſſement
Vous témoigne ma joie & mon raviſſement.
Mon frere, eſt ce bien vous? Quelle heureuſe rencontre!
Se peut-il qu'à mes yeux, la fortune vous montre?

MENECHME.

Mon frere, en vérité... je m'en réjouis fort;
Mais j'avois cependant compté ſur votre mort.

FINETTE.

En tout ceci, Madame, il n'y va rien du nôtre.
Quoi qu'il puiſſe arriver, nous aurons l'un ou l'autre.

DEMOPHON.

L'incident que je vois, certes n'eſt pas commun.
(*à Iſabelle*)
Il te faut un époux, en voilà deux pour un.
Choiſis le bon pour toi, ma fille, & te contente.

ISABELLE, *reconnoiſſant la marque du chapeau du Chevalier.*

Puiſque vous m'accordez le choix qui ſe préſente,
Portée également de l'une & l'autre part,
Je prens Monſieur, il faut en courir le hazard.

ARAMINTE.

Et moi, je prens Monſieur.

MENECHME.

Il ſemble à vous entendre,
Que vous n'avez ici qu'à vous baiſſer & prendre?

VALENTIN.

Puiſque chacun ici prend ce qui lui convient,

Par

Par droit d'aubaine auſſi, Finette m'appartient.

ROBERTIN.

Moi, je vous prens tous deux. Je veux que l'on m'inſtruiſe
En quelles mains enfin cette ſomme eſt remiſe.
L'un de vous a touché ſoixante mille écus.

LE CHEVALIER.

N'en ſoyez point en peine, & je les ai reçus.
C'eſt moi qui pour la mienne ayant pris ſa valiſe,
Ai ſçu me prévaloir d'une heureuſe mépriſe.
C'eſt lui qui pour un legs vient d'arriver ici.
C'eſt moi qu'on a cru mort & qui m'en ſuis ſaiſi.
C'eſt moi qui dans l'ardeur d'une feinte tendreſſe,
A Madame autrefois ai fait une promeſſe;
Et c'eſt moi qui depuis, brûlant des plus beaux feux,
A l'aimable Iſabelle ai porté tous mes vœux.

MENECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, Monſieur le Notaire?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire,
Et j'ai du teſtateur ſuivi l'intention:
Il laiſſe à ſon neveu cette ſucceſſion;
Monſieur l'eſt comme vous, vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER.

Aux arrêts du deſtin, mon frere, il faut ſouſcrire;
Mais vous aurez bientôt tout lieu d'être content,
Pourvu que ſans éclat, vous vouliez à l'inſtant,
En épouſant Madame, acquitter ma parole.

MENECHME.

Comment donc? vous voulez que j'épouſe une folle?

ARAMINTE.

Et de quel droit, Monſieur, me faites vous la loi?
Je vous trouve plaiſant de diſpoſer de moi?

LE CHEVALIER.

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime:
Vous vouliez m'épouſer, c'eſt un autre moi-même;
Et pour vous faire voir quelle eſt mon amitié,
De la ſucceſſion recevez la moitié.
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MENECHME, *embraſſant le Chevalier.*

A ce dernier trait-là, je reconnois mon frere.
Ça, ma Reine, épouſons malgré notre diſcord:
Nous nous ſommes tous deux chanté pouilles à tort,
Moi vous nommant frippone, & vous m'appellant traître;
Nous n'avions pas pour lors l'honneur de nous connoître.
Bien d'autres avant nous, en formant ce lien,
S'en ſont dit tout autant, qui ſe connoiſſent bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne ſeroit que pour la reſſemblance,
Je voudrois l'épouſer ſans tant de réſiſtance.

ARAMINTE.

Si je pouvois un jour me réduire à ce choix,
Je le ferois exprès pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le vois, que mon bien ſeul en vue;
Mais, en me mariant, votre attente eſt déçue.
Oui, je l'épouſerai pour me venger de vous,

Lui donner tout mon bien, & vous déſoler tous.

MENECHME.

Ce ſera très-bien fait.

DEMOPHON, *au Chevalier.*

Vous acceptez ma fille.
Puis qu'un coup du hazard vous met dans ma famille,
Je voulois un Menechme; en lui donnant la main,
Vous ne changerez rien à mon premier deſſein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excès du bonheur que le deſtin m'envoie,
Mon cœur ne peut ſuffire à contenir ſa joie.

VALENTIN.

Chacun, Finette, ici ſonge à ſe marier,
Marions-nous auſſi pour nous déſennuyer.

FINETTE.

A ne t'en point mentir, j'en aurois grande envie,
Mais je crains...

VALENTIN.

Que crains-tu?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi,
Et je ne laiſſe pas de te donner ma foi.
(*aux Auditeurs*)
Meſſieurs, j'ai réuſſi dans l'hymen qui s'apprête.
De Myrthe & de lauriers je vais ceindre ma tête:
Mais ſi je méritois vos applaudiſſemens,
Ce jour mettroit le comble à mes contentemens.

FIN.

LA SECONDE SURPRISE *DE L'AMOUR,*

COMÉDIE.

Par Monsieur DE MARIVAUX.

ACTEURS.

LA MARQUISE, *Veuve.*
LE CHEVALIER.
LE COMTE.
LISETTE, *Suivante de la Marquise.*
CIDALISE.
LUBIN, *Valet du Chevalier.*
Mr. HORTENSIUS, *Pédant.*

LA SECONDE SURPRISE DE L'AMOUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LISETTE.

La Marquiſe entre triſtement ſur la Scene; Liſette la ſuit ſans qu'elle le ſçache.

LA MARQUISE, *s'arrêtant & ſoupirant.*

AH!

LISETTE, *derriere elle.*

Ah!

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que j'entends-là? Ha, c'eſt vous?

LISETTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

De quoi ſoupirez-vous?

LISETTE.

Moi? de rien; vous ſoupirez, je prends cela pour une parole, & je vous réponds de même.

LA MARQUISE.

Fort bien; mais qui eſt-ce qui vous a dit de me ſuivre?

LISETTE.

Qui me l'a dit, Madame? vous m'appellez, je viens; vous marchez, je vous ſuis; j'attends le reſte.

LA MARQUISE.

Je vous ai appellée, Moi?

LISETTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Allez, vous rêvez, retournez-vous en, je n'ai pas beſoin de vous.

LISETTE.

Retournez-vous en; les perſonnes affligées ne doivent point reſter ſeules, Madame.

LA MARQUISE.

Ce ſont mes affaires: laiſſez-moi.

LISETTE.

Cela ne fait qu'augmenter leur triſteſſe.

LA MARQUISE.

Ma triſteſſe me plait.

LISETTE.

Et c'eſt à ceux qui vous aiment à vous ſecourir dans cet état là; je ne veux pas vous laiſſer mourir de chagrin.

LA MARQUISE.

Ah! voyons donc où cela ira.

LISETTE.

Pardi, il faut bien ſe ſervir de ſa raiſon dans la vie, & ne pas quereller les gens qui ſont attachés à nous.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai que votre zele eſt fort bien entendu; pour m'empêcher d'être triſte, il me met en colere.

LISETTE.

Et bien, cela diſtrait toûjours un peu: il vaut mieux quereller que ſoupirer.

LA MARQUISE.

Eh! laiſſez-moi, je dois ſoupirer toute ma vie.

LISETTE.

Vous devez, dites-vous? Oh, vous ne payerez jamais cette dette-là, vous êtes trop jeune, elle ne ſçauroit être ſérieuſe.

LA MARQUISE.

Eh! ce que je dis-là n'eſt que trop vrai; il n'y a plus de conſolation pour moi, il n'y en a plus; après deux ans de l'amour le plus tendre, épouſer ce que l'on aime, ce qu'il y avoit de plus aimable au monde, l'épouſer & le perdre un mois après!

LISETTE.

Un mois! C'eſt toûjours autant de pris. Je connois une Dame qui n'a gardé ſon mari que deux jours, c'eſt cela qui eſt piquant.

LA MARQUISE.

J'ai tout perdu, vous dis-je.

LISETTE.

Tout perdu! vous me faites trembler: Eſt-ce que tous les hommes ſont morts?

LA MARQUISE.

Eh! que m'importe qu'il reſte des hommes?

LISETTE.

Ah! Madame, que dites-vous-là? que le Ciel les conſerve, ne mépriſons jamais nos reſſources.

LA MARQUISE.

Mes reſſources! à moi qui ne veux plus m'occuper que de ma douleur, moi qui ne vis preſque plus que par un effort de raiſon.

LISETTE.

Comment donc, par un effort de raiſon? voilà une penſée qui n'eſt pas de ce monde; mais vous êtes bien fraîche pour une perſonne qui ſe fatigue tant.

LA MARQUISE.

Je vous prie, Liſette, point de plaiſanterie: vous me divertiſſez quelquefois, mais je ne ſuis pas à préſent en ſituation de vous écouter.

LISETTE.

Ah ça, Madame; ſérieuſement je vous trouve le meilleur viſage du monde; voyez ce que c'eſt: quand vous aimiez la vie, peut-être que vous n'étiez pas ſi belle, la peine de vivre vous donne un air plus vif & plus mutin dans les yeux, & je vous conſeille de batailler toûjours contre la vie, cela vous réuſſit on ne peut pas mieux.

LA MARQUISE.

Que vous êtes folle! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

LISETTE.

N'auriez-vous pas dormi en rêvant que vous ne dormiez point? car vous avez le teint bien repoſé: mais vous êtes un peu trop négligée, & je ſuis d'avis de vous arranger un peu la tête: Labrie, qu'on apporte ici la toilette de Madame.

LA MARQUISE.

Qu'eſt ce que tu vas faire? Je n'en veux point.

LISETTE.

Vous n'en voulez point, vous refuſez le miroir, un miroir, Madame; ſçavez-vous bien que vous me faites peur; cela ſeroit ſérieux pour le coup, & nous allons voir cela: Il ne ſera pas dit que vous ſerez charmante impunément, il faut que vous le voyiez, & que cela vous conſole, & qu'il vous plaiſe de vivre.

[*On apporte la toilette. Elle prend un ſiege.*]

Allons, Madame, mettez-vous là, que je vous ajuſte: tenez, le ſçavant que vous avez pris chez-vous, ne vous lira point de livre ſi conſolant que ce que vous allez voir.

LA MARQUISE.

Oh, tu m'ennuyes: qu'ai-je beſoin d'être mieux que je ne ſuis? Je ne veux voir perſonne.

LISETTE.

De grace, un petit coup d'œil ſur la glace, un ſeul petit coup d'œil, quand vous ne le donneriez que de côté, tâtez en ſeulement.

LA MARQUISE.

Si tu voulois bien me laiſſer en repos.

LISETTE.

Que votre amour-propre ne dit plus mot, &

vous n'êtes pas à l'extrêmité! cela n'eſt pas naturel, & vous trichez: faut-il vous parler franchement? je vous diſois bien que vous étiez plus belle qu'à l'ordinaire, mais la vérité eſt que vous êtes très changée, & je voulois vous attendrir un peu pour un viſage que vous abandonnez bien durement.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai que je ſuis dans un terrible état.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à emporter la toilette? Labrie, remettez cela où vous l'avez pris.

LA MARQUISE.

Je ne me pique plus, ni d'agrémens, ni de beauté.

LISETTE.

Madame, la toilette s'en va, je vous en avertis.

LA MARQUISE.

Mais, Liſette, je ſuis donc bien épouvantable?

LISETTE.

Extrêmement changée.

LA MARQUISE.

Voyons donc, car il faut bien que je me débarraſſe de toi.

LISETTE.

Ah! je reſpire, vous voilà ſauvée: allons, courage, Madame. [*On rapporte le miroir*]

LA MARQUISE.

Donne le miroir; tu as raiſon, je ſuis bien abattue.

LISETTE, *lui donnant le miroir*

Ne ſeroit-ce pas un meurtre que de laiſſer

dépérir ce teint-là, qui n'eſt que lys & que roſe, quand on en a ſoin? Rangez-moi ces cheveux qui ſont épars, & qui vous cachent les yeux: ah! les frippons, comme ils ont encore l'œillade aſſaſſine; ils mauroient déjà brûlé, ſi j'étois de leur compétance; ils ne demandent qu'à faire du mal.

LA MARQUISE, *rendant le miroir.*

Tu rêves; on ne peut pas les avoir plus battus.

LISETTE.

Oui, battus. Ce ſont de bons hypocrites; que l'ennemi vienne, il verra beau jeu; mais voici, je penſe, un domeſtique de M. le Chevalier. C'eſt ce valet de campagne ſi naïf, qui vous a tant diverti il y a quelques jours.

LA MARQUISE.

Que me veut ſon Maître? je ne vois perſonne.

LISETTE.

Il faut bien l'écouter.

SCENE II.

LUBIN, LA MARQUISE, LISETTE.

LUBIN.

MAdame, pardonnez l'embarras...

LISETTE.

Abrége, abrége, il t'appartient bien d'embarraſſer Madame?

LUBIN.

Il vous appartient bien de m'interrompre, ma

mie ? Eſt-ce qu'il ne m'eſt pas libre d'être honnête ?

LA MARQUISE.

Finis, de quoi s'agit-il ?

LUBIN.

Il s'agit, Madame, que Monſieur le Chevalier m'a dit... ce que votre femme de chambre m'a fait oublier

LISETTE.

Quel original !

LUBIN.

Cela eſt vrai ; mais quand la colere me prend, ordinairement la mémoire me quitte.

LA MARQUISE.

Retourne donc ſçavoir ce que tu veux.

LUBIN.

Oh ! ce n'eſt pas la peine, Madame, & je m'en reſſouviens à cette heure ; c'eſt que nous arrivames hier tous deux à Paris, Monſieur le Chevalier & moi, & que nous en partons demain pour n'y revenir jamais ; ce qui fait que Monſieur le Chevalier vous mande que vous ayez à trouver bon qu'il ne vous voie point cette après dinée, & qu'il ne vous aſſure point de ſes reſpects, ſinon ce matin, ſi cela ne vous déplaiſoit pas, pour vous dire adieu, à cauſe de l'incommodité de ſes embarras.

LISETTE.

Tout ce galimathias-là ſignifie que Monſieur le Chevalier ſouhaiteroit vous voir à préſent.

LA MARQUISE.

Sçais-tu ce qu'il a à me dire ? Car je ſuis dans l'affliction.

LUBIN, *d'un ton triſte, & à la fin pleurant.*

Il a à vous dire que vous ayez la bonté de l'entretenir un quart-d'heure; pour ce qui eſt d'affliction, ne vous embarraſſez pas, Madame; il ne nuira pas à la vôtre, au contraire; car il eſt encore plus triſte que vous, & moi auſſi, nous faiſons compaſſion à tout le monde.

LISETTE.

Mais, en effet, je crois qu'il pleure.

LUBIN.

Oh! vous ne voyez rien, je pleure bien autrement quand je ſuis ſeul; mais je me retiens par honnêteté.

LISETTE.

Tais-toi.

LA MARQUISE.

Dis à ton maitre qu'il peut venir & que je l'attends; & vous, Liſette, quand Monſieur Hortenſius ſera revenu, qu'il vienne ſur le champ me montrer les livres qu'il a dû m'acheter.

(*Elle ſoupire en s'en allant.*)

Ah!

SCENE III.

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

LA voilà qui ſoupire, & c'eſt-toi qui en es cauſe, butord que tu es; nous avons bien affaire de tes pleurs.

LUBIN.

Ceux qui n'en veulent pas, n'ont qu'à les laiſſer; ils ont fait plaiſir à Madame, & Monſieur le Chevalier l'accommodera bien autrement, car il ſoupire encore bien mieux que moi.

LISETTE.

Qu'il s'en garde bien : dis-lui de cacher ſa douleur, je ne t'arrête que pour cela; ma Maîtreſſe n'en a que trop, je veux tâcher de l'en guérir, entends-tu?

LUBIN.

Pardi, tu crie aſſez haut.

LISETTE.

Tu es bien bruſque. Eh, de quoi pleurez-vous donc tous deux, peut-on le ſçavoir?

LUBIN.

Ma foi, de rien; moi, je pleure parce que je le veux bien, car ſi je voulois je ſerois gaillard.

LISETTE.

Le plaiſant garçon.

LUBIN.

Oui, mon Maître ſoupire parce qu'il a perdu une Maîtreſſe; & comme je ſuis le meilleur cœur du monde, moi, je me ſuis mis à faire comme lui pour l'amuſer; de ſorte que je vais toûjours pleurant ſans être fâché, ſeulement par compliment.

LISETTE, *rit.*

Ah, ah, ah, ah.

LUBIN, *en riant.*

Eh, eh, eh, tu en ris? j'en ris quelquefois de même, mais rarement, car cela me dérange; j'ai pourtant perdu auſſi une Maîtreſſe, moi, mais comme

comme je ne la verrai plus, je l'aime toûjours ſans en être plus triſte. (*Il rit.*)
Eh, eh, eh.

LISETTE.

Il me divertit; adieu, fais ta commiſſion, & ne manque pas d'avertir Monſieur le Chevalier de ce que je t'ai dit.

LUBIN, *riant.*

Adieu, adieu.

LISETTE.

Comment donc, tu me lorgnes, je penſe?

LUBIN.

Oui-dà, je te lorgne.

LISETTE.

Tu ne pourras plus te mettre à pleurer.

LUBIN.

Gageons que ſi ... veux-tu voir?

LISETTE.

Va-t-en; ton Maître t'attendra.

LUBIN.

Je ne l'empêche pas.

LISETTE.

Je n'ai que faire d'un homme qui part demain: retire-toi.

LUBIN.

A propos, tu as raiſon, & ce n'eſt pas la peine d'en dire davantage: adieu donc, la fille.

LISETTE.

Bonjour, l'ami.

SCENE IV.

LISETTE *ſeule.*

CE bouffon-là eſt amuſant, mais voici Monſieur Hortenſius auſſi chargé de livres qu'une Bibliotheque, que cet homme-là m'ennuye avec ſa doctrine ignorante! quelle fantaiſie a Madame, d'avoir pris ce perſonnage-là chez elle pour la conduire dans ſes lectures & amuſer ſa douleur? que les femmes du monde ont de travers!

SCENE V.

HORTENSIUS, LISETTE.

LISETTE.

MOnſieur Hortenſius, Madame m'a chargé de vous dire que vous alliez lui montrer les livres que vous avez achetés pour elle.

HORTENSIUS.

Je ſerai ponctuel à obéir, Mademoiſelle Liſette, & Madame la Marquiſe ne pouvoit charger de ſes ordres perſonne qui me les rendit plus dignes de ma prompte obéiſſance.

LISETTE.

Ah! le joli tour de phraſe! Comment, vous me ſaluez de la période la plus galante qui ſe

puiſſe, & l'on ſent bien qu'elle part d'un homme qui ſçait la Réthorique.

HORTENSIUS.

La Réthorique que je ſçais là-deſſus, Mademoiſelle, ce ſont vos beaux yeux qui me l'ont appriſe.

LISETTE.

Mais, ce que vous me dites-là eſt merveilleux, je ne ſçavois pas que mes beaux yeux enſeignaſſent la Réthorique.

HORTENSIUS.

Ils ont mis mon cœur en état de ſoutenir theſe, Mademoiſelle, & pour eſſai de ma ſcience, je vais, ſi vous l'avez pour agréable, vous donner un petit argument en forme.

LISETTE.

Un argument à moi! je ne ſçais ce que c'eſt, je ne veux point tâter de cela: adieu.

HORTENSIUS.

Arrêtez, voyez mon petit ſyllogiſme; je vous aſſure qu'il eſt concluant.

LISETTE.

Un ſyllogiſme, eh! que voulez-vous que je faſſe de cela?

HORTENSIUS.

Ecoutez, on doit ſon cœur à ceux qui vous donnent le leur: Je vous donne le mien: *ergo*, vous me devez le vôtre.

LISETTE.

Eſt-ce là tout? oh! je ſçais la Réthorique auſſi, moi; tenez, on ne doit ſon cœur qu'à ceux qui le prennent, aſſurément vous ne prenez pas

SCENE VI.

LA MARQUISE, HORTENSIUS.

LA MARQUISE.

QUe voulez-vous donc dire avec cette aventure, où vous vous appellez Pâris? à qui parliez-vous? voyons ce papier.

HORTENSIUS.

Madame, c'eſt un trait de l'Hiſtoire des Grecs, dont Mademoiſelle Liſette me demandoit l'explication.

LA MARQUISE.

Elle eſt bien curieuſe, & vous bien complaiſant; où ſont les livres que vous m'avez achetés, Monſieur?

HORHENSIUS.

Je les tiens, Madame, tous bien conditionnés, & d'un prix fort raiſonnable: ſouhaitez-vous les voir?

LA MARQUISE.

Montrez.

[*Un laquais vient.*]

Voici Monſieur le Chevalier, Madame.

LA MARQUISE.

Faites entrer. (*à Hortenſius.*) Portez-les chez-moi, nous les verrons tantôt.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE vous demande pardon, Madame, d'une viſite, ſans doute importune, ſur-tout dans la ſituation où je ſçais que vous êtes.

LA MARQUISE.

Ah! votre viſite ne m'eſt point importune, je la reçois avec plaiſir: puis-je vous rendre quelque ſervice? dequoi s'agit-il? vous me paroiſſez bien triſte.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, Madame, un homme au déſeſpoir, & qui va ſe confiner dans le fond de ſa Province, pour y finir une vie qui lui eſt à charge.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous-là! vous m'inquiétez, que vous eſt-il donc arrivé?

LE CHEVALIER.

Le plus grand de tous les malheurs, le plus ſenſible, le plus irréparable; j'ai perdu Angélique; & je la perds pour jamais.

LA MARQUISE.

Comment donc, eſt-ce qu'elle eſt morte?

LE CHEVALIER.

C'eſt la même choſe pour moi: vous ſçavez où elle s'étoit retirée depuis huit mois, pour ſe

ſouſtraire au mariage où ſon pere vouloit la contraindre, nous eſpérions tous deux que ſa retraite fléchiroit le pere, il a continué de la perſécuter, & laſſé apparemment de ſes perſécutions, accoutumée à notre abſence, déſeſpérant ſans doute de me voir jamais à elle, elle a cédé, renoncé au monde, & s'eſt liée par des nœuds qu'elle ne peut plus rompre: il y a deux mois que la choſe eſt faite; je la vis la veille, je lui parlai, je me déſeſpérai, & ma déſolation, mes prieres, mon amour, tout m'a été inutile; j'ai été témoin de mon malheur; j'ai depuis toûjours demeuré dans le lieu, il a fallu m'en arracher, je n'en arrivai qu'avant-hier. Je me meurs, je voudrois mourir, je ne ſçais pas comment je vis encore.

LA MARQUISE.

En vérité, il ſemble dans le monde que les afflictions ne ſoient faites que pour les honnêtes-gens.

LE CHEVALIER.

Je devrois retenir ma douleur, Madame, vous n'êtes que trop affligée vous-même.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, ne vous gênez point; votre douleur fait votre éloge, je la regarde comme une vertu, j'aime à voir un cœur eſtimable, car cela eſt ſi rare: hélas! il n'y a plus de mœurs, plus de ſentiment dans le monde; moi qui vous parle, on trouve étonnant que je pleure depuis ſix mois; vous paſſerez auſſi pour un homme extraordinaire; il n'y aura que moi qui vous plaindrai véritablement, & vous êtes le ſeul qui

rendra juſtice à mes pleurs, vous me reſſemblez; vous êtes né ſenſible, je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, Madame, que mes chagrins ne m'empêchent pas d'être touché des vôtres.

LA MARQUISE.

J'en ſuis perſuadée, mais venons au reſte: que me voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Je ne verrai plus Angélique, elle me l'a défendu, & je veux lui obéir.

LA MARQUISE.

Voilà comment penſe un honnête homme, par exemple.

LE CHEVALIER.

Voici une Lettre que je ne ſçaurois lui faire tenir, & qu'elle ne recevroit point de ma part; vous allez inceſſamment à votre Campagne qui eſt voiſine du lieu où elle eſt; faites-moi, je vous ſupplie, le plaiſir de la lui donner vous-même; la lire eſt la ſeule grace que je lui demande; & ſi à mon tour, Madame, je pouvois jamais vous obliger...

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Eh, qui eſt-ce qui en doute? dès que vous êtes capable d'une vraie tendreſſe; vous êtes né généreux, cela s'en va ſans dire; je ſçais à préſent votre caractere comme le mien; les bons cœurs ſe reſſemblent, Chevalier: mais la lettre n'eſt point cachetée.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais ce que je fais dans le trouble où je

ſuis; puiſqu'elle ne l'eſt point, liſez-la, Madame, vous en jugerez mieux combien je ſuis à plaindre; nous cauſerons plus long-tems enſemble, & je ſens que votre converſation me ſoulage.

LA MARQUISE.

Tenez, ſans compliment, depuis ſix mois je n'ai eu de moment ſupportable que celui-ci; & la raiſon de cela, c'eſt qu'on aime à ſoupirer avec ceux qui vous entendent: liſons la Lettre.

[*Elle lit.*]

J'avois deſſein de vous revoir encore, Angélique, mais j'ai ſongé que je vous déſobligerois, & je m'en abſtiens: après tout qu'aurois-je été chercher? je ne ſçaurois le dire; tout ce que je ſçais, c'eſt que je vous ai perdue. que je voudrois vous parler pour redoubler la douleur de ma perte, pour m'en pénétrer juſqu'à mourir.

LA MARQUISE, *répétant les derniers mots & s'interrompant.*

Pour m'en pénétrer juſqu'à mourir... Mais, cela eſt étonnant; ce que vous dites-là, Chevalier, je l'ai penſé mot pour mot dans mon affliction, peut-on ſe rencontrer juſques-là! en vérité, vous me donnez bien de l'eſtime pour vous; achevons.

[*Elle relit*]

Mais, c'eſt fait, & je ne vous écris que pour vous demander pardon de ce qui m'échappa contre vous à notre derniere entrevue, vous me quittiez pour jamais, Angélique, j'étois au déſeſpoir, & dans ce moment-là je vous aimois trop pour vous rendre juſtice: mes reproches vous coûterent des larmes, je ne voulois pas les voir, je voulois que

vous fuſſiez coupable, & que vous cruſſiez l'être, & j'avoue que j'offenſerois la vertu même. Adieu, Angélique ma tendreſſe ne finira qu'avec ma vie, & je renonce à tout engagement. j'ai voulu que vous fuſſiez contente de mon cœur, afin que l'eſtime que vous aurez pour lui, excuſe la tendreſſe dont vous m'honorates.

LA MARQUISE, *après avoir lu, & rendant la Lettre.*

Allez, Chevalier, avec cette façon de ſentir, vous n'êtes point à plaindre; quelle Lettre! autrefois le Marquis m'en écrivit une à peu-près de même, je croyois qu'il n'y avoit que lui au monde qui en fut capable, vous étiez ſon ami, & je ne m'en étonne pas.

LE CHEVALIER.

Vous ſavez combien ſon amitié m'étoit chere.

LA MARQUISE.

Il ne la donnoit qu'à ceux qui la méritoient.

LE CHEVALIER.

Que cette amitié là me ſeroit d'un grand ſecours, s'il vivoit encore!

LA MARQUISE, *pleurant*

Sur ce pied là nous l'avons donc perdu tous deux.

LE CHEVALIER.

Je crois que je ne lui ſurvivrai pas longtems.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, vivez pour me donner la ſatisfaction de voir ſon ami le regretter avec moi; à la place de ſon amitié, je vous donne la mienne.

LE CHEVALIER.

Je vous la demande de tout mon cœur, elle ſera ma reſſource, je prendrai la liberté de vous écrire, vous voudrez bien me répondre, & c'eſt une eſpérance conſolante que j'emporte en partant.

LA MARQUISE.

En vérité, Chevalier, je ſouhaiterois que vous reſtaſſiez; il n'y a qu'avec vous que ma douleur ſe verroit libre.

LE CHEVALIER.

Si je reſtois, je romprois avec tout le monde, & ne voudrois voir que vous.

LA MARQUISE.

Moi, effectivement? faites-vous bien de partir? conſultez-vous: il me ſemble qu'il vous ſera plus doux d'être moins éloigné d'Angélique.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai que je pourrois vous en parler quelquefois.

LA MARQUISE.

Oui, je vous plaindrai du moins, & vous me plaindrez auſſi, cela rend la douleur plus ſupportable.

LE CHEVALIER.

En vérité, je crois que vous avez raiſon.

LA MARQUISE.

Nous ſommes voiſins.

LE CHEVALIER.

Nous demeurerons comme dans la même maiſon, puiſque le même jardin nous eſt commun.

LA MARQUISE.

Nous ſommes affligés, nous penſons de même.

LE CHEVALIER.

L'amitié nous ſera d'un grand ſecours.

LA MARQUISE.

Nous n'avons que cette reſſource-là dans les afflictions, vous en conviendrez: aimez-vous la lecture?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LA MARQUISE.

Cela vient encore fort bien, j'ai pris depuis quinze jours un homme à qui j'ai donné le ſoin de ma Bibliotheque; je n'ai pas la vanité de devenir ſçavante, mais je ſuis bien aiſe de m'occuper; il me lit tous les jours quelque choſe, nos lectures ſont ſérieuſes, raiſonnables, il y met un ordre qui m'inſtruit en m'amuſant: voulez-vous être de la partie?

LE CHEVALIER.

Voilà qui eſt fini, Madame, vous me déterminez, c'eſt un bonheur pour moi que de vous avoir vue, je me ſens déjà plus tranquille; allons, je ne partirai point, j'ai des livres auſſi en aſſez grande quantité, celui qui a ſoin des vôtres les mettra tous enſemble, & je vais appeller mon valet pour changer les ordres que je lui ai donné: que je vous ai d'obligation! peut-être que vous me ſauvez la raiſon, mon déſeſpoir ſe calme, vous avez dans l'eſprit une douceur qui m'étoit néceſſaire, & qui me gagne; vous avez renoncé à l'amour, & moi auſſi, & votre

amitié me tiendra lieu de tout, ſi vous êtes ſenſible à la mienne.

LA MARQUISE.

Sérieuſement, je m'y crois preſqu'obligée, pour vous dédommager de celle du Marquis : allez, Chevalier, faites vîte vos affaires, je vais de mon côté donner quelque ordre auſſi ; nous nous reverrons tantôt ; (*& à part.*) en vérité, ce Garçon-là a un fond de probité qui me charme.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, LUBIN.

LE CHEVALIER *ſeul, un moment.*

VOilà vraiment de ces eſprits propres à conſoler une perſonne affligée ; que cette femme là a de mérite ! je ne la connoiſſois pas encore ; quelle ſolidité d'eſprit ! quelle bonté de cœur ! un caractere à peu-près comme celui d'Angélique, & ce ſont des tréſors que ces caracteres là ; oui, je la préfére à tous les amis du monde. (*Il appelle Lubin.*) Lubin, il me ſemble que je le vois dans le Jardin.

SCENE IX.

LUBIN, LE CHEVALIER.

LUBIN, *répond derriere le Théâtre.*

MOnſieur... (*Et puis il arrive très-triſte.*) Que vous plait-il, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc avec cet air triſte?

LUBIN.

Hélas! Monſieur, quand je ſuis à rien faire, je m'attriſte à cauſe de votre Maîtreſſe, & un peu à cauſe de la mienne; je ſuis fâché de ce que nous partons; ſi nous reſtions, je ſerois fâché de même.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point, ainſi ne fais rien de ce que je t'avois ordonné pour notre départ.

LUBIN.

Nous ne partons point!

LE CHEVALIER.

Non, j'ai changé d'avis.

LUBIN.

Mais, j'ai fait mon paquet.

LE CHEVALIER.

Eh bien, tu n'as qu'à le défaire.

LUBIN.

J'ai dit adieu à tout le monde, je ne pourrai donc plus voir perſonne?

LE CHEVALIER.

Eh, tais-toi, rends-moi mes Lettres.

LUBIN.

Ce n'eſt pas la peine, je les porterai tantôt.

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt pas néceſſaire puiſque je reſte ici.

LUBIN.

Je n'y comprends rien, c'eſt donc encore autant de perdu que ces Lettres-là: mais, Monſieur, qui eſt ce qui vous empêche de partir, eſt-ce Madame la Marquiſe?

LE CHEVALIER.

Oui.

LUBIN.

Et nous ne changeons point de maiſon?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi changer?

LUBIN.

Ah! me voilà perdu.

LE CHEVALIER.

Comment donc?

LUBIN.

Vos maiſons ſe communiquent, de l'une on entre dans l'autre; je n'ai plus ma Maîtreſſe; Madame la Marquiſe a une Femme de chambre toute agréable: de chez vous, j'irai chez elle, crac, me voilà infidele tout de plein pied, & cela m'afflige: pauvre Marthon, faudra-t-il que je t'oublie!

LE CHEVALIER.

Tu ſerois un bien mauvais cœur.

LUBIN.

Ah! pour cela oui, cela ſera bien vilain, mais

cela ne manquera pas d'arriver : car j'y ſens déjà du plaiſir, & cela me met au déſeſpoir ; encore ſi vous aviez la bonté de montrer l'exemple ; tenez, la voilà qui vient, Liſette.

SCENE V.

LISETTE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LUBIN.

LE COMTE.

J'Allois chez vous, Chevalier, & j'ai ſçu de Liſette que vous étiez ici ; elle m'a dit votre affliction, & je vous aſſure que j'y prends beaucoup de part ; il faut tâcher de ſe diſſiper.

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt pas aiſé, Monſieur le Comte.

LUBIN, *faiſant un ſanglot.*

Eh !

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

LE COMTE.

Que lui eſt-il donc arrivé à ce pauvre garçon?

LE CHEVALIER.

Il a, dit-il, du chagrin de ce que je ne pars point comme je l'avois réſolu.

LUBIN, *riant.*

Et pourtant, je ſuis bien aiſe de reſter à cauſe de Liſette.

LISETTE

LISETTE.

Cela eſt galant: mais, Monſieur le Chevalier, venons à ce qui nous amene, Monſieur le Comte & moi. J'etois ſous le berceau pendant votre converſation avec Madame la Marquiſe, & j'en ai entendu une partie ſans le vouloir; votre voyage eſt rompu, ma Maîtreſſe vous a conſeillé de reſter, vous êtes tous deux dans la triſteſſe, & la conformité de vos ſentimens fera que vous vous verrez ſouvent. Je ſuis attachée à ma Maîtreſſe plus que je ne ſçaurois vous le dire, & je ſuis déſolée qu'elle ne veuille pas ſe conſoler, qu'elle ſoupire & pleure toûjours; à la fin elle ne réſiſtera pas, n'entretenez point ſa douleur, tâchez-même de la tirer de ſa mélancolie; voilà Monſieur le Comte qui l'aime, vous le connoiſſez, il eſt de vos amis, Madame la Marquiſe n'a point de répugnance à le voir, ce ſeroit un mariage qui conviendroit, je tâche de le faire réuſſir; aidez-nous de votre côté, Monſieur le Chevalier, rendez ce ſervice à votre ami, ſervez ma Maîtreſſe elle-même.

LE CHEVALIER.

Mais, Liſette, ne me dites-vous pas que Madame la Marquiſe voit le Comte ſans répugnance?

LE COMTE.

Mais, ſans répugnance, cela veut dire qu'elle me ſouffre, voilà tout.

LISETTE.

Et qu'elle reçoit vos viſites?

LE CHEVALIER.

Fort bien; mais s'apperçoit-elle que vous l'aimez?

LE COMTE.

Je crois que oui.

LISETTE.

De tems en tems, de mon côté, je gliſſe de petits mots, afin qu'elle y prenne garde.

LE CHEVALIER.

Mais, vraiment ces petits mots-là doivent faire un grand effet, & vous êtes entre de bonnes mains, Monſieur le Comte; & que vous dit la Marquiſe? vous répond-elle d une façon qui promette quelque choſe?

LE COMTE.

Juſqu'ici elle me traite avec beaucoup de douceur.

LE CHEVALIER.

Avec douceur! ſérieuſement?

LE COMTE.

Il me le paroît.

LE CHEVALIER, *bruſquement.*

Mais, ſur ce pied-là vous n'avez donc pas beſoin de moi?

LE COMTE.

C'eſt conclure d'une maniere qui m'étonne.

LE CHEVALIER.

Point du tout, je dis fort bien; on voit votre amour, on le ſouffre, on y fait accueil; apparemment qu'on s'y plait, & je gâterois peut-être tout ſi je m'en mêlois, cela va tout ſeul.

LISETTE.

Je vous avoue que voilà un raiſonnement auquel je n'entends rien

LE COMTE.

J'en ſuis auſſi ſurpris que vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Monſieur le Comte, je faiſois tout pour le mieux, mais puiſque vous le voulez, je parlerai, il en arrivera ce qu'il pourra, vous le voulez; malgré mes bonnes raiſons, je ſuis votre ſerviteur & votre ami.

LE COMTE.

Non, Monſieur, je vous ſuis bien obligé, & vous aurez la bonté de ne rien dire; j'irai mon chemin. Adieu, Liſette, ne m'oubliez pas, puiſque Madame la Marquiſe a des affaires, je reviendrai une autre fois.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LE CHEVALIER.

Faites entendre raiſon aux gens, voilà ce qui en arrive; aſſurément, cela eſt original, il me quitte auſſi froidement que s'il quittoit un rival.

LUBIN.

Eh bien, tout coup vaille, il ne faut jurer de rien dans la vie; cela dépend des fantaiſies: four-

niſſez vous toûjours; & vive les proviſions, n'eſt-ce pas, Liſette?

LISETTE.

Oſerois-je, Monſieur le Chevalier, vous parler à cœur ouvert?

LE CHEVALIER.

Parlez.

LISETTE.

Mademoiſelle Angélique eſt perdue pour vous.

LE CHEVALIER.

Je ne le ſçais que trop.

LISETTE.

Madame la Marquiſe eſt riche, jeune & belle.

LUBIN.

Cela eſt friand.

LE CHEVALIER.

Après.

LISETTE.

Eh bien, Monſieur le Chevalier, tantôt vous l'avez vue ſoupirer de ſes afflictions, n'auriez-vous pas trouvé qu'elle a bonne grace à ſoupirer, je crois que vous m'entendez.

LUBIN.

Courage, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous, qu'eſt-ce que cela ſignifie, que j'ai de l'inclination pour elle?

LISETTE.

Pouquoi non, je le voudrois de tout mon cœur, dans l'état où je vois ma Maîtreſſe; que m'importe par qui elle en ſorte, pourvu qu'elle épouſe un honnête homme.

LUBIN.

C'eſt, ma foi, bien dit, il faut être honnête homme pour l'épouſer, il n'y a que de malhonnêtes gens qui ne l'épouſeront point.

LE CHEVALIER, *froidement.*

Finiſſons, je vous prie, Liſette.

LISETTE.

Eh bien, Monſieur, ſur ce pied-là, que n'allez-vous vous enſevelir dans quelque ſolitude où l'on ne vous voie point; ſi vous ſçaviez combien aujourd'hui votre phyſionomie eſt bonne à porter dans un Déſert, vous aurez le plaiſir de n'y trouver rien de ſi triſte qu'elle; tenez, Monſieur, l'ennui, la langueur, la déſolation, le déſeſpoir, avec un air ſauvage brochant ſur le tout, voilà le noir tableau que repréſente actuellement votre viſage; & je ſoutiens que la vue en peut rendre malade, & qu'il y a conſcience à la promener par le monde; ce n'eſt pas-là tout; quand vous parlez aux gens, c'eſt du ton d'un homme qui va rendre les derniers ſoupirs, ce ſont des paroles qui traînent, qui vous engourdiſſent, qui ont un poiſon froid qui glace l'ame, & dont je ſens que la mienne eſt gelée, je n'en peux plus; & cela doit vous faire compaſſion, je ne vous blame pas, vous avez perdu votre Maîtreſſe; vous vous êtes voué aux langueurs, vous avez fait vœu d'en mourir; c'eſt fort bien fait: cela édifiera le monde: on parlera de vous dans l'hiſtoire, vous ſerez excellent à être cité, mais vous ne valez rien à être vu; ayez donc la bonté de nous édifier de plus loin.

LE CHEVALIER.

Liſette, je pardonne au zele que vous avez pour votre Maîtreſſe; mais votre diſcours ne me plait point.

LUBIN.

Il eſt incivil.

LE CHEVALIER.

Mon voyage eſt rompu; on ne change point à tout moment de réſolution, & je ne partirai point; à l'égard de Monſieur le Comte, je parlerai en ſa faveur à votre Maîtreſſe: & s'il eſt vrai, comme je le préjuge, qu'elle ait du penchant pour lui, ne vous inquiétez de rien, mes viſites ne ſeront pas fréquentes, & ma triſteſſe ne gâtera rien ici.

LISETTE.

N'avez-vous que cela à me dire, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Que pourrois-je vous dire davantage?

LISETTE.

Adieu, Monſieur, je ſuis votre ſervante.

SCENE XII.

LUBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *quelque-tems ſérieux.*

Tout ce que j'entends-là me rend la perte d'Angélique encore plus ſenſible.

LUBIN.

Ma foi, Angélique me coupe la gorge.

LE CHEVALIER, *comme en ſe promenant.*

Je m'attendois à trouver quelque conſolation dans la Marquiſe, ſa généreuſe réſolution de ne plus aimer me la rendoit reſpectable, & la voilà qui ſe va remarier; à la bonne heure: je la diſtinguois, & ce n'eſt qu'une femme comme une autre.

LUBIN.

Mettez-vous à la place d'une veuve qui s'ennuye.

LE CHEVALIER.

Ah! chere Angélique, s'il y a quelque choſe au monde qui puiſſe me conſoler, c'eſt de ſentir combien vous êtes au-deſſus de votre ſexe, c'eſt de voir combien vous méritez mon amour.

LUBIN.

Ah! Marthon, Marthon, je t'oubliois d'un grand courage, mais mon Maître ne veut pas que j'acheve, je m'en vais donc me remettre à te regretter comme auparavant, & que le Ciel m'aſſiſte!...

LE CHEVALIER, *ſe promenant.*

Je me ſens plus que jamais accablé de ma douleur.

LUBIN.

Liſette m'avoit un peu ragaillardi.

LE CHEVALIER.

Je vais m'enfermer chez moi, je ne verrai que tantôt la Marquiſe, je n'ai plus que faire ici ſi elle ſe marie: ſuis-je en état de voir des fêtes! en vé-

rité, la Marquiſe y ſonge-t'elle? & qu'eſt devenue la mémoire de ſon Mari?

LUBIN.

Ah! Monſieur, qu'eſt ce que vous voulez qu'elle faſſe d'une mémoire?

LE CHEVALIER.

Quoiqu'il en ſoit, je lui ai dit que je ferois apporter mes livres, & l'honnêteté veut que je tienne parole: va me chercher celui qui a ſoin des ſiens, ne ſeroit-ce pas lui qui entre?

SCENE XIII

HORTENSIUS, LUBIN, LE CHEVALIER.

HORTENSIUS.

JE n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monſieur, je m'appelle Hortenſius; Madame la Marquiſe, dont j'ai l'avantage de diriger les lectures, & à qui j'enſeigne tour à tour les Belles Lettres, la Morale, & la Philoſophie, ſans préjudice des autres Sciences que je pourrois lui enſeigner encore, m'a fait entendre, Monſieur, le deſir que vous avez de me montrer vos livres, leſquels témoigneront, ſans doute, l'excellence & ſûreté de votre bon goût; partant, Monſieur, que vous plait-il qu'il en ſoit?

LE CHEVALIER.

Lubin va vous mener à ma Bibliotheque,

Monſieur, & vous pouvez en faire apporter les livres ici.

HORTENSIUS.

Soit fait comme vous le commandez.

SCENE XIV.

LUBIN, HORTENSIUS.

HORTENSIUS.

EH bien, mon garçon, je vous attends.

LUBIN.

Un petit moment d'audience, Monſieur le Docteur Hortus.

HORTENSIUS.

Hortenſius, Hortenſius, ne défigurez point mon nom.

LUBIN.

Qu'il reſte comme il eſt, je n'ai pas envie de lui gâter la taille.

HORTENSIUS, *à part.*

Je le crois, mais que voulez-vous? il faut gagner la bienveillance de tout le monde.

LUBIN.

Vous apprenez la Morale & la Philoſophie à la Marquiſe?

HORTENSIUS.

Oui.

LUBIN.

A quoi cela ſert-il, ces choſes-là?

HORTENSIUS.

A purger l'ame de toutes ſes paſſions.

LUBIN.

Tant mieux; faites-moi prendre un doigt de cette medecine là contre ma mélancolie.

HORTENSIUS.

Eſt-ce que vous avez du chagrin?

LUBIN.

Tant que j'en mourrois, ſans le bon appétit qui me ſauve.

HORTENSIUS.

Vous avez-là un puiſſant antidote: je vous dirai pourtant, mon ami, que le chagrin eſt toûjours inutile, parce qu'il ne remédie à rien, & que la raiſon doit être notre regle dans tous les états.

LUBIN.

Ne parlons point de raiſon, je la ſçais par cœur, celle-là? purgez-moi plutôt avec de la Morale.

HORTENSIUS.

Je vous en dis, & de la meilleure.

LUBIN.

Elle ne vaut donc rien pour mon tempérament; ſervez-moi de la Philoſophie.

HORTENSIUS.

Ce ſeroit à peu près la même choſe.

LUBIN.

Voyons dons les Belles-Lettres.

HORTENSIUS.

Elles ne vous conviendroient pas; mais quel eſt votre chagrin?

LUBIN.

C'eſt l'amour.

HORTENSIUS.

Oh! la Philoſophie ne veut pas qu'on prenne d'amour.

LUBIN.

Oui, mais quand il eſt pris, que veut-elle qu'on en faſſe?

HORTENSIUS.

Qu'on y renonce, qu'on le laiſſe-là.

LUBIN.

Qu'on le laiſſe-là? & s'il n'y tient pas; car il court après vous.

HORTENSIUS.

Il le faut fuir de toutes ſes forces.

LUBIN.

Bon, quand on a de l'amour, eſt-ce qu'on a des jambes? la philoſophie en fournit donc?

HORTENSIUS.

Elle nous donne d'excellens conſeils.

LUBIN.

Des conſeils: ah! le triſte équipage pour gagner pays!

HORTENSIUS.

Ecoutez, voulez-vous un remede infaillible? vous pleurez une Maîtreſſe, faites-en une autre.

LUBIN.

Eh morbleu! que ne parlez-vous? voilà qui eſt bon cela: gageons que c'eſt avec cette Morale là que vous traitez la Marquiſe, qui va ſe marier avec Monſieur le Comte.

HORTENSIUS, *étonné.*

Elle va ſe marier, dites-vous ?

LUBIN.

Aſſurément, ſi nous avions voulu d'elle, nous l'aurions eue par préférence, car Liſette nous l'a offerte.

HORTENSIUS.

Etes-vous-bien ſûr de ce que vous me dites ?

LUBIN.

A telles enſeignes que Liſette nous a enſuite propoſé de nous retirer, parce que nous ſommes triſtes, & que vous êtes un peu pédant, à ce qu'elle dit, & qu'il faut que la Marquiſe ſe tienne en joie.

HORTENSIUS, *à part.*

Benè, *benè*; je te rends graces, ô Fortune! de m'avoir inſtruit de cela, je me trouve bien ici, ce mariage m'en chaſſeroit, mais je vais ſoulever un orage qu'on ne pourra vaincre.

LUBIN.

Que marmotte-vous-là dans vos dents, Docteur ?

HORTENSIUS.

Rien : allons toûjours chercher les livres, car le tems preſſe.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUBIN, HORTENSIUS.

LUBIN, *chargé d'une malle de livres, & s'asseyant dessus.*

AH! Je n'aurois jamais cru que la science fut si pesante

HORTENSIUS.

Belle Bagatelle! J'ai bien plus de livres que tout cela dans ma tête.

LUBIN.

Vous?

HORTENSIUS.

Moi-même.

LUBIN.

Vous êtes donc le Libraire & la boutique tout à la fois? & qu'est-ce que vous faites de tout cela dans votre tête?

HORTENSIUS.

J'en nourris mon esprit.

LUBIN.

Il semble que cette nourriture-là ne lui profite point; je l'ai trouvé maigre.

HORTENSIUS.

Vous ne vous y connoissez point; mais re-

poſez-vous un moment, vous viendrez me trouver après dans la Bibliotheque, où je vais faire de la place à ces livres.

LUBIN.

Allez, allez toûjours devant.

SCENE II.

LUBIN, LISETTE.

LUBIN, *un moment ſeul, & aſſis.*

AH, pauvre Lubin! j'ai bien du tourment dans le cœur; je ne ſais plus à préſent ſi c'eſt Marthon que j'aime, ou ſi c'eſt Liſette, je crois pourtant que c'eſt Liſette, à moins que ce ne ſoit Marthon.

[*Liſette arrive avec quelques Laquais qui portent des ſieges*]

LISETTE.

Apportez, apportez-en encore un ou deux, & mettez-les là.

LUBIN, *aſſis.*

Bonjour, m'amour.

LISETTE.

Que fais-tu donc ici?

LUBIN.

Je me repoſe ſur un paquet de livres que je viens d'apporter pour nourrir l'eſprit de Madame, car le Docteur le dit ainſi.

LISETTE.

La ſotte nourriture! quand verrai-je finir toutes ces folies-là? va, va, porte ton impertinent ballot.

LUBIN.

C'eſt de la Morale & de la Philoſophie; ils diſent que cela purge l'ame; j'en ai pris une petite doſe, mais cela ne m'a pas ſeulement fait éternuer.

LISETTE.

Je ne ſçais ce que tu viens me conter; laiſſe-moi en repos, va-t-en.

LUBIN.

Eh, pardi, ce n'eſt donc pas pour moi que tu faiſois apporter des ſieges?

LISETTE.

Le butor! c'eſt pour Madame, qui vâ venir ici.

LUBIN.

Voudrois-tu, en paſſant, prendre la peine de t'aſſeoir un moment, Mademoiſelle? je t'en prie, j'aurois quelque choſe à te communiquer.

LISETTE.

Eh bien, que me veux-tu, Monſieur?

LUBIN.

Je te dirai, Liſette, que je viens de regarder ce qui ſe paſſe dans mon cœur, & je te confie que j'ai vu la figure de Marthon qui en delogeoit, & la tienne qui demandoit à ſe nicher dedans; je lui ai dit que je t'en parlerois, elle attend: veux-tu que je la laiſſe entrer?

LISETTE.

Non, Lubin, je te conſeille de la renvoyer:

car, dis-moi, que ferois-tu? à quoi cela aboutiroit il? à quoi nous ſerviroit de nous aimer?

LUBIN.

Ah! on trouve toûjours bien le débit de cela entre deux perſonnes.

LISETTE.

Non, te dis-je, ton Maître ne veut point s'attacher à ma Maîtreſſe, & ma fortune dépend de demeurer avec elle, comme la tienne dépend de reſter avec le Chevalier.

LUBIN.

Cela eſt vrai, j'oubliois que j'avois une fortune qui eſt d'avis que je ne te regarde pas: cependant, ſi tu me trouvois à ton gré, c'eſt dommage que tu n'ayes pas la ſatisfaction de m'aimer à ton aiſe; c'eſt un hazard qui ne ſe trouve pas toûjours. Serois-tu d'avis que j'en touchaſſe un petit mot à la Marquiſe? elle a de l'amitié pour le Chevalier, le Chevalier en a pour elle; ils pourroient fort bien ſe faire l'amitié de s'épouſer par amour, & notre affaire iroit tout de ſuite.

LISETTE.

Tais-toi, voici Madame.

LUBIN.

Laiſſe-moi faire.

* * * * *
* * * *
* * *
* *

SCENE

SCENE III.

LE MARQUISE, HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LA MARQUISE.

LIſette, allez dire là-bas qu'on ne laiſſe entrer perſonne; je crois que voilà l'heure de notre lecture, il faudroit avertir le Chevalier. Ah, te voilà, Lubin, où eſt ton Maître?

LUBIN.

Je crois, Madame, qu'il eſt allé ſoupirer chez-lui.

LA MARQUISE.

Va lui dire que nous l'attendons.

LUBIN.

Oui, Madame, & j'aurai auſſi pour moi une petite bagatelle à vous propoſer, dont je prendrai la liberté de vous entretenir en toute humilité, comme cela ſe doit.

LA MARQUISE.

Eh, de quoi s'agit-il?

LUBIN.

Oh! preſque de rien, nous parlerons de cela tantôt, quand j'aurai fait votre commiſſion.

LA MARQUISE.

Je te rendrai ſervice, ſi je le puis.

SCÉNE IV.

HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *nonchalamment.*

EH bien, Monſieur, vous n'aimez donc pas les livres du Chevalier?

HORTENSIUS.

Non, Madame, le choix ne m'en paroit pas docte; dans dix Tomes, pas la moindre citation de nos Auteurs Grecs ou Latins, leſquels, quand on compoſe, doivent fournir tout le ſuc d'un Ouvrage; en un mot, ce ne ſont que des livres modernes, remplis de phraſes ſpirituelles; ce n'eſt que de l'eſprit, toûjours de l'eſprit, petiteſſe qui choque le ſens commun.

LA MARQUISE, *nonchalante.*

Mais, de l'eſprit! eſt-ce que les Anciens n'en avoient pas?

HORTENSIUS.

Ah! Madame, *diſtinguo*, ils en avoient d'une maniere... oh! d'une maniere que je trouve admirable.

LA MARQUISE.

Expliquez-moi cette maniere.

HORTENSIUS.

Je ne ſçais pas trop bien quelle image employer pour cet effet, car c'eſt par les images que les anciens peignoient les choſes. Voici comme

parle un Auteur, dont j'ai retenu les paroles: repréſentez-vous, dit-il, une femme coquette: *primò*, ſon habit eſt en pretintailles, au-lieu de graces je lui vois des mouches, au-lieu de viſage, elle a des mines; elle n'agit point, elle geſticule; elle ne regarde point, elle lorgne; elle ne marche pas, elle voltige: elle ne plait point, elle ſéduit; elle n'occupe point, elle amuſe; on la croit belle, & moi je la tiens ridicule: & c'eſt à cette impertinente femme que reſſemble l'eſprit d'apréſent, dit l'Auteur.

LA MARQUISE.

J'entends bien.

HORTENSIUS.

L'eſprit des Anciens, au contraire, continue-t-il, ah! c'eſt une beauté ſi mâle, que pour démêler qu'elle eſt belle, il faut ſe douter qu'elle l'eſt; ſimple dans ſes façons, on ne diroit pas qu'elle ait vu le monde: mais ayez ſeulement le courage de vouloir l'aimer, & vous parviendrez à la trouver charmante.

LA MARQUISE.

En voilà aſſez, je vous comprends; nous ſommes plus affectés, & les Anciens plus groſſiers.

HORTENSIUS.

Que le Ciel m'en garde! Madame, jamais Hortenſius....

LA MARQUISE.

Changeons de diſcours; que nous lirez-vous aujourd'hui?

HORTENSIUS.

Je m'étois propoſé de vous lire un peu du

Traité de la patience, chapitre premier, du veuvage.

LA MARQUISE.

Oh! prenez autre choſe, rien ne me donne moins de patience que les Traités qui en parlent.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites eſt probable.

LA MARQUISE.

J'aime aſſez l'éloge de l'amitié, nous en lirons quelque choſe.

HORTENSIUS.

Je vous ſupplierai de m'en diſpenſer, Madame, ce n'eſt pas la peine pour le peu de tems que nous avons à reſter enſemble, puiſque vous vous mariez avec Monſieur le Comte.

LA MARQUISE.

Moi!

HORTENSIUS.

Oui, Madame, au moyen duquel mariage je deviens à préſent un ſerviteur ſuperflu, ſemblable à ces troupes qu'on entretient pendant la Guerre, & que l'on caſſe à la paix; je combattois vos paſſions: vous vous accommodez avec elles, & je me retire avant qu'on me réforme.

LA MARQUISE.

Vous tenez-là de jolis diſcours, avec vos paſſions: il eſt vrai que vous êtes aſſez propre à leur faire peur, mais je n'ai que faire de vous pour les combattre, des paſſions avec qui je m'accommode. En vérité, vous êtes burleſque. Et ce mariage, de qui le tenez-vous donc?

HORTENSIUS.

De Mademoiſelle Liſette, qui l'a dit à Lubin, lequel me l'a rapporté, avec cette apoſtille contre moi, qui eſt que ce mariage m'expulſeroit d'ici.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Mais, qu'eſt-ce que cela ſignifie? le Chevalier croira que je ſuis folle, & je veux ſçavoir ce qu'il a répondu, ne me cachez rien, parlez.

HORTENSIUS.

Madame, je ne ſçais rien là-deſſus que de très-vague.

LA MARQUISE.

Du vague, voilà qui eſt bien inſtructif; voyons donc ce vague.

HORTENSIUS.

Je penſe donc que Liſette ne diſoit à Monſieur le Chevalier que vous épouſiez Monſieur le Comte...

LA MARQUISE.

Abrégez les qualités.

HORTENSIUS.

Qu'afin de ſçavoir ſi le dit Chevalier ne voudroit pas vous rechercher lui-même, & ſe ſubſtituer au lieu & place du dit Comte; & même il apert par le récit du dit Lubin, que la dite Liſette vous a offert au ſieur Chevalier.

LA MARQUISE.

Voilà, par exemple, de ces faits incroyables, c'eſt promener la main d'une femme, & dire aux gens, la voulez-vous? ah! ah! je m'imagine voir le Chevalier reculer de dix pas à la propoſition, n'eſt-il pas vrai?

HORTENSIUS.

Je cherche ſa réponſe littérale.

LA MARQUISE.

Ne vous brouillez point, vous avez la mémoire fort nette ordinairement.

HORTENSIUS.

L'hiſtoire rapporte qu'il s'eſt d'abord écrié dans ſa ſurpriſe, & qu'enſuite il a refuſé la choſe.

LA MARQUISE.

Oh! pour l'exclamation, il pouvoit la retrancher, ce me ſemble; elle me paroit très-imprudente & très-impolie, j'en approuve l'eſprit; s'il penſoit autrement, je ne le verrois de ma vie: mais ſe récrier devant des Domeſtiques, m'expoſer à leur raillerie, ah! c'en eſt un peu trop, il n'y a point de ſituation qui diſpenſe d'être honnête.

HORTENSIUS.

La remarque critique eſt judicieuſe.

LA MARQUISE.

Oh! je vous aſſure que je mettrai ordre à cela; comment donc! cela m'attaque directement, cela va preſque au mépris: oh, Monſieur le Chevalier, aimez votre Angélique tant que vous voudrez; mais que je n'en ſouffre pas, s'il vous plait. Je ne veux pas me marier, mais je ne veux pas qu'on me refuſe.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites eſt ſans faute. [*à part*] Ceci va bon train pour moi. [*à la Marquiſe.*] Mais, Madame, que deviendrai-je? puis-je reſter ici? n'ai-je rien à craindre?

LA MARQUISE.

Allez, Monſieur, je vous retiens pour cent ans, vous n'avez ici ni Comte ni Chevalier à craindre : c'eſt moi qui vous en aſſure, & qui vous protége; prenez votre livre, & liſons; je n'attends perſonne. [*Hortenſius tire un Livre.*]

SCENE V.

LUBIN *arrive*, HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LUBIN.

MAdame, Monſieur le Chevalier finit un embarras avec un homme; il va venir, & il dit qu'on l'attende.

LA MARQUISE.

Va, va, quand il viendra nous le prendrons.

LUBIN.

Si vous le permettiez à préſent, Madame, j'aurois l'honneur de cauſer un moment avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien, que veux-tu ? acheve.

LUBIN.

Oh ! mais je n'oſerois, vous me paroiſſez en colere.

LA MARQUISE, *à Hortenſius.*

Moi, de la colere? ai-je cet air-là, Monſieur?

HORTENSIUS.

La paix regne ſur votre viſage.

LUBIN.

C'eſt donc que cette paix y regne d'un air fâché.

LA MARQUISE.

Finis, finis.

LUBIN.

C'eſt que vous ſçaurez, Madame, que Liſette trouve ma perſonne aſſez agréable; la ſienne me revient aſſez, & ce ſeroit un marché fait, ſi, par une bonté qui nous rendroit la vie, Madame qui eſt à marier, vouloit bien prendre un peu d'amour pour mon Maître qui a du mérite, & qui dans cette occaſion ſe comporteroit à l'avenir.

LA MARQUISE, *à Hortenſius.*

Ah! écoutons, voilà qui ſe rapporte aſſez à ce que vous m'avez dit.

LUBIN.

On parle auſſi de Monſieur le Comte, & les Comtes ſont d'honnêtes gens; je les conſidére beaucoup; mais, ſi j'étois femme, je ne voudrois que des Chevaliers pour mon mari; vive un cadet dans le ménage!

LA MARQUISE.

Sa vivacité me divertit: tu as raiſon, Lubin; mais malheureuſement, dit-on, ton Maître ne ſe ſoucie point de moi.

LUBIN.

Cela eſt vrai, il ne vous aime pas, & je lui en ai fait la réprimande avec Liſette: mais ſi vous commenciez, cela le mettroit en train

LA MARQUISE, *à Hortenſius.*

Eh bien, Monſieur, qu'en dites-vous? tentez,

vous là-dedans le perſonnage que je joue? la ſottiſe du Chevalier me donne-t-elle un ridicule aſſez complet?

HORTENSIUS.

Vous l'avez prévu avec ſagacité.

LUBIN.

Oh! je ne diſpute pas qu'il n'ait fait une ſottiſe, aſſurément; mais dans l'occurrence, un honnête homme ſe reprend.

LA MARQUISE.

Tais-toi, en voilà aſſez.

LUBIN.

Hélas! Madame, je ſerois bien fâché de vous déplaire; je vous demande ſeulement d'y faire réflexion.

SCENE VI.

LISETTE *arrive.* Les Acteurs précédens.

LISETTE.

JE viens de donner vos ordres, Madame, on dira là-bas que vous n'y êtes pas, & un moment après...

LA MARQUISE.

Cela ſuffit, il s'agit d'autre choſe à préſent, approche; (*& à Lubin.*) & toi, reſte ici, je te prie.

LISETTE.

Qu'eſt-ce donc que cette cérémonie?

LUBIN, *à Liſette, bas.*

Tu vas entendre parler de ma beſogne.

LA MARQUISE.

Mon mariage avec le Comte, quand le terminez-vous, Liſette?

LISETTE, *regardant Lubin.*

Tu es un étourdi.

LUBIN.

Ecoute, écoute.

LA MARQUISE.

Répondez-moi donc, quand le terminez-vous?

(*Hortenſius rit.*)

LISETTE, *le contrefaiſant.*

Eh, eh, eh. Pourquoi me demandez-vous cela, Madame?

LA MARQUISE.

C'eſt que j'apprens que vous me mariez avec Monſieur le Comte, au défaut du Chevalier, à qui vous m'avez propoſée, & qui ne veut point de moi, malgré tout ce que vous avez pu lui dire avec ſon valet, qui vient m'exhorter à avoir de l'amour pour ſon Maître, dans l'eſpérance que cela le touchera.

LISETTE.

J'admire le tour que prennent les choſes les plus louables quand un benêt les rapporte!

LUBIN.

Je crois qu'on parle de moi?

LA MARQUISE.

Vous admirez le tour que prennent les choſes?

LISETTE.

Ah ça, Madame, n'allez vous pas vous fâcher? n'allez-vous pas croire que j'ai tort?

LA MARQUISE.

Quoi! vous portez la hardieſſe juſques-là, Liſette? Quoi! prier le Chevalier de me faire la grace de m'aimer, & tout pour pouvoir épouſer cet imbécille-là?

LUBIN.

Attrape, attrape toûjours.

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce donc que l'amour du Comte? Vous êtes donc la confidente des paſſions qu'on a pour moi, & que je ne connois point? & qu'eſt ce qui pourroit ſe l'imaginer? Je ſuis dans les pleurs, & l'on promet mon cœur & ma main à tout le monde, même à ceux qui n'en veulent point; je ſuis rejettée, j'eſſuye des affronts, j'ai des amans qui eſpérent, & je ne ſçais rien de tout cela? qu'une femme eſt à plaindre dans la ſituation où je ſuis! quelle perte j'ai fait! & comment me traite-t-on!

LUBIN, *à part.*

Voilà notre ménage renverſé.

LA MARQUISE, *à Liſette.*

Allez, je vous croyois plus de zele, & plus de reſpect pour votre Maîtreſſe.

LISETTE.

Fort bien, Madame; Vous parlez de zele, & je ſuis payée du mien: voilà ce que c'eſt que de s'attacher à ſes Maîtres, la reconnoiſſance n'eſt point faite pour eux; ſi vous réuſſiſſez à les ſervir, ils en profitent; & quand vous ne réuſſiſſez pas, ils vous traitent comme des miſérables.

LUBIN.

Comme des imbécilles.

HORTENSIUS, *à Liſette.*

Il eſt vrai qu'il vaudroit mieux que cela ne fut point avenu.

LA MARQUISE.

Eh! Monſieur, mon veuvage eſt éternel; en vérité, il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi, & j'ai perdu le ſeul homme qui pouvoit me plaire; mais malgré tout cela, il y a de certaines aventures déſagréables pour une femme. Le Chevalier m'a refuſée, par exemple: mon amour-propre ne lui en veut aucun mal, il n'y a là-dedans, comme je vous l'ai déjà dit, que le ton, que la maniere que je condamne: car quand il m'aimeroit, cela lui ſeroit inutile; mais enfin il m'a refuſée, cela eſt conſtant, il peut ſe vanter de cela, il le fera peut-être: qu'en arrive-il? Cela jette un air de rebut ſur une femme, les égards & l'attention qu'on a pour elle en diminuent, cela glace tous les eſprits pour elle; je ne parle point des cœurs, car je n'en ai que faire: mais on a beſoin de conſidération dans la vie, elle dépend de l'opinion qu'on prend de vous: c'eſt l'opinion qui nous donne tout, qui nous ôte tout, au point, qu'après ce qui m'arrive, ſi je voulois me remarier, je le ſuppoſe, à peine m'eſtimeroit-on quelque choſe, il ne ſeroit plus flatteur de m'aimer; le Comte, s'il ſçavoit ce qui s'eſt paſſé; oui, le Comte, je ſuis perſuadée qu'il ne voudroit plus de moi.

LUBIN, *derriere.*

Je ne ſerois pas ſi dégoûté.

LISETTE.

Et moi, Madame, je dis que le Chevalier eſt un hypocrite; car ſi ſon refus eſt ſi ſerieux, pourquoi n'a-t'il pas voulu ſervir Monſieur le Comte, comme je l'en priois? Pourquoi m'a-t il refuſée durement, d'un air inquiet & piqué?

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que d'un air piqué? Quoi! Que voulez-vous dire? Eſt-ce qu'il étoit jaloux? en voici d'une autre eſpece.

LISETTE.

Oui, Madame, je l'ai cru jaloux: voilà ce que c'eſt, il en avoit toute la mine. Monſieur s'informoit comment le Comte eſt auprès de vous, comment vous le recevez; on lui dit que vous ſouffrez ſes viſites, que vous ne les recevez point mal; point mal, dit-il avec dépit, ce n'eſt donc pas la peine que je m'en mêle? Qui eſt-ce qui n'auroit pas cru là-deſſus qu'il ſongeoit à vous pour lui-même? Voilà ce qui m'avoit fait parler, moi: eh! que ſçait on ce qui ſe paſſe dans ſa tête? peut-être qu'il vous aime.

LUBIN, *derriere.*

Il en eſt bien capable.

LA MARQUISE.

Me voilà déroutée, je ne ſçais comment régler ma conduite! car il y en a une à tenir là-dedans: j'ignore laquelle, & cela m'inquiéte.

HORTENSIUS.

Si vous me le permettez, Madame, je vous

apprendrai un petit axiome qui vous ſera, ſur la choſe, d'une merveilleuſe inſtruction; c'eſt que le jaloux veut avoir ce qu'il aime: or, étant manifeſté que le Chevalier vous refuſe...

LA MARQUISE.

Il me refuſe! vous avez des expreſſions bien groſſieres, votre axiome ne ſçait ce qu'il dit, il n'eſt pas encore ſûr qu'il me refuſe.

LISETTE.

Il s'en faut bien; demandez au Comte ce qu'il en penſe.

LA MARQUISE.

Comment! eſt-ce que le Comte étoit préſent?

LISETTE.

Il n'y étoit plus; je dis ſeulement qu'il croit que le Chevalier étoit ſon rival.

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas aſſez qu'il le croie, ce n'eſt pas aſſez, il faut que cela ſoit, il n'y a que cela qui puiſſe me venger de l'affront preſque public que m'a fait ſa réponſe; il n'y a que cela, j'ai beſoin pour réparation que ſon diſcours n'ait été qu'un dépit amoureux; dépendre d'un dépit amoureux, cela n'eſt il pas comique? aſſurément. Ce n'eſt pas que je me ſoucie de ce qu'on appelle la gloire d'une femme, gloire ſotte, ridicule, mais reçue, mais établie, qu'il faut ſoutenir, & qui nous parle; les hommes penſent comme cela, il faut penſer comme les hommes, où ne pas vivre avec eux. Où en ſuis-je donc ſi le Chevalier n'eſt point jaloux? l'eſt-il? ne l'eſt-il point? on n'en ſçait rien, c'eſt un peut-être: mais cette gloire en ſouf-

ſre, toute ſotte qu'elle eſt, & me voilà dans la triſte néceſſité d'être aimée d'un homme qui me déplait; le moyen de tenir à cela? Oh! je n'en demeurerai pas là, je n'en demeurerai pas là. Qu'en dites-vous, Monſieur? Il faut que la choſe s'éclairciſſe abſolument.

HORTENSIUS.

Le mépris ſeroit ſuffiſant, Madame.

LA MARQUISE.

Eh! non, Monſieur, vous me conſeillez mal; vous ne ſçavez parler que de livres.

LUBIN.

Il y aura du bâton pour moi dans cette affaire-là.

LISETTE, *pleurant.*

Pour moi, Madame, je ne ſçais pas où vous prenez toutes vos alarmes, on croiroit que j'ai renverſé le monde entier. On n'a jamais aimé une Maîtreſſe autant que je vous aime: je m'aviſe de tout, & puis il ſe trouve que j'ai fait tous les maux imaginables. Je ne ſçaurois durer comme cela; j'aime mieux me retirer, du moins je ne verrai point votre triſteſſe, & l'envie de vous en tirer ne me fera point faire d'impertinences.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de vos larmes; je ſuis compromiſe, & vous ne ſçavez pas juſqu'où cela va: voilà le Chevalier qui vient; reſtez, reſtez, j'ai intérêt d'avoir des témoins.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, *les Acteurs précédens.*

LE CHEVALIER.

VOus m'avez peut-être attendu, Madame, & je vous prie de m'excuſer, j'étois en affaire.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas grand mal, Monſieur le Chevalier, c'eſt une lecture retardée, voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ai cru d'ailleurs que Monſieur le Comte vous tenoit compagnie, & cela me tranquilliſoit.

LUBIN, *derriere.*

Ahi, ahi, je m'enfuis.

LA MARQUISE, *examinant toûjours.*

On m'a dit que vous l'aviez vu, le Comte.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA MARQUISE, *regardant le Chevalier.*

C'eſt un fort honnête homme.

LE CHEVALIER.

Sans doute, & je le crois même d'un eſprit très-propre à conſoler ceux qui ont du chagrin.

LA MARQUISE.

Il eſt fort de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il eſt des miens, auſſi.

LA

LA MARQUISE.

Je ne ſçavois pas que vous le connuſſiez beaucoup; il vient ici quelquefois, & c'eſt preſque le ſeul des amis de feu Monſieur le Marquis, que je voie encore; il m'a paru mériter cette diſtinction-là, qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous avez raiſon, & je penſe comme vous; il eſt digne d'être excepté.

LA MARQUISE, *à Liſette, bas.*

Trouvez-vous cet homme-la jaloux, Liſette?

LE CHEVALIER, *à part les premiers mots.*

Monſieur le Comte & ſon mérite m'ennuient. [*à la Marquiſe.*] Madame, on a parlé d'une lecture, & ſi je croyois vous deranger, je me retirerois.

LA MARQUISE.

Puiſque la converſation vous ennuie, nous allons lire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites un étrange compliment.

LA MARQUISE.

Point du tout, & vous allez être content (*à Liſette.*) Retirez-vous, Liſette, vous me déplaiſez là. (*à Hortenſius.*) Et vous, Monſieur, ne vous écartez point, on va vous rappeller. (*au Chevalier.*) Pour vous, Chevalier, j'ai encore un mot a vous dire, avant notre lecture; il s'agit d'un petit éclairciſſement qui ne vous regarde point, qui ne touche que moi, & je vous demande en grace de me répondre avec la derniere naïveté ſur la queſtion que je vais vous faire.

LE CHEVALIER.

Voyons, Madame, je vous écoute.

LA MARQUISE.

Le Comte m'aime, je viens de le ſçavoir, & je l'ignorois.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Vous l'ignorez!

LA MARQUISE.

Je dis la vérité, ne m'interrompez point.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là eſt ſinguliere.

LA MARQUISE.

Je n'y ſçaurois que faire, elle ne laiſſe pas que d'être; il eſt permis aux gens de mauvaiſe humeur de la trouver comme ils voudront.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon d'avoir dit ce que j'en penſe: continuons.

LA MARQUISE, *impatiente.*

Vous m'impatientez! aviez-vous cet eſprit-là avec Angélique? elle auroit dû ne vous aimer guere.

LE CHEVALIER.

Je n'en avois point d'autre, mais il étoit de ſon goût, & il a le malheur de n'être pas du vôtre; cela fait une grande différence.

LA MARQUISE.

Vous l'écoutiez donc, quand elle vous parloit; écoutez-moi auſſi. Liſette vous a priée de me parler pour le Comte, vous ne l'avez point voulu.

LE CHEVALIER.

Je n'avois garde, le Comte eſt un Amant, vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point; mais vous êtes la Maîtreſſe.

LA MARQUISE.

Non, je ne le ſuis point; peut-on, à votre avis, répondre à l'amour d'un homme qui ne vous plait pas? Vous êtes particulier!

LE CHEVALIER, *riant.*

Hé, hé, hé, j'admire la peine que vous prenez pour me cacher vos ſentimens, vous craignez que je ne les critique, après ce que vous m'avez dit: mais non, Madame, ne vous gênez point; je ſçais combien il vaut de compter avec le cœur humain, & je ne vois rien-là que de fort ordinaire.

LA MARQUISE, *en colere.*

Non, je n'ai de ma vie eu tant d'envie de quereller quelqu'un; adieu.

LE CHEVALIER, *la retenant.*

Ah! Marquiſe, tout ceci n'eſt que converſation, & je ſerois au déſeſpoir de vous chagriner; achevez, de grace.

LA MARQUISE.

Je reviens. Vous êtes l'homme du monde le plus eſtimable, quand vous voulez; & je ne ſçais par quelle fatalité vous ſortez aujourd'hui d'un caractere véritablement doux & raiſonnable; laiſſez-moi finir... je ne ſçais plus où j'en ſuis.

LE CHEVALIER.

Au Comte, qui vous déplait.

LA MARQUISE.

Eh bien, ce Comte, qui me déplait, vous n'avez pas voulu parler pour lui; Liſette s'eſt même imaginée vous voir un air piqué.

LE CHEVALIER.

Il en pouvoit être quelque choſe.

LA MARQUISE.

Paſſe pour cela, c'eſt répondre, & je vous reconnois; ſur cet air piqué, elle a penſé que je ne vous déplaiſois pas.

LE CHEVALIER, *ſalue en riant.*

Cela n'eſt pas difficile à penſer.

LA MARQUISE.

Pourquoi? on ne plait pas à tout le monde: or, comme elle a cru que vous me conveniez, elle vous a propoſé ma main, comme ſi cela dépendoit d'elle, & il eſt vrai que ſouvent je lui laiſſe aſſez de pouvoir ſur moi; vous vous étes, dit elle, révolté avec dédain contre la propoſition. Cela n'eſt pas difficile à penſer.

LE CHEVALIER,

Avec dédain? voilà ce qu'on appelle du fabuleux, de l'impoſſible.

LA MARQUISE.

Doucement, voici ma queſtion: avez-vous rejetté l'offre de Liſette, comme piqué de l'amour du Comte, ou comme une choſe qu'on rebute? étoit ce dépit jaloux? Car enfin, malgré nos conventions, votre cœur auroit pu être tenté du mien; ou bien étoit-ce vrai dédain?

LE CHEVALIER.

Commençons par rayer ce dernier, il eſt incroyable; pour de la jalouſie...

LA MARQUISE.

Parlez hardiment.

LE CHEVALIER, *d'un air embarraſſé.*

Que diriez vous, ſi je m'aviſois d'en avoir?

LA MARQUISE.

Je dirois... que vous ſeriez jaloux.

LE CHEVALIER.

Oui; mais, Madame, me pardonneriez-vous ce que vous haïſſez tant?

LA MARQUISE.

Vous ne l'étiez donc point? (*Elle le regarde.*) Je vous entends, je l'avois bien prévu, & mon injure eſt avérée.

LE CHEVALIER.

Que parlez-vous d'injure? où eſt-elle? eſt-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LA MARQUISE.

Contre vous, Chevalier, non certes; & pourquoi me fâcherois-je? vous ne m'entendez point, c'eſt à l'impertinente Liſette à qui j'en veux; je n'ai point de part à l'offre qu'elle vous a faite, & il a fallu vous l'apprendre, & voilà tout: d'ailleurs, ayez de l'indifférence ou de la haine pour moi, que m'importe? J'aime bien mieux cela que de l'amour, au moins ne vous y trompez pas.

LE CHEVALIER.

Qui, moi, Madame, m'y tromper? Eh, ce ſont ces diſpoſitions-là dans leſquelles je vous ai vue, qui m'ont attaché à vous; vous le ſçavez bien, & depuis que j'ai perdu Angélique, j'oublierois preſque qu'on peut aimer, ſi vous ne m'en parliez pas.

LA MARQUISE.

Oh! pour moi, j'en parle ſans m'en reſſouvenir. Allons, Monſieur Hortenſius, approchez; prenez place, liſez-moi quelque choſe de gai, qui m'amuſe.

SCENE VIII.

HORTENSIUS, *& les Acteurs précédens.*

LA MARQUISE.

CHevalier, vous êtes le Maître de reſter, ſi ma lecture vous convient; mais vous êtes bien triſte, & je veux tâcher de me diſſiper.

LE CHEVALIER, *ſérieux.*

Pour moi, Madame, je n'en ſuis point encore aux lectures amuſantes. (*Il s'en va.*)

LA MARQUISE, *à Hortenſius, quand il eſt parti.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que votre livre?

HORTENSIUS.

Ce ne ſont que des réflexions très-ſérieuſes.

LA MARQUISE.

Eh bien, que ne parlez-vous donc? vous êtes bien taciturne? pourquoi laiſſer ſortir le Chevalier, puiſque ce que vous allez lire lui convient?

HORTENSIUS, *appelle le Chevalier.*

Monſieur le Chevalier! Monſieur le Chevalier!

LE CHEVALIER, *reparoît.*

Que me voulez-vous?

HORTENSIUS.

Madame vous prie de revenir, je ne lirai rien de récréatif.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire? Madame vous prie: je ne prie point; vous avez des réflexions... & vous rappellez Monſieur, voilà tout.

LE CHEVALIER.

Je m'apperçois, Madame, que je faiſois une impoliteſſe de me retirer, & je vais reſter, ſi vous le voulez bien.

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira, aſſeyons-nous donc. (*Ils prennent des ſieges.*)

HORTENSIUS, *après avoir touſſé, craché; lit.*

» La raiſon eſt d'un prix à qui tout cede; c'eſt-» elle qui fait notre véritable grandeur; on a » néceſſairement toutes les vertus avec elle; enfin, » le plus reſpectable de tous les hommes, ce » n'eſt pas le plus puiſſant, c'eſt le plus raiſon-» nable.

LE CHEVALIER, *s'agitant ſur ſon ſiege.*

Ma foi, ſur ce pied là, le plus reſpectable de tous les hommes a tout l'air de n'être qu'une chimere; quand je dis les hommes, j'entends tout le monde.

LA MARQUISE.

Mais du moins y a-t-il des gens qui ſont plus raiſonnables les uns que les autres.

LE CHEVALIER.

Hum! diſons qui ont moins de folie, cela ſera plus ſûr.

LA MARQUISE.

Eh! de grace, laiſſez-moi un peu de raiſon, Chevalier; je ne ſçaurois convenir que je ſuis folle, par exemple...

LE CHEVALIER.

Vous, Madame, eh! n'êtes vous pas exceptée! cela s'en va ſans dire, & c'eſt la regle.

LA MARQUISE.

Je ne ſuis point tentée de vous remercier; pourſuivons.

HORTENSIUS, *lit.*

» Puiſque la raiſon eſt un ſi grand bien n'ou-
» blions rien pour la conſerver, fuyons les paſ-
» ſions qui nous la dérobent, l'amour eſt une de
» celles...

LE CHEVALIER.

L'amour, l'amour ôte la raiſon? cela n'eſt pas vrai, je n'ai jamais été plus raiſonnable que depuis que j'en ai eu pour Angélique, & j'en ai excéſſivement.

LA MARQUISE.

Vous en aurez tant qu'il vous plaira, ce ſont vos affaires, & on ne vous en demande pas le compte; mais l'Auteur n'a point tant de tort, je connois des gens, moi, que l'amour rend bourrus & ſauvages, & ces défauts là n'embelliſſent perſonne, je penſe.

HORTENSIUS.

Si Monſieur me donnoit la licence de parachever, peut-être que...

LE CHEVALIER.

Petit Auteur que cela, eſprit ſuperficiel.

HORTENSIUS, *ſe levant.*

Petit auteur, eſprit ſuperficiel! un homme qui cite Sénéque, pour garant de ce qu'il dit; ainſi que vous le verrez plus bas, *folio* 24 Chapitre V.

LE CHEVALIER.

Fut-ce Chapitre mille, Sénéque ne ſçait ce qu'il dit.

HORTENSIUS.

Cela eſt impoſſible.

LA MARQUISE, *riant.*

En vérité, cela me divertit plus que ma lecture; mais, Monſieur Hortenſius, en voilà aſſez, votre livre ne plait point au Chevalier, n'en liſons plus, une autrefois nous ſerons plus heureux.

LE CHEVALIER.

C'eſt votre goût, Madame, qui doit décider.

LA MARQUISE.

Mon goût veut bien avoir cette complaiſance-là pour le vôtre.

HORTENSIUS, *s'en allant.*

Sénéque, un petit Auteur! Par Jupiter! ſi je le diſois, je croirois faire un blaſphême littéraire; adieu, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Serviteur.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

VOus voilà brouillé avec Hortenſius, Chevalier; dequoi vous aviſez-vous auſſi de médire de Sénéque?

LE CHEVALIER.

Sénéque & ſon défenſeur ne m'inquiétent pas, pourvu que vous ne preniez pas leur parti, Madame.

LA MARQUISE.

Ah! je demeurerai neutre, ſi la querelle continue; car je m'imagine que vous ne voudrez pas la recommencer; nos occupations vous ennuyent, n'eſt-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Il faut être plus tranquille que je ne ſuis, pour réuſſir à s'amuſer.

LA MARQUISE.

Ne vous gênez point, Chevalier, vivons ſans façon; vous voulez peut-être être ſeul, adieu, je vous laiſſe.

LE CHEVALIER.

Il n'y a point de ſituation qui ne me ſoit à charge.

LA MARQUISE.

Je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous calmer l'eſprit. (*Elle part lentement.*)

LE CHEVALIER, *pendant qu'elle marche.*

Ah! je m'attendois à plus de repos quand j'ai rompu mon voyage, je ne ferai plus de projets, je vois bien que je rebute tout le monde.

LA MARQUISE, *s'arrêtant au milieu du Théâtre.*

Ce que je lui entends dire là me touche, il ne ſeroit pas généreux de le quitter dans cet état-là. (*Elle revient*) Non, Chevalier, vous ne me rebutez point; ne cédez point à votre douleur: tantôt vous partagiez mes chagrins, vous étiez ſenſible à la part que je prenois aux vôtres, pourquoi n'êtes-vous plus de même? C'eſt cela qui me rebuteroit, par exemple; car la véritable amitié veut qu'on faſſe quelque choſe pour elle, elle veut conſoler.

LE CHEVALIER.

Auſſi auroit-elle bien du pouvoir ſur moi; ſi je la trouvois, perſonne au monde n'y ſeroit plus ſenſible; j'ai le cœur fait pour elle, mais où eſt-elle? je m'imaginois l'avoir trouvée, me voilà détrompé, & ce n'eſt pas ſans qu'il en coûte à mon cœur!

LA MARQUISE.

Peut-on faire de reproche plus injuſte que celui que vous me faites! dequoi vous plaignez-vous? voyons: d'une choſe que vous avez rendue néceſſaire; une étourdie vient vous propoſer ma main, vous y avez de la répugnance, à la bonne heure, ce n'eſt point-là ce qui me choque; un homme qui a aimé Angélique peut trouver les autres femmes bien inférieures, elle a dû

vous rendre les yeux très-difficiles, & d'ailleurs tout ce qu'on appelle vanité là-deſſus, je n'en ſuis plus.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, je regrette Angélique, mais vous m'en auriez conſolé, ſi vous aviez voulu.

LA MARQUISE.

Je n'ai point de preuves; car cette répugnance dont je ne me plains point, falloit-il la marquer ouvertement? Repréſentez-vous cette action-là de ſang froid; vous êtes un galant homme, jugez vous, ou l'amitié doit vous parler; car encore une fois, ce n'eſt pas de l'amour que je veux, vous le ſçavez bien; mais, l'amitié n'a-t'elle pas ſes ſentimens, ſes délicateſſes? l'amour eſt bien tendre, Chevalier: eh bien, croyez qu'elle ménage, avec encore plus de ſcrupule que lui, les intérêts de ceux qu'elle unit enſemble. voilà le portrait que je m'en ſuis toûjours fait, voilà comme je la ſens, comme vous auriez dû la ſentir: il me ſemble que l'on n'en peut rien rabattre, & vous n'en connoiſſez pas les devoirs comme moi: qu'il vienne quelqu'un me propoſer votre main, par exemple, & je vous apprendrai comme on répond là-deſſus.

LE CHEVALIER.

Oh! je ſuis ſûr que vous y ſeriez plus embarraſſée que moi; car enfin, vous n'accepteriez point la propoſition.

LA MARQUISE.

Nous n'y ſommes pas, ce quelqu'un n'eſt pas venu, & ce n'eſt que pour vous dire com-

bien je vous ménagerois, cependant vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

Eh! morbleu, Madame, vous m'avez parlé de répugnance, & je ne ſçaurois vous ſouffrir cette idée-là; tenez, je trancherai tout d'un coup là-deſſus, ſi je n'aimois pas Angelique, qu'il faut bien que j'oublie, vous n'auriez qu'une choſe à craindre avec moi, qui eſt que mon amitié ne devint amour; & raiſonnablement, il n'y auroit que cela à craindre non plus; c'eſt-là toute la répugnance que je me connois.

LA MARQUISE.

Ah! pour cela, c'en ſeroit trop, il ne faut pas, Chevalier, il ne faut pas.

LE CHEVALIER.

Mais, ce ſeroit vous rendre juſtice; d'ailleurs, d'où peut venir le refus dont vous m'accuſez? car enfin, étoit il naturel? C'eſt que le Comte vous aimoit, c'eſt que vous le ſouffriez; j'étois outré de voir cet amour venir traverſer un attachement qui devoit faire toute ma conſolation; mon amitié n'eſt point compatible avec cela, ce n'eſt point une amitié faite comme les autres.

LA MARQUISE.

Eh bien, voilà qui change tout, je ne me plains plus, je ſuis contente; ce que vous me dites-là, je l'éprouve, je le ſens, c'eſt-là préciſément l'amitié que je demande, la voilà, c'eſt la véritable, elle eſt délicate, elle eſt jalouſe, elle a droit de l'être; mais que ne me parliez-vous? que n'êtes-vous venu me dire, qu'eſt-ce

que c'eſt que le Comte? que fait il chez-vous? je vous aurois tiré d'inquiétude, & tout cela ne ſeroit point arrivé.

LE CHEVALIER.

Vous ne me verrez point faire d'inclination, à moi, je n'y ſonge point avec vous.

LA MARQUISE.

Vraiment, je vous le defends bien, ce ne ſont pas-là nos conditions, & je ſerois jalouſe auſſi, moi; jalouſe comme nous l'entendons.

LE CHEVALIER.

Vous, Madame?

LA MARQUISE.

Eſt ce que je ne l'étois pas de cette façon-là tantôt? votre réponſe à Liſette n'auroit-elle pas dû me choquer?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez pourtant dit de cruelles choſes.

LA MARQUISE.

Eh! à qui en dit-on, ſi ce n'eſt aux gens qu'on aime, & qui ſemblent n'y pas répondre?

LE CHEVALIER.

Dois-je vous en croire? que vous me tranquilliſez, ma chere Marquiſe!

LA MARQUISE.

Ecoutez, je n'avois pas moins beſoin de cette explication-là que vous.

LE CHEVALIER.

Que vous me charmez! que vous me donnez de joie! *(Il lui baiſe la main.*

LA MARQUISE, *riant.*

On le prendroit pour mon Amant, de la maniere dont il me remercie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je défie un amant de vous aimer plus que je fais, je n'aurois jamais cru que l'amitié allat ſi loin ; cela eſt ſurprenant, l'amour eſt moins vif.

LA MARQUISE.

Et cependant, il n'y a rien de trop.

LE CHEVALIER.

Non, il n'y a rien de trop, mais il me reſte une grace à vous demander. Gardez-vous Hortenſius? je crois qu'il eſt fâché de me voir ici, & je ſçais lire auſſi bien que lui.

LA MARQUISE.

Eh bien, Chevalier, il faut le renvoyer ; voilà toute la façon qu'il faut y faire.

LE CHEVALIER.

Et le Comte, qu'en ferons-nous? il m'inquiéte un peu.

LA MARQUISE.

On le congédiera auſſi, je veux que vous ſoyiez content, je veux vous mettre en repos ; donnez moi la main, je ſerois bien-aiſe de me promener dans le jardin.

LE CHEVALIER.

Allons, Marquiſe.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HORTENSIUS *ſeul.*

N'Eſt-ce pas choſe étrange qu'un homme comme moi n'ait point de fortune? Poſſéder le Grec & le Latin, & ne pas poſſéder dix piſtoles? O divin Homere! ô Virgile! & vous gentil Anacréon! vos doctes Interpretes ont de la peine à vivre; bien-tôt je n'aurai plus d'aſyle, j'ai vu la Marquiſe irritée contre le Chevalier; mais incontinent je l'ai vue dans le jardin diſcourir avec lui de la maniere la plus bénévole. Quels ſoléciſmes de conduite! Eſt-ce que l'amour m'expulſeroit d'ici?

SCENE II.

HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LUBIN, *gaillardement.*

TIens, Liſette, le voilà bien à propos pour lui faire nos adieux. Ah, ah, ah! (*En riant.*)

HORTENSIUS.

A qui en veut cet étourdi-là avec ſon tranſport de joie?

LUBIN.

Allons, gai, camarade Docteur; comment va la Philoſophie?

HORTENSIUS.

Pourquoi me faites-vous cette queſtion-là?

LUBIN.

Ma foi, je n'en ſçais rien, ſi ce n'eſt pour entrer en converſation.

LISETTE.

Allons, allons, venons au fait.

LUBIN.

Encore un petit mot, Docteur; n'avez-vous jamais couché dans la rue?

HORTENSIUS.

Que ſignifie ce diſcours?

LUBIN.

C'eſt que cette nuit vous en aurez le plaiſir: le vent de bize vous en dira deux mots.

LISETTE.

N'amuſons point davantage Monſieur Hortenſius: tenez, Monſieur, voilà de l'or que Madame m'a chargé de vous donner, moyennant quoi, comme elle prend congé de vous, vous pouvez prendre congé d'elle. A mon égard, je ſalue votre érudition, & je ſuis votre très-humble ſervante. [*Elle lui fait la révérence.*]

LUBIN. (1)

Et moi, votre Serviteur.

(1) *A la premiere repréſentation.* Attendez, j'ai de mon côté une petite révérence à vous faire, & la voilà. (*Il lui fait la révérence.*) Si vous ne me la rendez pas, je vous la donne.

HORTENSIUS.

Quoi, Madame, me renvoie ?

LISETTE.

Non pas, Monſieur, elle vous prie ſeulement de vous retirer.

LUBIN.

Et vous, qui êtes honnête, vous ne refuſerez rien aux prieres de Madame.

HORTENSIUS.

Sçavez-vous la raiſon de cela, Mademoiſelle Liſette ?

LISETTE.

Non, mais en gros je ſoupçonne que cela pourroit venir de ce que vous l'ennuyez.

LUBIN.

Et en détail, de ce que nous ſommes bien aiſes de nous aimer en paix, en dépit de la Philoſophie que vous avez dans la tête.

LISETTE.

Tais-toi.

HORTENSIUS.

J'entends, c'eſt que Madame la Marquiſe & Monſieur le Chevalier ont de l'inclination l'un pour l'autre.

LISETTE.

Je n'en ſçais rien, ce ne ſont pas mes affaires.

LUBIN.

Eh bien, tout coup vaille, quand ce ſeroit de l'inclination, quand ce ſeroit des paſſions, des ſoupirs, des flâmes, & de la noce après, il n'y a rien de ſi gaillard ; on a un cœur, on s'en ſert, cela eſt naturel.

LISETTE, *à Lubin*

Finis tes ſottiſes (*à Hortenſius*.) Vous voilà averti, Monſieur, je crois que cela ſuffit.

LUBIN.

Adieu, touchez-là, & partez ferme, il n'y aura pas de mal à doubler le pas.

HORTENSIUS.

Dites à Madame que je me conformerai à ſes ordres.

SCENE III.

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Enfin, le voilà congédié; c'eſt pourtant un amant que je perds.

LUBIN.

Un Amant! Quoi, ce vieux radoteur t'aimoit?

LISETTE.

Sans doute; il vouloit me faire des argumens.

LUBIN.

Hum!

LISETTE.

Des argumens, te dis-je, mais je les ai fort bien repouſſés avec d'autres.

LUBIN.

Des argumens! voudrois tu bien m'en pouſſer un pour voir ce que c'eſt?

LISETTE.

Il n'y a rien de ſi aiſé. Tiens, en voilà un ; tu es un joli garçon, par exemple.

LUBIN.

Cela eſt vrai.

LISETTE.

J'aime tout ce qui eſt joli, ainſi je t'aime : c'eſt-là ce que l'on appelle argument.

LUBIN.

Pardi, tu n'as que faire du Docteur pour cela, je t'en ferai auſſi-bien qu'un autre. Gageons un petit baiſer, que je t'en donne une douzaine.

LISETTE.

Je gagerai quand nous ſerons mariés, parce que je ſerai bien aiſe de perdre.

LUBIN.

Bon! quand nous ſerons mariés, j'aurai toûjours gagné ſans faire de gageure.

LISETTE.

Paix; J'entends quelqu'un qui vient, je crois que c'eſt Monſieur le Comte; Madame m'a chargé d'un compliment pour lui, qui ne le réjouira pas.

SCENE IV.

LE COMTE, LISETTE, LUBIN.

LE COMTE, *d'un air ému.*

BOnjour, Liſette ; je viens de rencontrer Hortenſius, qui m'a dit des choſes bien ſingu-

lieres. La Marquiſe le renvoie, à ce qu'il dit, parce qu'elle aime le Chevalier, & qu'elle l'épouſe. Cela eſt-il vrai? Je vous prie de m'inſtruire...

LISETTE.

Mais, Monſieur le Comte, je ne crois pas que cela ſoit, & je n'y vois pas encore d'apparence: Hortenſius lui déplait, elle le congédie; voilà tout ce que j'en puis dire.

LE COMTE, *à Lubin.*

Et toi, n'en ſçais-tu pas davantage?

LUBIN.

Non, Monſieur le Comte, je ne ſçais que mon amour pour Liſette, voilà toutes mes nouvelles.

LISETTE.

Madame la Marquiſe eſt ſi peu diſpoſée à ſe marier, qu'elle ne veut pas même voir d'amans; elle m'a dit de vous prier de ne pas vous obſtiner à l'aimer.

LE COMTE.

Non plus qu'à la voir, ſans doute?

LISETTE.

Mais, je crois que cela revient au même.

LUBIN.

Oui; qui dit l'un, dit l'autre.

LE COMTE.

Que les femmes ſont inconcevables! le Chevalier eſt ici apparemment?

LISETTE.

Je crois qu'oui.

LUBIN.

Leurs ſentimens d'amitié ne permettent pas qu'ils ſe ſéparent.

LE COMTE.

Ah ! avertiſſez, je vous prie, le Chevalier que je voudrois lui dire un mot.

LISETTE.

J'y vais de ce pas, Monſieur le Comte.

(*Lubin ſort avec Liſette, en ſaluant le Comte.*)

SCENE V.

LE COMTE *ſeul.*

QU'eſt-ce que cela ſignifie ? Eſt-ce de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre ? Le Chevalier va venir, interrogeons ſon cœur pour en tirer la vérité. Je vais me ſervir d'un ſtratageme, qui, tout commun qu'il eſt, ne laiſſe pas ſouvent que de réuſſir.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

ON m'a dit que vous me demandiez, puis-je vous rendre quelque ſervice, Monſieur ?

LE COMTE.

Oui, Chevalier, vous pouvez véritablement m'obliger.

LE CHEVALIER.

Parbleu, ſi je le puis, cela vaut fait.

LE COMTE.

Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la Marquiſe.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous là? Je l'aime de tout mon cœur.

LE COMTE.

J'entends, que vous n'aviez point d'amour pour elle.

LE CHEVALIER.

Ah! c'eſt une autre affaire, & je me ſuis expliqué là-deſſus.

LE COMTE.

Je le ſçais: mais êtes-vous dans les mêmes ſentimens? ne s'agit-il point à préſent d'amour, abſolument?

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh! mais, en vérité, par où jugez-vous qu'il y en ait? Qu'eſt ce que cette idée-là?

LE COMTE.

Moi, je n'en juge point; je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Hum, vous avez pourtant la mine d'un homme qui le croit.

LE COMTE.

Eh bien, débarraſſez-vous de cela; dites-moi, oui, ou non.

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh, eh, Monſieur le Comte, un homme d'eſprit comme vous ne doit point faire de chicane ſur les mots: le oui & le non, qui ne ſe ſont point

préſentés à moi, ne valent pas mieux que le langage que je vous tiens; c'eſt la même choſe aſſurément; il y a entre la Marquiſe & moi une amitié & des ſentimens vraiment reſpectables: êtes-vous content? cela eſt-il net? voilà du François.

LE COMTE.

(*à part.*) Pas trop... on ne ſçauroit mieux dire, & j'ai tort; mais il faut pardonner aux Amans, ils ſe méfient de tout.

LE CHEVALIER.

Je ſçais ce qu'ils ſont par mon expérience... Revenons à vous & à vos amours, je m'intéreſſe beaucoup à ce qui vous regarde; mais n'allez pas encore empoiſonner ce que je vais vous dire; ouvrez-moi votre cœur. Eſt-ce que vous voulez continuer d'aimer la Marquiſe?

LE COMTE.

Toûjours.

LE CHEVALIER.

Entre nous, il eſt étonnant que vous ne vous laſſiez point de ſon indifférence. Parbleu, il faut quelques ſentimens dans une femme: vous hait-elle? on combat ſa haine; ne lui déplaiſez-vous pas? on eſpére: mais une femme qui ne répond rien, comment ſe conduire avec elle? par où prendre ſon cœur? un cœur qui ne ſe remue, ni pour, ni contre, qui n'eſt ni ami, ni ennemi, qui n'eſt rien, qui eſt mort, le reſſuſcite-t'on? je n'en crois rien: & c'eſt pourtant ce que vous voulez faire.

LE COMTE, *finement.*

Non, non, Chevalier, je vous parle confi-

demment à mon tour Je n'en ſuis pas tout-à-fait réduit à une entrepriſe ſi chimérique, & le cœur de la Marquiſe n'eſt pas ſi mort que vous le penſez, m'entendez-vous? vous êtes diſtrait.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez, j'ai eu plus d'attention.

LE COMTE.

Elle ſçavoit mon amour, je lui en parlois, elle écoutoit.

LE CHEVALIER.

Elle écoutoit?

LE COMTE.

Oui, je lui demandois du retour.

LE CHEVALIER.

C'eſt l'uſage; & à cela, quelle réponſe?

LE COMTE.

On me diſoit de l'attendre.

LE CHEVALIER.

C'eſt qu'il étoit tout venu.

LE COMTE.

(*à part.*) Il l'aime... cependant aujourd'hui elle ne veut pas me voir; j'attribue cela à ce que j'avois été quelques jours ſans paroître, avant que vous arrivaſſiez; la Marquiſe eſt la femme de France la plus fiere.

LE CHEVALIER.

Ah! je la trouve paſſablement humiliée d'avoir cette fierté-là.

LE COMTE.

Je vous ai prié tantôt de me raccommoder avec elle, & je vous en prie encore.

LE CHEVALIER.

Eh! vous vous moquez, cette Femme-là vous adore.

LE COMTE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Et moi, qui ne m'en ſoucie gueres, je le dis pour vous.

LE COMTE.

Ce qui me plait, c'eſt que vous le dites ſans jalouſie.

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu! ſi cela vous plait, vous êtes ſervi à ſouhait, car je vous dirai que j'en ſuis charmé, que je vous en félicite, & que je vous embraſſerois volontiers.

LE COMTE.

Embraſſez moi donc, mon cher.

LE CHEVALIER.

Ah! ce n'eſt pas la peine, il me ſuffit de m'en réjouir ſincérement, & je vais vous en donner des preuves qui ne ſeront point équivoques.

LE COMTE.

Je voudrois bien vous en donner de ma reconnoiſſance, moi, & ſi vous étiez d'humeur à accepter celle que j'imagine, ce ſeroit alors que je ſerois bien ſûr de vous. A l'égard de la Marquiſe...

LE CHEVALIER.

Comte, finiſſons: vous autres Amans vous n'avez que votre amour, & ſes intérêts dans la tête, & toutes ces folies-là n'amuſent point les

autres: parlons d'autre choſe, de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher, auriez-vous renoncé au mariage?

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu! c'en eſt trop: faut-il que j'y renonce pour vous mettre en repos? non, Monſieur, je vous demande grace pour ma poſtérité, s'il vous plait. Je n'irai point ſur vos brilées, mais qu'on me trouve un parti convenable, & demain je me marie; & qui plus eſt, c'eſt que cette Marquiſe, qui ne vous ſort pas de l'eſprit, tenez, je m'engage à la prier de la fête.

LE COMTE.

Ma foi, Chevalier, vous me raviſſez, je ſens bien que j'ai affaire au plus franc de tous les hommes; vos diſpoſitions me charment. Mon cher ami, continuons, vous connoiſſez ma ſœur: que penſez-vous d'elle?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en penſe? votre queſtion me fait reſſouvenir qu'il y a long-tems que je ne l'ai vue, & qu'il faut que vous me préſentiez à elle.

LE COMTE.

Vous m'avez dit cent fois qu'elle étoit digne d'être aimée du plus honnête homme; on l'eſtime, vous connoiſſez ſon bien, vous lui plairez, j'en ſuis ſûr, & ſi vous ne voulez qu'un parti convenable, en voilà un

LE CHEVALIER.

En voilà un... vous avez raiſon... oui, votre idée eſt admirable; elle eſt amie de la Marquiſe, n'eſt-ce pas?

LE COMTE.

Je crois qu'oui.

LE CHEVALIER.

Allons, cela eſt bon, & je veux que ce ſoit moi qui lui annonce la choſe, je crois que c'eſt elle qui entre, retirez-vous pour quelques momens dans ce Cabinet, vous allez voir ce qu'un rival de mon eſpece eſt capable de faire, & vous paroîtrez quand je vous appellerai : partez, point de remerciment, un jaloux n'en mérite point.

SCENE VII.

LE CHEVALIER *ſeul.*

PArbleu, Madame, je ſuis donc cet ami qui devoit vous tenir lieu de tout ; vous m'avez joué, femme que vous êtes, mais vous allez voir combien je m'en ſoucie.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

LE Comte, dit-on, étoit avec vous, Chevalier ? vous avez été bien long-tems enſemble, de quoi donc étoit-il queſtion ?

LE CHEVALIER, *ſérieuſement.*

De pures viſions de ſa part, Marquiſe, mais des viſions qui m'ont chagriné, parce qu'elles vous intéreſſent, & dont la premiere a d'abord été de me demander ſi je vous aimois.

LA MARQUISE.

Mais, je crois que cela n'eſt pas douteux.

LE CHEVALIER.

Sans difficulté; mais prenez garde, il parloit d'amour, & non pas d'amitié.

LA MARQUISE.

Ah! il parloit d'amour? il eſt bien curieux; à votre place je n'aurois pas ſeulement voulu les diſtinguer; qu'il devine.

LE CHEVALIER.

Non pas, Marquiſe, il n'y avoit pas moyen de jouer là-deſſus; car il vous enveloppoit dans ſes ſoupçons, & vous faiſoit pour moi le cœur plus tendre que je ne mérite: vous voyez bien que cela étoit ſérieux, il falloit une réponſe déciſive, auſſi l'ai-je bien aſſuré qu'il ſe trompoit, & qu'abſolument il ne s'agit point d'amour entre nous deux abſolument.

LA MARQUISE.

Mais, croyez-vous l'avoir perſuadé, & croyez-vous lui avoir dit cela d'un ton bien vrai, du ton d'un homme qui le ſent?

LE CHEVALIER.

Oh! ne craignez rien: je l'ai dit de l'air dont on dit la vérité: comment donc? je ſerois très-fâché à cauſe de vous, que le commerce de notre amitié rendit vos ſentimens équivoques; mon

attachement pour vous est trop délicat, pour profiter de l'honneur que cela me feroit ; mais j'y ai mis bon ordre, & cela par une chose tout-à-fait imprévue ; vous connoissez sa sœur, elle est riche, très-aimable, & de vos amies même.

LA MARQUISE.

Assez médiocrement.

LE CHEVALIER.

Dans la joie qu'il a eu de perdre ses soupçons, le Comte me l'a proposée, & comme il y a des instans & des réflexions qui nous déterminent tout d'un coup ; ma foi, j'ai pris mon parti ; nous sommes d'accord, & je dois l'épouser. Ce n'est pas-là tout, c'est que je me suis chargé de vous parler en faveur du Comte, & je vous en parle du mieux qu'il m'est possible, vous n'aurez pas le cœur inexorable, je ne crois pas la proposition fâcheuse.

LA MARQUISE, *froidement.*

Non, Monsieur, je vous avoue que le Comte ne m'a jamais déplu.

LE CHEVALIER.

Ne vous a jamais déplu ! c'est fort bien fait. Mais, pourquoi donc m'avez vous dit le contraire ?

LA MARQUISE.

C'est que je voulois me le cacher à moi-même, & il l'ignore aussi.

LE CHEVALIER.

Point du tout, Madame, car il vous écoute.

LA MARQUISE.

Lui ?

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

J'Ai ſuivi les conſeils du Chevalier, Madame: permettez que mes tranſports vous marquent la joie où je ſuis.

(*Il ſe jette aux genoux de la Marquiſe.*)

LA MARQUISE.

Levez-vous, Comte, vous pouvez eſpérer.

LE COMTE.

Que je ſuis heureux! & toi, Chevalier, que ne te dois-je pas! mais, Madame, achevez de me rendre le plus content de tous les hommes. Chevalier, joignez vos prieres aux miennes.

LE CHEVALIER, *d'un air agité.*

Vous n'en avez pas beſoin, Monſieur, j'avois promis de parler pour vous, j'ai tenu parole, je vous laiſſe enſemble, je me retire, (*à part,*) je me meurs.

LE COMTE.

J'irai te retrouver chez toi.

SCENE X.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

MAdame, il y a long-tems que mon cœur eſt à vous; conſentez à mon bonheur, que cette aventure ci vous détermine: ſouvent il n'en faut pas davantage. J'ai ce ſoir affaire chez mon Notaire, je pourrois vous l'amener ici, nous y ſouperions avec ma ſœur qui doit venir vous voir; le Chevalier s'y trouveroit; vous verriez ce qu'il vous plaira de faire; des articles ſont bientôt paſſés, & ils n'engagent qu'autant qu'on veut: ne me refuſez pas, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ne ſçaurois vous répondre, je me ſens un peu indiſpoſée; laiſſez-moi me repoſer, je vous prie.

LE COMTE.

Je vais toûjours prendre les meſures qui pourront vous engager à m'aſſurer vos bontés.

SCENE XI.

LA MARQUISE *ſeule.*

AH! je ne ſçais où j'en ſuis; reſpirons: d'où vient que je ſoupire? les larmes me coulent

lent des yeux ; je me ſens ſaiſie de la triſteſſe la plus profonde, & je ne ſçais pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'amitié du Chevalier? l'ingrat qu'il eſt, il ſe marie ; l'infidélité d'un amant ne me toucheroit point, celle d'un ami me déſeſpére, le Comte m'aime, j'ai dit qu'il ne me déplaiſoit pas : mais, où ai-je donc été chercher tout cela?

SCENE XII.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, je vous avertis qu'on vient de renvoyer Madame la Comteſſe, mais elle a dit qu'elle repaſſeroit ſur le ſoir, voulez-vous y être?

LE MARQUISE.

Non, jamais, Liſette, je ne ſçaurois.

LISETTE.

Etes-vous indiſpoſée, Madame, vous avez l'air bien abattu, qu'avez-vous donc?

LA MARQUISE.

Hélas ! Liſette, on me perſécute, on veut que je me marie.

LISETTE.

Vous marier! à qui donc?

LA MARQUISE.

Au plus haïſſable de tous les hommes, à un

homme que le hazard a deſtiné pour me faire du mal, & pour m'arracher malgré moi des diſcours que j'ai tenus ſans ſçavoir ce que je diſois.

LISETTE.

Mais, il n'eſt venu que le Comte.

LA MARQUISE.

Hé! c'eſt lui-même.

LISETTE.

Et vous l'épouſez?

LA MARQUISE.

Je n'en ſçais rien, je te dis qu'il le prétend.

LISETTE.

Il le prétend? Mais, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette aventure-là? elle ne reſſemble à rien.

LA MARQUISE.

Je ne ſçaurois te la mieux dire; c'eſt le Chevalier, c'eſt ce Miſantrope-là qui eſt cauſe de cela: il m'a fâché; le Comte en a profité, je ne ſçais comment; ils veulent ſouper ce ſoir ici; ils ont parlé de Notaires d'articles; je les laiſſois dire; le Chevalier eſt ſorti, il ſe marie auſſi; le Comte lui donne ſa ſœur; car il ne lui manquoit qu'une ſœur pour achever de me déplaire, à ces homme-là...

LISETTE.

Quand le Chevalier l'épouſeroit, que vous importe?

LA MARQUISE.

Veux-tu que je ſois la belle-ſœur d'un homme qui m'eſt devenu inſupportable?

LISETTE.

Hé! mort de ma vie, ne la ſoyez pas, renvoyez le Comte.

LA MARQUISE.

Hé! ſur quel prétexte? car enfin, quoiqu'il me fâche, je n'ai pourtant rien à lui reprocher.

LISETTE.

Oh! je m'y perds, Madame, je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus: je ne ſçais plus où j'en ſuis, je ne ſçaurois me démêler, je me meurs! qu'eſt-ce que c'eſt donc que cet état-là?

LISETTE.

Mais c'eſt, je crois, ce maudit Chevalier qui eſt cauſe de tout cela; & pour moi, je crois que cet homme-là vous aime.

LA MARQUISE.

Eh! non, Liſette, on voit bien que tu te trompes.

LISETTE.

Voulez-vous m'en croire, Madame, ne le renvoyez plus.

LA MARQUISE.

Eh! laiſſe-moi, Liſette, tu me perſécutes auſſi! ne me laiſſera-t'on jamais en repos en vérité, la ſituation où je me trouve eſt bien triſte!

LISETTE.

Votre ſituation, je la regarde comme une énigme.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LISETTE, LUBIN.

LUBIN.

MAdame, Monſieur le Chevalier, qui eſt dans un état à faire compaſſion...

LA MARQUISE.

Que veut-il dire? demande lui ce qu'il a, Liſette.

LUBIN.

Hélas! je crois que ſon bon ſens s'en va: tantôt il marche, tantôt il s'arrête; il regarde le Ciel, comme s'il ne l'avoit j'amais vu: il dit un mot, il en bredouille un autre, & il m'envoie ſçavoir ſi vous voulez bien qu'il vous voie.

LA MARQUISE, *à Liſette.*

Ne me conſeilles-tu pas de le voir? oui, n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Oui, Madame, du ton dont vous me le demandez, je vous le conſeille.

LUBIN.

Il avoit d'abord fait un billet pour vous, qu'il m'a donné.

LA MARQUISE.

Voyons donc.

LUBIN.

Tout-à l'heure, Madame; quand j'ai eu ce billet, il a couru après moi; rends-moi le papier, je l'ai rendu; tiens, va le porter, je l'ai donc repris; rapporte le papier, je l'ai rapporté; enſuite il a laiſſé tomber le billet en ſe promenant, & je l'ai ramaſſé ſans qu'il l'ait vu, afin de vous l'apporter, comme à ſa bonne amie, pour voir ce qu'il a, & s'il y a quelque remede à ſa peine.

LA MARQUISE.

Montre donc.

LUBIN.

Le voici: & tenez, voilà l'écrivain qui arrive.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LA MARQUISE, *à Liſette.*

SOrs, il ſera peut-être bien-aiſe de n'avoir point de témoins, d'être ſeul.

SCENE XV.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER, *prend de longs détours.*

JE viens prendre congé de vous, & vous dire adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Vous, Monſieur le Chevalier, & où allez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Où j'allois quand vous m'avez arrêté.

LA MARQUISE.

Mon deſſein n'étoit pas de vous arrêter pour ſi peu de tems.

LE CHEVALIER.

Ni le mien de vous quitter ſi tôt, aſſurément.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me quittez-vous?

LE CHEVALIER.

Pourquoi je vous quitte? Eh! Marquiſe, que vous importe de me perdre, dès que vous épouſez le Comte!

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, vous verrez qu'il y a encore du mal-entendu dans cette querelle-là: ne précipitez rien, je ne veux point que vous partiez, j'aime mieux avoir tort.

LE CHEVALIER.

Non, Marquiſe, c'en eſt fait; il ne m'eſt plus poſſible de reſter, mon cœur ne ſeroit plus content du vôtre.

LA MARQUISE.

Je crois que vous vous trompez.

LE CHEVALIER.

Si vous ſçaviez combien je vous dis vrai! combien nos ſentimens ſont différens...

LA MARQUISE.

Pourquoi, différens? il faudroit donner un peu plus d'étendue à ce que vous dites-là, Chevalier, je ne vous entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt qu'un ſeul mot qui m'arrête.

LA MARQUISE, *avec un peu d'embarras.*

Je ne puis deviner, ſi vous ne me le dites.

LE CHEVALIER.

Tantôt je m'étois expliqué dans un Billet que je vous avois écrit.

LA MARQUISE.

A propos de Billet, vous me faites reſſouvenir que l'on m'en a apporté un quand vous êtes venu.

LE CHEVALIER, *intrigué.*

Et de qui eſt-il, Madame?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai.

[*Elle lit.*]

Je devois, Madame, regretter Angélique toute ma vie; cependant, le croiriez-vous? je pars auſſi pénétré d'amour pour vous, que je le fus jamais pour elle.

LE CHEVALIER.

Ce que vous liſez là, Madame, me regarde-t'il?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, n'eſt-ce pas-là le mot qui vous arrête?

LE CHEVALIER.

C'eſt mon Billet! ah! Marquiſe, que voulez-vous que je devienne?

LA MARQUISE.

Je rougis, Chevalier, c'eſt vous répondre.

LE CHEVALIER, *lui baiſant la main.*

Mon amour vous durera autant que ma vie.

LA MARQUISE.

Je ne vous le pardonne qu'à cette condition-là.

SCENE XV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

QUe vois-je? Monſieur le Chevalier, voilà de grands tranſports!

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, Monſieur le Comte, quand vous me diſiez que j'aimois Madame, vous connoiſſiez mieux mon cœur que moi; mais j'étois dans la bonne foi, & je ſuis ſûr de vous paroître excuſable.

LE COMTE.

Et vous, Madame?

LA MARQUISE.

Je ne croyois pas l'amitié ſi dangereuſe.

LE COMTE.

Ah, Ciel!

SCENE XVII. & Derniere.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

MAdame, il y a là-bas un Notaire, que le Comte a amené.

LE CHEVALIER.

Le retiendrons-nous, Madame?

LA MARQUISE.

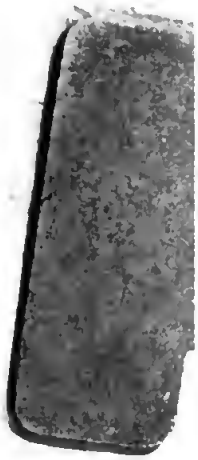
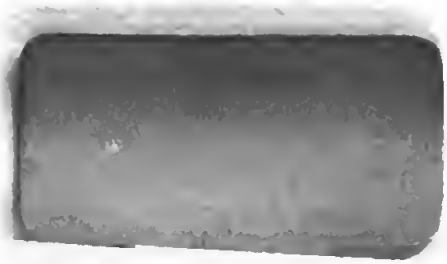
Faites, je ne me mêle plus de rien.

LISETTE, *au Chevalier.*

Ah! je commence à comprendre, le Comte s'en va, le Notaire reſte, & vous vous mariez.

LUBIN.

Et nous auſſi, & il faudra que votre Contrat faſſe la fondation du nôtre: n'eſt-ce pas, Liſette? allons, de la joie!

Fin du Douzieme & Dernier Volume.

08188